BENJAMIN CONSTANT

ET

MADAME DE CHARRIÈRE.

—

LETTRES INÉDITES.

Rien de plus intéressant que de pouvoir saisir les personnages célèbres avant leur gloire, au moment où ils se forment, où ils sont déjà formés et où ils n'ont point éclaté encore; rien de plus instructif que de contempler à nu l'homme avant le personnage, de découvrir les fibres secrètes et premières, de les voir s'essayer sans but et d'instinct, d'étudier le caractère même dans sa nature, à la veille du rôle. C'est un plaisir et un intérêt de ce genre qu'on a pu se procurer en assistant aux premiers débuts ignorés de Joseph de Maistre; c'est une ouverture pareille que nous venons pratiquer aujourd'hui sur un homme du camp opposé à de Maistre, sur un étranger de naissance comme lui, parti de l'autre rive du Léman, mais nationalisé de bonne heure chez nous par les sympathies et les services, sur Benjamin Constant.

Il en a déjà été parlé plus d'une fois et avec développement dans cette *Revue*. Un écrivain bien spirituel, dont la littérature regrette

l'absence, M. Loève-Veimars, a donné sur l'illustre publiciste (1) une de ces piquantes lettres politiques qu'on n'a pas oubliées. Un autre écrivain, un critique dont le silence s'est fait également sentir, M. Gustave Planche, a publié sur *Adolphe* (2) quelques pages d'une analyse attristée et sévère. Plus d'une fois Benjamin Constant a été touché indirectement et d'assez près, à l'occasion de notices, soit sur Mme de Staël, soit sur Mmes de Krüdner ou de Charrière; mais aujourd'hui c'est mieux, et nous allons l'entendre lui-même s'épanchant et se livrant sans détour, lui le plus précoce des hommes, aux années de sa première jeunesse.

Dans l'article que cette *Revue* a publié, si l'on s'en souvient, sur Mme de Charrière (3), sur cette Hollandaise si originale et si libre de pensée, qui a passé sa vie en Suisse et a écrit une foule d'ouvrages d'un français excellent, il a été dit qu'elle connut Benjamin Constant sortant de l'enfance, qu'elle fut la première *marraine* de ce Chérubin déjà quelque peu émancipé, qu'elle contribua plus que personne à aiguiser ce jeune esprit naturellement si enhardi, que tous deux s'écrivaient beaucoup, même quand il habitait chez elle à Colombier, et que les messages ne cessaient pas d'une chambre à l'autre; mais ce n'était là qu'un aperçu, et le degré d'influence de Mme de Charrière sur Benjamin Constant, la confiance que celui-ci mettait en elle durant ces années préparatoires, ne sauraient se soupçonner en vérité, si les preuves n'en étaient là devant nos yeux, amoncelées, authentiques, et toutes prêtes à convaincre les plus incrédules.

Un homme éclairé, sincèrement ami des lettres, comme la Suisse en nourrit un si grand nombre, M. le professeur Gaullieur, de Lausanne, se trouve possesseur, par héritage, de tous les papiers de Mme de Charrière. En même temps qu'il sent le prix de tous ces trésors, résultats accumulés d'un commerce épistolaire qui a duré un demi-siècle, M. Gaullieur ne comprend pas moins les devoirs rigoureux de discrétion que cette possession délicate impose. En préparant l'intéressant travail dont il nous permet de donner un avant-goût aujourd'hui, il a dû choisir et se borner : « il est, dit-il, dans les papiers dont nous « sommes dépositaire, des choses qui ne verront jamais le jour; il « existe tel secret que nous entendons respecter. Il est d'autres pièces « au contraire qui sont acquises à l'histoire, à la langue française,

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1833.
(2) 1er août 1834.
(3) 15 mars 1839.

« comme aussi à la philosophie du cœur humain. Si la postérité n'a « que faire des faiblesses de quelques grands noms, elle a droit de re- « vendiquer les documens qui la conduiront sur la trace de certaines « carrières étonnantes, qui lui dévoileront les vrais élémens dont s'est « formé à la longue tel caractère historique controversé. »

Au nombre de ces pièces que la curiosité publique est en droit de réclamer, on peut placer sans inconvénient (et sauf quelques endroits sujets à suppression) la correspondance de Benjamin Constant avec Mme de Charrière. Elle comprend un espace de sept années 1787-1795; Benjamin a vingt ans au début, il est dans sa période de Werther et d'Adolphe; s'il est vrai qu'il n'en sortit jamais complètement, on accordera qu'à vingt ans il y était un peu plus naturellement que dans la suite. Pour qui veut l'étudier sous cet aspect, l'occasion est belle, elle est transparente; on a là l'épreuve *avant la lettre*, pour ainsi dire.

Tout d'abord on voit le jeune Benjamin fuyant la maison paternelle, ou plutôt s'échappant de Paris, où il passait l'été de 1787, pour courir seul, à pied, à cheval, n'importe comment, les comtés de l'Angleterre. Il est parti, pourquoi? il ne s'en rend pas lui-même très bien compte, il est parti par ennui, par amour, par coup de tête, comme il partira bien des fois dans la suite et dans des situations plus décisives. Des pensées de suicide l'assiègent, et il ne se tuera pas; des projets d'émigration en Amérique le tentent, et il n'émigrera pas. Tout cela vient aboutir à de jolies lettres à Mme de Charrière, à des lettres pleines déjà de saillie, de persiflage, de moquerie de soi-même et des autres. Puis, au retour en Suisse, pauvre pigeon blessé et traînant l'aile, assez mal reçu de sa famille pour son équipée, il va se refaire chez son indulgente amie à Colombier près de Neuchâtel; il passe là six semaines ou deux mois de repos, de gaîté, de félicité presque; il s'en souviendra long-temps, il en parlera avec reconnaissance, avec une sorte de tendresse qui ne lui est pas familière. Voilà le premier acte terminé.

Le second s'ouvre à Brunswick, à cette petite cour où sa famille l'a fait placer en qualité de gentilhomme ordinaire ou plutôt fort extraordinaire, nous dit-il; il y arrive en mars 1788, il y réside durant ces premières années de la révolution; il s'y ennuie, il s'y marie, il travaille à son divorce, qu'il finit par obtenir (mars 1793); il s'est livré dans l'intervalle à toutes sortes de distractions et à un imbroglio d'intrigues galantes pour se dédommager de son inaction politique, qui commence à lui peser en face de si grands évènemens. Placé au foyer de l'émigration et de la coalition, il est réputé quelque peu aristocrate par ses amis de France qui l'ont perdu de vue, et tant soit peu jacobin

par ceux qui le jugent de plus près et croient le connaître mieux; mais il nous apparaît déjà ce qu'il sera toujours au fond, un girondin de nature, inconséquent, généreux, avec de nobles essors trop vite brisés, avec un secret mépris des hommes et une expérience anticipée qui ne lui interdisent pourtant pas de chercher encore une belle cause pour ses talens et son éloquence.

L'astre de Mme de Charrière n'a pas trop pâli durant tout ce premier séjour; il lui écrit constamment, abondamment, et même de certains détails qu'il n'est pas absolument nécessaire de raconter à une femme. Il se reporte souvent en idée à ces deux mois de bonheur à Colombier, et il a l'air, par momens, de croire en vérité que son avenir est là. Un voyage qu'il fait en Suisse, dans l'été de 1793, dut contribuer à le détromper; quelques années de plus, quelques derniers automnes avaient achevé de ranger Mme de Charrière dans l'ombre entière et sans rayons. Il retourne encore à Brunswick au printemps de 1794, mais il n'y tient plus, il revient en Suisse, il y rencontre pour la première fois Mme de Staël le 19 septembre de cette année. Un plus large horizon s'ouvre à ses regards, un monde d'idées se révèle; une carrière d'activité et de gloire le tente. Il arrive à Paris dans l'été de 1796, il y embrasse une cause, il s'y fait une patrie.

Le reste est connu, et l'on a raison de dire avec M. Gaullieur que « cette avant-scène de la biographie de Benjamin Constant est la seule « dont il soit piquant aujourd'hui de s'enquérir : elle forme, dit-il, « comme une contre-épreuve de la première partie des *Confessions* de « Jean-Jacques. C'est le même sol et le même théâtre; ce sont d'abord « les mêmes erreurs et les mêmes agitations, presque les mêmes idées, « mais passées à une autre filière et reçues par un monde différent. »

On peut se demander avant tout comment une influence aussi réelle, aussi sérieuse que l'a été celle de Mme de Charrière, n'a pas laissé plus de trace extérieure dans la carrière de Benjamin Constant, comment elle a si complètement disparu dans le tourbillon et l'éclat de ce qui a succédé, et par quel inconcevable oubli il n'a nulle part rendu témoignage à un nom qui était fait pour vivre et pour se rattacher au sien. M. Gaullieur n'hésite pas à reconnaître un portrait de Mme de Charrière dans cette page du début d'*Adolphe :*

« J'avais, à l'âge de dix-sept ans, vu mourir une femme âgée, dont « l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, avait commencé à « développer le mien. Cette femme, comme tant d'autres, s'était, à « l'entrée de sa carrière, lancée vers le monde, qu'elle ne connaissait « pas, avec le sentiment d'une grande force d'ame et de facultés vrai-

« ment puissantes. Comme tant d'autres aussi, faute de s'être pliée à « des convenances factices, mais nécessaires, elle avait vu ses espé- « rances trompées, sa jeunesse passer sans plaisir, et la vieillesse enfin « l'avait atteinte sans la soumettre. Elle vivait dans un château voisin « d'une de nos terres, mécontente et retirée, n'ayant que son esprit « pour ressource, et analysant tout avec son esprit (1). Pendant près « d'un an, dans nos conversations inépuisables, nous avions envisagé « la vie sous toutes ses faces, et la mort toujours pour terme de tout; « et après avoir tant causé de la mort avec elle, j'avais vu la mort la « frapper à mes yeux. »

Quoiqu'il y ait quelque arrangement à tout ceci, que Benjamin Constant, à l'âge de vingt ans, n'ait peut-être pas trouvé d'abord Mme de Charrière une personne aussi *âgée* qu'Adolphe veut bien le dire, et qu'il ne l'ait pas vue précisément à son lit de mort, l'intention du portrait est incontestable, et on ne saurait y méconnaître celle qu'on a une fois rencontrée. — « J'avais, dit encore Adolphe, j'avais contracté « dans mes conversations avec la femme qui, la première, avait déve- « loppé mes idées, une insurmontable aversion pour toutes les maximes « communes et pour toutes les formules dogmatiques. » On va voir, en effet, que les maximes communes n'étaient guère d'usage entre eux, et ce sont justement ces conversations inépuisables, ces excès même d'analyse, que nous sommes presque en mesure de ressaisir au complet et de prendre sur le fait aujourd'hui. Adolphe va en être mieux connu; ses origines morales vont s'en éclairer, hélas! jusqu'en leurs racines.

M. Gaullieur, dans son introduction, a eu le soin de s'arrêter sur quelques circonstances de la biographie de Mme de Charrière, de développer ou de rectifier plusieurs points où les renseignemens antérieurs avaient fait défaut. La notice de la *Revue des Deux Mondes* avait dit d'elle qu'elle était *médiocrement jolie;* M. Gaullieur fournit des preuves très satisfaisantes du contraire : « son buste par Houdon,

(1) Un parent de Benjamin Constant, M. d'Hermenches, connu par la correspondance générale de Voltaire, était moins sévère ou plutôt moins injuste quand il écrivait à Mme de Charrière, plus jeune il est vrai : « Je voudrais, aimable Agnès, « qu'avec la réputation d'une personne d'infiniment d'esprit, on ne vous donnât pas « celle d'une personne singulière, car vous ne l'êtes pas. Vous êtes trop bonne, trop « honnête, trop naturelle; faites-vous un système qui vous rapproche des formes « reçues, et vous serez au-dessus de tous les beaux-esprits présens et passés. C'est « un conseil que j'ose donner à mon amie à l'âge de vingt-six ans. Adieu, divine « personne. » (Note de M. Gaullieur.)

« dit-il, et son portrait par Latour, qu'on peut voir dans la bibliothè-
« que de Lausanne, témoignent de l'*étincelante* beauté de Mme de
« Charrière. L'épithète est d'un de ses adorateurs. » On avait dit encore qu'elle avait eu quelque difficulté à se marier, étant *sans dot ou à peu près*. M. Gaullieur montre qu'elle reçut en dot 100,000 florins de Hollande et qu'à aucun moment les épouseurs ne manquèrent; qu'elle en refusa même de maison souveraine, et que, si elle se décida pour un précepteur suisse, c'est que sa sympathie pour le Saint-Preux l'emporta.

Mais, laissant ces minces détails, nous introduirons sans plus tarder le personnage principal. La situation est celle-ci : Mme de Charrière, auteur célèbre de *Caliste*, et qui ne doit pas avoir moins de quarante-cinq ans, est venue passer quelque temps à Paris dans la famille de M. Necker, ou du moins dans le voisinage. Benjamin Constant y est venu de son côté; à ce moment, l'assemblée des notables, les conflits avec le parlement, excitent un vif intérêt; la curiosité universelle est en jeu, et celle du nouvel arrivant n'est pas en reste. Il voit le monde de Mme Suard, il suit les cours de La Harpe au Lycée, il dîne avec Laclos. Cette vie oisive et sans but déplaît au père de Benjamin : il veut que son fils, qui aura dans quelques mois ses vingt ans accomplis, embrasse un état; il lui enjoint de quitter Paris et de venir le retrouver sur-le-champ dans sa garnison de Bois-le-Duc (1), où le jeune homme sera sommé de choisir entre la robe ou l'épée, entre la diplomatie ou la finance. Voici quelques-unes des premières lettres, où le caractère éclate tel qu'il sera toute la vie. Quant au style, il est ce qu'il peut, il n'est pas formé encore, mais l'esprit va son train tout au travers. Nous ne faisons qu'extraire le travail de M. Gaullieur, et y emprunter notes et éclaircissemens.

Douvres, ce 26 juin 1787.

« Il y a dans le monde, sans que le monde s'en doute, un grave auteur allemand qui observe avec beaucoup de sagesse, à l'occasion d'une gouttière qu'un soldat fondit pour en faire des balles, que l'ouvrier qui l'avait posée ne se doutait point qu'elle tuerait quelqu'un de ses descendans.

« C'est ainsi, madame (car c'est comme cela qu'il faut commencer pour donner à ses phrases toute l'emphase philosophique), c'est ainsi, dis-je, que lorsque tous les jours de la semaine dernière je prenais tranquillement du thé en parlant raison avec vous, je ne me doutais

(1) Le père de Benjamin Constant était au service des États-généraux de Hollande.

pas que je ferais avec toute ma raison une énorme sottise; que l'ennui, réveillant en moi l'amour, me ferait perdre la tête, et qu'au lieu de partir pour Bois-le-Duc, je partirais pour l'Angleterre, presque sans argent et absolument sans but.

« C'est cependant ce qui est arrivé de la façon la plus singulière. Samedi dernier, à sept heures, mon conducteur et moi nous partîmes dans une petite chaise qui nous cahota si bien, que nous n'eûmes pas fait une demi-lieue que nous ne pouvions plus y tenir, et que nous fûmes obligés de revenir sur nos pas. A neuf, de retour à Paris, il se mit à chercher un autre véhicule pour nous traîner en Hollande, et moi, qui me proposais de vous faire ma cour encore ce soir-là, puisque nous ne partions que le lendemain, je m'en retournai chez moi pour y chercher un habit que j'avais oublié. Je trouvai sur ma table la réponse sèche et froide de la prudente Jenny (1). Cette lettre, le regret sourd de la quitter, le dépit d'avoir manqué cette affaire, le souvenir de quelques conversations attendrissantes que nous avions eues ensemble, me jetèrent dans une mélancolie sombre.

« En fouillant dans d'autres papiers, je trouvai une autre lettre d'une de mes parentes, qui, en me parlant de mon père, me peignait son mécontentement de ce que je n'avais point d'état, ses inquiétudes sur l'avenir, et me rappelait ses soins pour mon bonheur et l'intérêt qu'il y mettait. Je me représentai, moi, pauvre diable, ayant manqué dans tous mes projets, plus ennuyé, plus malheureux, plus fatigué que jamais de ma triste vie. Je me figurai ce pauvre père trompé dans toutes ses espérances, n'ayant pour consolation dans sa vieillesse qu'un homme aux yeux duquel, à vingt ans, tout était décoloré, sans activité, sans énergie, sans désirs, ayant le morne silence de la passion concentrée sans se livrer aux élans de l'espérance qui nous raniment et nous donnent de nouvelles forces.

« J'étais abattu; je souffrais, je pleurais. Si j'avais eu là mon consolant opium, c'eût été le bon moment pour achever en l'honneur de l'ennui le sacrifice manqué par l'amour (2).

(1) Il s'agissait d'une demande en mariage, faite quelques jours auparavant. M[lle] Jenny Pourrat, vivement recherchée par Benjamin Constant, avait répondu de manière à laisser bien peu d'espérances, ou du moins sa réponse décelait beaucoup de coquetterie et de calcul.

(2) Quelque temps auparavant, Benjamin Constant, contrarié dans une inclination, avait eu quelque velléité de suicide. Il en reparlera plus tard, il en reparlera sans cesse. C'est la même scène qui se renouvellera bien des fois dans sa vie, et qui, toujours commencée au tragique, se terminera toujours en ironie.

« Une idée folle me vint; je me dis : Partons, vivons seul, ne faisons plus le malheur d'un père ni l'ennui de personne. Ma tête était montée; je ramasse à la hâte trois chemises et quelques bas, et je pars sans autre habit, veste, culotte ou mouchoir, que ceux que j'avais sur moi. Il était minuit. J'allai vers un de mes amis dans un hôtel. Je m'y fis donner un lit. J'y dormis d'un sommeil pesant, d'un sommeil affreux jusqu'à onze heures. L'image de M[lle] P... embellie par le désespoir me poursuivait partout. Je me lève; un sellier qui demeurait vis-à-vis me loue une chaise. Je fais demander des chevaux pour Amiens. Je m'enferme dans ma chaise. Je pars avec mes trois chemises et une paire de pantoufles (car je n'avais point de souliers avec moi), et trente et un louis en poche. Je vais ventre à terre; en vingt heures je fais soixante et neuf lieues. J'arrive à Calais, je m'embarque, j'arrive à Douvres, et je me réveille comme d'un songe.

« Mon père irrité, mes amis confondus, les indifférens clabaudant à qui mieux mieux; moi seul, avec quinze guinées, sans domestique, sans habit, sans chemises, sans recommandations, voilà ma situation, madame, au moment où je vous écris, et je n'ai de ma vie été moins inquiet.

« D'abord, pour mon père, je lui ai écrit; je lui ai fait deux propositions très raisonnables : l'une de me marier tout de suite; je suis las de cette vie vagabonde; je veux avoir un être à qui je tienne et qui tienne à moi, et avec qui j'aie d'autres rapports que ceux de la sociabilité passagère et de l'obéissance implicite. De la jeunesse, une figure décente, une fortune aisée, assez d'esprit pour ne pas dire des bêtises sans le savoir, assez de conduite pour ne pas faire des sottises, comme moi, en sachant bien qu'on en fait, une naissance et une éducation qui n'avilisse pas ses enfans, et qui ne me fasse pas épouser toute une famille de Cazenove, ou gens tels qu'eux (1), c'est tout ce que je demande.

« Ma seconde proposition est qu'il me donne à présent une portion de quinze ou vingt mille francs, plus ou moins, du bien de ma mère, et qu'il me laisse aller m'établir en Amérique. En cinq ans je serai naturalisé, j'aurai une patrie (2), des intérêts, une carrière, des conci-

(1) C'est encore une tribulation matrimoniale. Benjamin Constant fait ici allusion à un mariage qu'on avait voulu lui faire contracter à Lausanne quelque temps auparavant. La famille Cazenove est aujourd'hui à peu près éteinte.

(2) Il est à remarquer que Benjamin Constant éprouva toujours une grande répugnance à s'avouer Suisse : cela tenait en partie, comme on le verra, à l'antipathie que lui inspirait le régime bernois, dont la famille Constant eut souvent à se plaindre.

toyens. Accoutumé de bonne heure à l'étude et à la méditation, possédant parfaitement la langue du pays, animé par un but fixe et une ambition réglée, jeune et peut-être plus avancé qu'un autre à mon âge, riche d'ailleurs, très riche pour ce pays-là, voilà bien des avantages.

« Peu m'importe quelle des deux propositions il voudra choisir, mais l'une des deux est indispensable. Vivre sans patrie et sans femme, j'aime autant vivre sans chemise et sans argent, comme je fais actuellement.

« Je pars dans l'instant pour Londres; j'y ai deux ou trois amis, entre autres un à qui j'ai prêté beaucoup d'argent en Suisse, et qui, j'espère, me rendra le même service ici. Si je reste en Angleterre, comptez que j'irai voir le banc de mistriss Calista à Bath (1). Aimez-moi malgré mes folies; je suis un bon diable au fond. Excusez-moi près de M. de Charrière. Ne vous inquiétez absolument pas de ma situation : moi, je m'en amuse comme si c'était celle d'un autre (2). Je ris pendant des heures de cette complication d'extravagances, et quand je me regarde dans le miroir, je me dis, non pas, « Ah! James Boswell (3)! » mais, « Ah! Benjamin, Benjamin Constant! » Ma famille me gronderait bien d'avoir oublié le *de* et le *Rebecque;* mais je les vendrais à présent *three pence a piece*. Adieu, madame.

CONSTANT. »

« *P. S.* Répondez-moi quelques mots, je vous prie. J'espère que

L'affranchissement du pays de Vaud fut une des premières idées de Benjamin. Il est vrai qu'il ne se rendait pas trop compte de la manière de l'opérer. Quand le canton de Vaud fut formé, il ne crut pas d'abord à la durée de cette création démocratique.

(1) C'est une allusion à un passage du meilleur des romans de Mme de Charrière, *Caliste, ou Lettres écrites de Lausanne:* « Un jour, j'étais assis sur un des bancs « de la promenade;... une femme que je me souvins d'avoir déjà vue vint s'asseoir à « l'autre extrémité du même banc. Nous restâmes long-temps sans rien dire, etc. »

(2) Tout Benjamin Constant est déjà là : se dédoubler ainsi et avoir une moitié de soi-même qui se moque de l'autre. Cette moitié moqueuse finira par être l'homme tout entier. Le refrain habituel de Benjamin Constant, dans toutes les circonstances petites ou grandes de la vie, était : « *Je suis furieux, j'enrage, mais ça m'est bien égal.* » Nous surprenons ici la disposition fatale dans son germe déjà éclos.

(3) Mme de Charrière, enthousiaste de Paoli, avait engagé Benjamin Constant à traduire de l'anglais l'ouvrage de James Boswell, intitulé : *An Account of Corsica, and Memoirs of Pascal Paoli*, qui eut une très grande vogue vers 1768. La traduction fut entreprise, puis abandonnée, comme tant d'autres choses, par l'*inconstant* (c'est ainsi qu'on désignait notre Benjamin dans la société de Lausanne).

je pourrai encore *afford to pay* le port de vos lettres. Adressez-les comme ci-dessous, mot à mot :

« H. B. CONSTANT, esq.
« LONDON.
« To be left at the post office
« till called for. »

Chesterford, ce 22 juillet 1787.

« Vous aurez bien deviné, madame, au ton de ma précédente lettre, que mon séjour à Patterdale était une plaisanterie; mais ce qui n'en est pas une, c'est la situation où je suis actuellement, dans une petite cabane, dans un petit village, avec un chien et deux chemises. J'ai reçu des lettres de mon père, qui me presse de revenir, et je le rejoindrai dans peu. Mais je suis déterminé à voir le peuple des campagnes, ce que je ne pourrais pas faire si je voyageais dans une chaise de poste. Je voyage donc à pied et à travers champs. Je donnerais, non pas dix louis, car il ne m'en resterait guère, mais beaucoup, un sourire de Mlle Pourrat, pour n'être pas habitué à mes maudites lunettes. Cela me donne un air étrange, et l'étonnement répugne à l'intimité du moment, qui est la seule que je désire. On est si occupé à me regarder, qu'on ne se donne pas la peine de me répondre. Cela va pourtant tant bien que mal. En trois jours, j'ai fait quatre-vingt-dix milles; j'écris le soir une petite lettre à mon père, et je travaille à un roman que je vous montrerai. J'en ai, d'écrites et de corrigées, cinquante pages in-8°; je vous le dédierai si je l'imprime (1). — J'ai rencontré à Londres votre médecin, je l'ai trouvé bien aimable; mais je ne suis pas bon juge et je me récuse, car nous n'avons parlé que de vous. Écrivez-moi toujours à Londres. On m'envoie les lettres à la poste de quelque grande ville par laquelle je passe.

« J'ai balancé comment je voyagerais; je voulais prendre un costume plus commun, mais mes lunettes ont été un obstacle. Elles et mon habit, qui est beaucoup trop *gentleman-like*, me donnent l'air d'un *broken gentleman*, ce qui me nuit on ne peut pas plus. Le peuple aime ses égaux, mais il hait la pauvreté, et il hait les nobles. Ainsi quand il voit un gentleman qui a l'air pauvre, il l'insulte ou le fuit. Mon seul échappatoire, c'est de passer, sans le dire, pour quelque *journeyman* qui s'en retourne, de Londres où il a dépensé son argent,

(1) Ce livre n'a jamais paru. Nous avons, dit M. Gaullieur, les feuilles manuscrites qui ont été mises au net, et l'ébauche du reste. C'est un roman dans la forme épistolaire.

à la boutique de son maître. Je pars ordinairement à sept heures; je vais au taux de quatre milles par heure jusqu'à neuf. Je déjeune. A dix et demie, je repars jusqu'à deux ou trois. Je dîne mal et à très bon marché. Je pars à cinq. A sept, je prends du thé, ou quelquefois, par économie ou pour me lier avec quelque voyageur qui va du même côté, un ou deux verres de *brandy*. Je marche jusqu'à neuf. Je me couche à minuit assez fatigué. Je dépense cinq à six shellings par jour. Ce qui augmente beaucoup ma dépense, c'est que je n'aime pas assez le peuple pour vouloir coucher avec lui, et qu'on me fait, surtout dans les villages, payer pour la chambre et pour la distinction. Je crois que je goûterai un peu mieux le repos, le luxe, les bons lits, les voitures et l'intimité. Jamais homme ne se donna tant de peine pour obtenir un peu de plaisir.

« Vous croirez que c'est une exagération, mais quand je suis bien fatigué, que j'ai du linge bien sale, ce qui m'arrive quelquefois et me fait plus de peine que toute autre chose; qu'une bonne pluie me perce de tous côtés, je me dis : « Ah ! que je vais être heureux cet automne, « avec du linge blanc, une voiture et un habit sec et propre ! »

« Je réponds de mon père : il sera fâché contre moi et de mon équipée, quoiqu'il m'assure l'avoir pardonnée, mais je suis déterminé à devenir son ami en dépit de lui. Je serai si gai, si libre et si franc, qu'il faudra bien qu'il rie et qu'il m'aime (1).

« En général, mon voyage m'a fait un grand bien ou plutôt dix grands biens. En premier lieu, je me sers moi tout seul, ce qui ne m'était jamais arrivé. Secondement j'ai vu qu'on pouvait vivre pour rien; je puis à Londres aller tous les jours au spectacle, bien dîner, souper, déjeuner, être bien vêtu pour douze louis par mois. Troisièmement j'ai été convaincu qu'il ne fallait pour être heureux, quand on a un peu vu le monde, que du repos.

« Je vous souhaite tous ces bonheurs et mets le mien dans votre indulgence. Demain je serai à Methwold, un tout petit village entre

(1) C'est de son père que Benjamin Constant parle dans *Adolphe*, quand il dit : « Je ne demandais qu'à me livrer à ces impressions primitives et fougueuses qui « jettent l'ame hors de la sphère commune... Je trouvais dans mon père, non pas « un censeur, mais un observateur froid et caustique ..... Je ne me souviens pas, « pendant mes dix-huit premières années, d'avoir eu jamais un entretien d'une « heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils raisonnables « et sensibles; mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre, qu'il y avait « en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. »

ceci et Lynn, et au-delà de Newmarket, dont Chersterford, d'où je vous écris ce soir, n'est qu'à cinq lieues. — Adieu, madame, ajoutez à ma lettre tous mes sentimens pour vous, et vous la rendrez bien longue.

CONSTANT. »

Westmoreland. — Patterdale, le 27 août 1787.

« Il y a environ cent mille ans, madame, que je n'ai reçu de vos lettres, et à peu près cinquante mille que je ne vous ai écrit. J'ai tant couru à pied, à cheval et de toutes les manières, que je n'ai pu que penser à vous. Je me trouve très mal de ce régime, et je veux me remettre à une nourriture moins creuse. J'espère trouver de vos lettres à Londres, où je serai le 6 ou 7 du mois prochain, et je ne désespère pas de vous voir à Colombier (1) dans environ six semaines : cent lieues de plus ou de moins ne sont rien pour moi. Je me porte beaucoup mieux que je ne me suis jamais porté : j'ai une espèce de cheval qui me porte aussi très bien, quoiqu'il soit vieux et usé. Je fais quarante à cinquante milles par jour. Je me couche de bonne heure, je me lève de bonne heure, et je n'ai rien à regretter que le plaisir de me plaindre et la dignité de la langueur (2).

« Vous avez tort de douter de l'existence de Patterdale. Il est très vrai que ma lettre datée d'ici était une plaisanterie; mais il est aussi très vrai que Patterdale est une petite *town*, dans le Westmoreland, et qu'après un mois de course en Angleterre, en Écosse, du nord au sud et du sud au nord, dans les plaines de Norfolk et dans les montagnes du Clackmannan, je suis aujourd'hui et depuis deux jours ici, avec mon chien, mon cheval et toutes vos lettres, non pas chez le curé, mais à l'auberge. Je pars demain, et je couche à Keswick, à vingt-quatre milles d'ici, où je verrai une sorte de peintre, de guide, d'auteur, de poète, d'enthousiaste, de je ne sais quoi, qui me mettra au fait de ce que je n'ai pas vu, pour que, de retour, je puisse mentir

(1) Près de Neuchâtel; M[me] de Charrière y passait la plus grande partie de l'année.

(2) Un des premiers désirs de Benjamin Constant, à son adolescence, fut de voyager seul, à pied, vivant au jour le jour, comme Jean-Jacques Rousseau; mais il y avait entre l'illustre Genevois et le gentilhomme vaudois cette différence, que celui-ci trouvait à peu près partout, grace à son nom et au crédit de sa famille, des bourses ouvertes et un accueil que le pauvre Jean-Jacques ne put jamais rencontrer au début de sa carrière. On vient de voir comment le voyage pédestre s'est transformé en promenade à cheval. Le jeune Constant pouvait bien ressentir, grace à son imprévoyance calculée, une gêne d'un moment, mais jamais les angoisses de la misère. Sa détresse était plus ou moins factice.

comme un autre et donner à mes mensonges un air de famille. J'ai griffonné une description bien longue, parce que je n'ai pas eu le temps de l'abréger, de Patterdale. Je vous la garantis vraie dans la moitié de ses points, car je ne sais pas, comme je n'ai pas eu la patience ni le temps de la relire, où j'ai pu être entraîné par la manie racontante. Lisez, jugez et croyez ce que vous pourrez, et puis offrez à Dieu votre incrédulité, qui vaut mille fois mieux que la crédulité d'un autre.

« J'ai quitté l'idée d'un roman en forme. Je suis trop bavard de mon naturel. Tous ces gens qui voulaient parler à ma place m'impatientaient. J'aime à parler moi-même, surtout quand vous m'écoutez. J'ai substitué à ce roman des lettres intitulées : *Lettres écrites de Patterdale à Paris dans l'été de* 1787, *adressées à madame de C. de Z.* (Mme de Charrière de Zoel). Cela ne m'oblige à rien. Il y aura une demi-intrigue que je quitterai ou reprendrai à mon gré. Mais je vous demande, et à M. de Charrière, qui j'espère n'a pas oublié son fol ami, le plus grand secret. Je veux voir ce qu'on dira et ce qu'on ne dira pas, car je m'attends plus au châtiment de l'obscurité qu'à l'honneur de la critique. Je n'ai encore écrit que deux lettres; mais, comme j'écris sans style, sans manière, sans mesure et sans travail, j'écris à trait de plume...

A dix-huit milles de Patterdale, Ambleside, le 31.

« Je suis resté jusqu'au 30 à Patterdale. Je n'ai point encore été à Keswick. Je n'y serai que ce soir, et j'en partirai demain matin pour continuer tout de bon ma route que les lacs du Westmoreland et du Cumberland ont interrompue. Je viens d'essuyer une espèce de tempête sur le Windermere, un lac, le plus grand de tous ceux de ce pays-ci, à deux milles de ce village. J'ai eu envie de me noyer. L'eau était si noire et si profonde (1), que la certitude d'un prompt repos me tentait beaucoup; mais j'étais avec deux matelots qui m'auraient repêché, et je ne veux pas me noyer comme je me suis empoisonné, pour rien. Je commence à ne pas trop savoir ce que je deviendrai. J'ai à peine six louis : le cheval loué m'en coûtera trois. Je ne veux plus prendre d'argent à Londres chez le banquier de mon père. Mes amis n'y sont point. *I'll just trust to fate.* Je vendrai, si quelque heureuse aventure ne me fait rencontrer quelque bonne ame, ma montre et tout ce qui pourra me procurer de quoi vivre, et j'irai comme Goldsmith, avec une viole et un orgue sur mon dos, de Londres en Suisse.

(1) Parodie de ce passage célèbre de *la Nouvelle Héloïse :* « La roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir!... »

Je me réfugierai à Colombier, et de là j'écrirai, je parlementerai, et je me marierai; puis, après tous ces *rai*, je dirai, comme Pangloss fessé et pendu : « Tout est bien. »

A quatorze milles d'Ambleside, Kendal, 1er septembre.

« ... C'est une singulière lettre que celle-ci, madame, — je ne sais trop quand elle sera finie, — mais je vous écris et je ne me lasse pas de ce plaisir-là comme des autres. — Me voici à trente milles de Keswick, où j'ai vu mon homme. — J'ai vingt-deux milles de plus à faire. Je vous écrirai de Lancaster. La description de Patterdale est dans mon porte-manteau, — et je ne puis le défaire. Je vous l'enverrai de Manchester, où je coucherai demain; — je vais à grandes journées par économie et par impatience. — On se fatigue de se fatiguer comme de se reposer, madame. — Pour varier ma lettre, je vous envoie mon épitaphe. — Si vous n'entendez pas parler de moi d'ici à un mois, faites mettre une pierre sous quatre tilleuls qui sont entre le Désert et la Chablière (1), et faites-y graver l'inscription suivante; — elle est en mauvais vers, et je vous prie de ne la montrer à personne tant que je serai en vie. — On pardonne bien des choses à un mort, et l'on ne pardonne rien aux vivans. —

EN MÉMOIRE

D'HENRI-BENJAMIN DE CONSTANT-REBECQUE,

Né à Lausanne en Suisse,
le 25 nov. 1767 (2).

Mort à , dans le comté
de
en Angleterre.

Le septembre 1787.

D'un bâtiment fragile imprudent conducteur,
Sur des flots inconnus je bravais la tempête.

(1) Campagnes près de Lausanne, appartenant alors à la famille Constant.

(2) Benjamin Constant, comme bien des gens, se trompait sur la date précise de sa naissance. Voici ce qu'on lit dans les registres de l'état civil de Lausanne : « *Benjamin Constant*, fils de noble Juste Constant, citoyen de Lausanne et capitaine au service des États-Généraux, et de feue Mme Henriette de Chandieu, sa

La foudre grondait sur ma tête,
Et je l'écoutais sans terreur.
Mon vaisseau s'est brisé : ma carrière est finie.
J'ai quitté sans regret ma languissante vie,
J'ai cessé de souffrir en cessant d'exister.
Au sein même du sort j'avais prévu l'orage;
Mais entraîné loin du rivage,
A la fureur des vents je n'ai pu résister.
J'ai prédit l'instant du naufrage,
Je l'ai prédit sans pouvoir l'écarter.
Un autre plus prudent aurait su l'éviter.
J'ai su mourir avec courage,
Sans me plaindre et sans me vanter.

« Pas tout-à-fait sans me vanter pourtant, madame, voyez l'épitaphe...

A vingt-deux milles de Kendal, Lancaster, 1er septembre.

« Mes plans d'Amérique, madame, sont plus combinés que jamais. Si je ne me marie ni ne me pends cet hiver, je pars au printemps. J'ai parlé à plusieurs personnes au fait. Je compte aller sérieusement chez M. Adams (1), avant de quitter Londres, prendre encore de nouvelles informations; et, si le démon de la contrainte et de la défiance ne veut pas quitter mon pauvre Désert, je lui céderai la place (2). — J'emprunterai d'une de mes parentes, qui m'a déjà prêté souvent et qui m'offre encore davantage (ce n'est pas Mme de Severy), huit mille francs, si elle les a, et je me ferai *farmer* dans la Virginie. N'est-il pas plaisant que je parle de huit mille francs, quand je n'ai pas six sous à moi dans le monde?

Sur mon grabat je célébrais Glycère,
Le jus divin d'un vin mousseux ou grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière.

Je cite tout de travers, mais une de vos aimables qualités est d'entendre tout bien, de quelque manière qu'on parle. Je défigure encore

défunte femme, né le dimanche 25 octobre, a été baptisé en Saint-François, le 11 novembre 1767, par le vénérable doyen Polier de Bottens, le lendemain de la mort de madame sa mère. » Ainsi, Benjamin Constant, orphelin de mère, pouvait dire avec Jean-Jacques Rousseau : « Ma naissance fut le premier de mes malheurs. » On sent trop, en effet, qu'à tous deux la tendresse d'une mère leur a manqué.

(1) Le célèbre John Adams était alors en mission à Londres pour les États-Unis.

(2) Les ennuis domestiques de Benjamin Constant provenaient en grande partie de sa belle-mère.

cette phrase, et c'est bien dommage. — Si vous vous rappelez son auteur, c'est ma meilleure amie et la plus aimable femme que je connaisse (1). Si je ne me rappelais votre amour pour la médisance, je me mettrais à la louer. Pardon, madame, — revenons à nos moutons, — c'est-à-dire à notre prochain, que nous croquons comme des loups.

Même date, au soir.

« Je relis ma lettre après souper, madame, et je suis honteux de toutes les fautes de style et de français; mais souvenez-vous que je n'écris pas sur un bureau bien propre et bien vert, pour ou auprès d'une jolie femme ou d'une femme autrefois jolie (2), mais en courant, non pas la poste, mais les grands chemins, en faisant cinquante-deux milles, comme aujourd'hui, sur un malheureux cheval, avec un mal de tête effroyable, et n'ayant autour de moi que des êtres étranges et étrangers, qui sont pis que des amis et presque que des parens... »

C'est assez de ce début; on en a plus qu'il n'en faut pour savoir le ton; Benjamin Constant continue de ce train railleur durant bien des pages, durant quinze grandes feuilles *in-folio*. Sa caravane pourtant tire à sa fin; il ne se tue pas, il ne meurt pas de fatigue; il arrive par monts et par vaux chez un ami de son père, qui lui refait la bourse et le remet sur un bon pied, sa monture et lui. Bref, dans une dernière lettre datée de Londres, du 12 septembre, il annonce à Mme de Charrière par des vers détestables (il n'en a jamais fait que de tels), qu'en vertu d'un compromis signé avec son père, il va partir pour la cour de Brunswick, et y devenir quelque chose comme lecteur ou chambellan de la duchesse; mais il passera auparavant par le canton de Vaud et par Colombier, ce dont il a grand besoin, confesse-t-il un peu crûment, car, à la suite de ce beau voyage sentimental, il lui faut refaire tant soit peu sa santé et son humeur.

Ce qui a dû frapper dans ces premières lettres, c'est combien l'esprit de moquerie, l'absence de sérieux, l'exaltation factice, et qui tourne aussitôt en risée, percent à chaque ligne : nulle part, un sentiment ému et qui puisse intéresser, même dans son égarement; nulle part, une plainte touchante, un soupir de jeune cœur, même vers des chimères; rien de cet amour de la nature qui console et repose, rien de ce premier enchantement où Jean-Jacques était ravi, et qu'il nous

(1) La phrase défigurée est de Mme de Charrière

(2) Ceci a bien l'air d'une épigramme échappée par la force de l'habitude. Mme de Charrière aurait pu être la mère de Benjamin Constant.

a rendu en des touches si pleines de fraîcheur. Adolphe, Adolphe, vous commencez bien mal; tout cela est bien léger, bien aride, et vous n'avez pas encore vingt ans (1)!

(1) A vingt ans, Benjamin Constant se considérait déjà comme bien blasé, bien vieux, et il lui échappait quelquefois de dire : *quand j'avais seize ans*, reportant à cet âge premier ce qu'on est convenu d'appeler la jeunesse. Et puisque nous en sommes ici à ses lettres, nous nous reprocherions de ne pas en citer une écrite par lui, à l'âge de douze ans, à sa grand'mère, pendant qu'il était à Bruxelles avec son gouverneur. M. Vinet l'a donnée dans les premières éditions de son excellente *Chrestomathie*, mais il l'a supprimée, je me demande pourquoi, dans la dernière. Cette lettre est très peu connue en France; elle peint déjà le Benjamin tel qu'il sera un jour, avec sa légèreté, sa mobilité d'émotions, ses instincts de joueur et de moqueur, et aussi avec toute sa grace. La voici :

Bruxelles, 19 novembre 1779.

« J'avais perdu toute espérance, ma chère grand' mère; je croyais que vous ne vous souveniez plus de moi, et que vous ne m'aimiez plus. Votre lettre si bonne est venue très à propos dissiper mon chagrin, car j'avais le cœur bien serré; votre silence m'avait fait perdre le goût de tout, et je ne trouvais plus aucun plaisir à mes occupations, parce que dans tout ce que je fais j'ai le but de vous plaire, et dès que vous ne vous souciez (*sic*) plus de moi, il était inutile que je m'applique (*sic*). Je disais : Ce sont mes cousins qui sont auprès de ma grand' mère qui m'effacent de son souvenir; il est vrai qu'ils sont aimables, qu'ils sont colonels, capitaines, etc., et moi je ne suis rien encore; cependant je l'aime et la chéris autant qu'eux. Vous voyez, ma chère grand' mère, tout le mal que votre silence m'a fait : ainsi, si vous vous intéressez à mes progrès, si vous voulez que je devienne aimable, savant, faites-moi écrire quelquefois, et surtout aimez-moi malgré mes défauts; vous me donnerez du courage et des forces pour m'en corriger, et vous me verrez tel que je veux être, et tel que vous me souhaitez. Il ne me manque que des marques de votre amitié : j'ai en abondance tous les autres secours, et j'ai le bonheur qu'on n'épargne ni les soins, ni l'argent, pour cultiver mes talens, si j'en ai, ou pour y suppléer par des connaissances. Je voudrais bien pouvoir vous dire de moi quelque chose de bien satisfaisant, mais je crains que tout ne se borne au physique; je me porte bien et je grandis beaucoup. Vous me direz que, si c'est tout, il ne vaut pas la peine de vivre. Je le pense aussi, mais mon étourderie renverse tous mes projets. Je voudrais qu'on pût empêcher mon sang de circuler avec tant de rapidité, et lui donner une marche plus cadencée; j'ai essayé si la musique pouvait faire cet effet : je joue des *adagio*, des *largo*, qui endormiraient trente cardinaux. Les premières mesures vont bien; mais je ne sais par quelle magie les airs si lents finissent toujours par devenir des *prestissimo*. Il en est de même de la danse : le menuet se termine toujours par quelques gambades. Je crois, ma chère grand' mère, que ce mal est incurable, et qu'il résistera à la raison même; je devrais en avoir quelque étincelle, car j'ai douze ans et quelques jours; cependant je ne m'aperçois pas de son empire : si son aurore est si faible, que sera-t-elle à vingt-cinq ans? Savez-vous, ma chère grand' mère, que je vais dans le grand monde deux fois par semaine; j'ai un bel habit, une épée, mon chapeau sous le bras, une main sur la

Il est de retour en Suisse au commencement d'octobre 1787. Je crois bien qu'avant de se rendre à Lausanne, il passa (et je lui en sais gré) par Colombier : il y arriva *à pied, à huit heures du soir, le* 3 *octobre* 1787, lui-même a noté presque religieusement cet anniversaire. Le lendemain 4, il était à Lausanne, et il écrit aussitôt : « Enfin m'y « voici, je comptais vous écrire sur ma réception, mes amis, mes pa- « rens, mais on me donne une commission pour vous, madame, et je « n'ai qu'un demi-quart d'heure à moi. Mon oncle, sachant que M. de « Salgas (1) doit venir *enfin* chercher sa femme (2), voudrait que vous « vinssiez avec lui. Vous trouveriez, dit-il, une famille toute disposée à « vous aimer, à vous admirer, et, ce qui vaut mieux, le plus beau pays « du monde. Mon manoir de Beausoleil est bien petit, mais, si vous « venez avec M. de Salgas, je vous demande la préférence sur mon « oncle et sur sa résidence plus comfortable; je le lui ai déjà déclaré. « Ce n'est qu'une petite course, et, si vous voulez m'admettre pour « votre chevalier errant, nous retournerons ensemble à Colombier. »

poitrine, l'autre sur la hanche; je me tiens bien droit, et je fais le grand garçon tant que je puis. Je vois, j'écoute, et jusqu'à ce moment je n'envie pas les plaisirs du grand monde. Ils ont tous l'air de ne pas s'aimer beaucoup. Cependant le jeu et l'or que je vois rouler me causent quelque émotion. Je voudrais en gagner pour mille besoins que l'on traite de fantaisies. A propos d'or, j'ai bien ménagé les deux louis que vous m'avez envoyés l'année dernière, ils ont duré jusqu'à la foire passée; à présent, il ne me manque qu'un froc et de la barbe pour être du troupeau de saint François; je ne trouve pas qu'il y ait grand mal : j'ai moins de besoins depuis que je n'ai plus d'argent. J'attends le jour des Rois avec impatience. On commencera à danser chez le prince ministre tous les vendredis. Malgré tous les plaisirs que je me propose, je préférerais de passer quelques momens avec vous, ma chère grand' mère : ce plaisir-là va au cœur, il me rend heureux, il m'est utile. Les autres ne passent pas les yeux ni les oreilles, et ils laissent un vide que je n'éprouve pas lorsque j'ai été avec vous. Je ne sais pas quand je jouirai de ce bonheur; mes occupations vont si bien, qu'on craint de les interrompre. M. Duplessis vous assure de ses respects; il aura l'honneur de vous écrire. Adieu, ma chère, bonne et excellentissime grand' mère; vous êtes l'objet continuel de mes prières. Je n'ai d'autre bénédiction à demander à Dieu que votre conservation. Aimez-moi toujours, et faites-m'en donner l'assurance. » — On se demande involontairement, après avoir lu une telle lettre, s'il est bien possible qu'elle soit d'un enfant de douze ans. Quoi qu'on puisse dire, elle ne fait, pour le ton et pour le tour d'esprit, que devancer les nôtres, qui semblent venir exprès pour la confirmer.

(1) Le baron de Salgas, gentilhomme protestant de la maison de Pelet, dont les ancêtres avaient quitté la France à la révocation de l'édit de Nantes; il avait passé des années à la cour d'Angleterre en qualité de gouverneur d'un des jeunes princes de la maison de Hanovre. Retiré à Rolle dans le pays de Vaud, il y vivait étroitement lié avec M. de Charrière.

(2) La femme de M. de Constant, la *générale* de Constant, comme on disait.

— Mme de Charrière vint en effet, et emmena au retour le jeune Constant, ou du moins celui-ci l'alla rejoindre; ces deux mois de séjour, de maladie, de convalescence, auprès d'une personne supérieure et affectueuse, semblèrent modifier sa nature et lui communiquer quelque chose de plus calme, de plus heureux. Par malheur, l'aridité des doctrines gâtait vite ce que la pratique entr'eux avait de meilleur, et on achevait, en causant, de tout mettre en poussière dans le même temps qu'on réussissait à se faire aimer. Mme de Charrière écrivait alors ses lettres politiques sur la révolution tentée en Hollande par le parti patriote, et Benjamin Constant, par émulation, se mit à tracer la première ébauche de ce fameux livre sur les religions qu'il fut près de quarante ans à remanier, à refaire, à transformer de fond en comble. L'esprit dans lequel il le conçut alors n'était autre que celui du XVIIIe siècle pur, c'est-à-dire un fonds d'incrédulité et d'athéisme que l'ambitieux auteur se réservait sans doute de raffiner. On lit dans une lettre de Mme de Charrière, d'une date postérieure, quelques détails singuliers sur cette composition primitive : « Après mon retour de Paris, dit-elle, « fâchée contre la princesse d'Orange, j'écrivis la première feuille des « *Observations et Conjectures politiques,* puis vinrent les autres; j'exigeais de l'imprimeur qu'il les envoyât, l'une après l'autre, à mesure « qu'il les imprimait, à M. de Salgas, à M. Van Spiegel, à M. Charles « Bentinck. Je voulais qu'on les vendît à Paris comme tout autre ou-« vrage périodique (1). Benjamin Constant survint, il me regardait « écrire, prenait intérêt à mes feuilles, corrigeait quelquefois la ponc-« tuation, se moquait de quelques vers alexandrins qui se glissaient « parfois dans ma prose. Nous nous amusions fort. De l'autre côté de « la même table, il écrivait sur des cartes de tarots, qu'il se proposait « d'enfiler ensemble, un ouvrage sur l'esprit et l'influence de la reli-« gion ou plutôt de toutes les religions connues. Il ne m'en lisait rien, « ne voulant pas, comme moi, s'exposer à la critique et à la raillerie. « Mme de Staël en a parlé dans un de ses livres. Elle l'appelle un « *grand ouvrage*, quoiqu'elle n'en ait vu, dit-elle, que le commence-« ment, quelques cartes sans doute, et elle invite la littérature et la « philosophie à se réunir pour exiger de l'auteur qu'il le reprenne et « l'achève. Mais elle ne nomme point cet auteur, ne donne point son « adresse, de sorte que la littérature et la philosophie eussent été « bien embarrassées de lui faire parvenir une lettre. »

(1) On trouve dans quelques catalogues du temps ces *Observations* attribuées à Mirabeau. Avis à M. Quérard et aux bibliographes.

Voilà de l'aigreur qui perce un peu vivement et sans but, nous en sommes fâché pour Mme de Charrière. Le fait est que l'ouvrage dont parlait Mme de Staël ne devait déjà plus être le même que celui qui s'esquissait sur un jeu de cartes à Colombier. Benjamin Constant était le premier à plaisanter de ces transformations de son éternel ouvrage, de cet ouvrage toujours continué et refait tous les cinq ou dix ans, selon les nouvelles idées survenantes : « L'utilité des faits est vraiment merveilleuse, disait-il de ce ton qu'on lui a connu ; voyez, j'ai rassemblé d'abord mes dix mille faits : eh bien! dans toutes les vicissitudes de mon ouvrage, ces mêmes faits m'ont suffi à tout; je n'ai eu qu'à m'en servir comme on se sert de soldats, en changeant de temps en temps l'ordre de bataille. »

Une circonstance caractéristique de cette première ébauche, c'est qu'elle ait été écrite au revers de cartes à jouer : fatal et bizarre présage! — On raconte qu'un jour, une nuit, peu de temps avant la publication de l'ouvrage, quelqu'un rencontrant Benjamin Constant dans une maison de jeu lui demanda de quoi il s'occupait pour le moment : « Je ne m'occupe plus que de religion, » répondit-il. Le commencement et la fin se rejoignent.

En réduisant même ces accidens, ces légèretés de propos à leur moindre valeur, en reconnaissant tout ce qu'a d'éloquent et d'élevé le livre de *la Religion* dans la forme sous laquelle il nous est venu, on a droit de dénoncer le contraste et de déplorer le contre-coup. L'esprit humain ne joue pas impunément avec ces perpétuelles ironies; elles finissent par se loger au cœur même et comme dans la moelle du talent, elles soufflent froid jusqu'à travers ses meilleures inspirations. Un je ne sais quoi circule qui avertit que l'auteur a beau s'exalter, que l'homme en lui n'est pas touché ni convaincu. Ainsi tout ce livre de *la Religion* laisse lire à chaque page ce mot : *Je voudrais croire*, comme le petit livre d'*Adolphe* se résume en cet autre mot : *Je voudrais aimer* (1).

Quant à la conjecture sur l'esprit originel du grand ouvrage, ce

(1) En politique de même, il perce au fond de tous les écrits de Benjamin Constant un grand désir de convaincre, si toutefois l'auteur était convaincu. Après son équipée des Cent-Jours, quelques amis lui conseillaient d'adresser un mémoire, une lettre au roi. Il promit de s'en occuper, et comme on s'informait près de lui, avec intérêt, si elle était écrite, il répondit qu'il venait de l'achever. — « Et en êtes-vous content? — Mon Dieu! moi-même, elle m'a presque persuadé. » C'est ainsi qu'il se raillait et se calomniait à plaisir. Les hommes se font pires qu'ils ne peuvent, a dit Montaigne.

n'en est pas une, à vrai dire, et tout ce qui trahit les sentimens philosophiques de l'auteur à cette époque, ne laisse pas une ombre d'incertitude. Nous en pourrions citer cent exemples; un seul suffira. Voici une lettre écrite de Brunswick à Mme de Charrière dans un moment d'expansion, de sincérité, de douleur; mais l'irrésistible moquerie y revient vite, amère et sifflante, étincelante et légère, telle que Voltaire l'aurait pu manier en ses meilleurs et en ses pires momens. Cette lettre nous représente à merveille ce que pouvaient être les interminables conversations de Colombier, ces analyses dévorantes qui avaient d'abord tout réduit en poussière au cœur d'Adolphe.

Ce 4 juin 1790.

« J'ai malheureusement quatre lettres à écrire, ce matin, que je ne puis renvoyer. Sans cette nécessité je consacrerais toute ma matinée à vous répondre et à vous dire combien votre lettre m'a fait plaisir, et avec quel empressement je recommence notre pauvre correspondance, qui a été si interrompue et qui m'est si chère. Il n'y a que deux êtres au monde dont je sois parfaitement content, vous et ma femme (1). Tous les autres, j'ai, non pas à me plaindre d'eux, mais à leur attribuer quelque partie de mes peines. Vous deux, au contraire, j'ai à vous remercier de tout ce que je goûte de bonheur. Je ne répondrai pas aujourd'hui à votre lettre : lundi prochain 7 j'aurai moins à faire, et je me donnerai le plaisir de la relire et d'y répondre en détail. Cette fois-ci, je vous parlerai de moi autant que je le pourrai dans le peu de minutes que je puis vous donner. Je vous dirai qu'après un voyage de quatre jours et quatre nuits je suis arrivé ici, oppressé de l'idée de notre misérable procès (2), qui va de mal en pis, et tremblant de

(1) Benjamin Constant s'était laissé marier à Brunswick, en 1789, avec une jeune personne attachée à la duchesse régnante. A cette date de juin 1790, ses tribulations conjugales n'avaient pas encore commencé. Il cherchait à faire partager à Mme de Charrière sur son mariage des illusions qu'elle paraissait peu disposée à adopter.

(2) Au moment où durait encore le premier charme, si passager, de l'union avec sa Wilhelmine, Benjamin Constant avait reçu la nouvelle foudroyante que son père, au service de Hollande, dénoncé par plusieurs officiers de son régiment, était sous le coup de graves accusations. Ces plaintes des officiers suisses contre leurs supérieurs, dans les régimens capitulés, étaient alors, comme elles le sont encore, assez fréquentes. Les ennemis que M. de Constant avait à Berne, où on lui reprochait son peu de propension et de déférence pour le patriciat régnant, travaillèrent activement à le perdre. Il y avait dans les faits qu'on lui imputait plus de désordre que de malversation réelle. Néanmoins, le gouvernement hollandais, financier rigide, exigea des comptes et prit l'hésitation à les produire pour un indice de culpabilité.

devoir repartir dans peu pour aller recommencer mes inutiles efforts. Je serais heureux, sans cette cruelle affaire; mais elle m'agite et m'accable tellement par sa continuité, que j'en ai presque tous les jours une petite fièvre et que je suis d'une faiblesse extrême qui m'empêche de prendre de l'exercice, ce qui probablement me ferait du bien. Je prends, au lieu d'exercice, le lait de chèvre, qui m'en fait un peu. Mon séjour en Hollande avait attaqué ma poitrine, mais elle est remise. Si des inquiétudes morales sur presque tous les objets sans exception ne me tuaient pas, et surtout si je n'éprouvais, à un point affreux que je n'avoue qu'à peine à moi-même, loin de l'avouer aux autres, de sorte que je n'ai pas même la consolation de me plaindre, une défiance presque universelle, je crois que ma santé et mes forces reviendraient. Enfin, qu'elles reviennent ou non, je n'y attache que l'importance de ne pas souffrir. Je sens plus que jamais le néant de tout, combien tout promet et rien ne tient, combien nos forces sont au-dessus de notre destination, et combien cette disproportion doit nous rendre malheureux. Cette idée, que je trouve juste, n'est pas de moi; elle est d'un Piémontais, homme d'esprit dont j'ai fait la connaissance à La Haye, un chevalier de Revel, envoyé de Sardaigne. Il prétend que Dieu, c'est-à-dire l'auteur de nous et de nos alentours, est mort avant d'avoir fini son ouvrage; qu'il avait les plus beaux et vastes projets du monde et les plus grands moyens; qu'il avait déjà mis en œuvre plusieurs des moyens, comme on élève des échafauds pour bâtir, et qu'au milieu de son travail il est mort; que tout à présent se trouve fait dans un but qui n'existe plus, et que nous, en particulier, nous sentons destinés à quelque chose dont nous ne nous faisons aucune idée; nous sommes comme des montres où il n'y aurait point de cadran, et dont les rouages, doués d'intelligence, tourneraient jusqu'à ce qu'ils se fussent usés, sans savoir pourquoi et se disant toujours : Puisque je tourne, j'ai donc un but. Cette idée me paraît la folie la plus spirituelle et la plus profonde que j'aie ouie, et bien préférable aux folies chrétiennes, musulmanes ou philosophiques, des Ier, VIIe et XVIIIe siècles de notre ère. Adieu; dans ma prochaine lettre, nous rirons, malgré nos maux, de l'indignation que témoignent les stat-

Des enquêtes commencèrent; des mémoires scandaleux furent publiés contre M. de Constant, qui perdit un moment la tête, et crut devoir se dérober par une fuite momentanée à la haine de ses ennemis. En cette rude circonstance, Benjamin Constant se montra parfait de dévouement filial. Laissant toute autre préoccupation, s'arrachant d'auprès de sa jeune femme, il courut en Hollande pour faire tête à l'orage. C'est au retour de ce voyage qu'il écrit.

houders et les princes de la révolution française, qu'ils appellent l'effet de la perversité inhérente à l'homme. Dieu les ait en aide! Adieu, cher et spirituel rouage qui avez le malheur d'être si fort au-dessus de l'horloge dont vous faites partie et que vous dérangez. Sans vanité, c'est aussi un peu mon cas. Adieu. Lundi, je joindrai le billet tel que vous l'exigez. Ne nous reverrons-nous jamais comme en 1787 et 88? »

On a souvent dit de Benjamin Constant que c'était peut-être l'homme qui avait eu le plus d'esprit depuis Voltaire; ce sont les gens qui l'ont entendu causer qui disent cela, car, si distingués que soient ses ouvrages, ils ne donnent pas l'idée de cette manière; on peut dire que son talent s'employait d'un côté, et son esprit de l'autre. Comme tribun, comme publiciste, comme écrivain philosophique, il arborait des idées libérales, il épousait des enthousiasmes et des exaltations qui le rangeaient plutôt dans la postérité de Jean-Jacques croisée à l'allemande (1). Mais ici, dans cette lettre qui n'est qu'une conversation, cet esprit à la Voltaire nous apparaît dans sa filiation directe et à sa source, point du tout masqué encore.

Voltaire, à son retour de Prusse et avant de s'établir à Ferney, passa trois hivers à Lausanne (1756-1758); il s'y plut beaucoup, en goûta les habitans, y joua la comédie; c'était dix ans avant la naissance de Benjamin Constant; il y connut particulièrement cette famille. Sa nièce, Mme de Fontaine, ayant appelé en Parisienne M. de Constant un *gros Suisse*, « M. de Constant, lui répondit Voltaire tout en colère, « n'est ni Suisse ni gros. Nous autres Lausannais qui jouons la co- « médie, nous sommes du pays roman, et point Suisses. Il y a Suisses « et Suisses : ceux de Lausanne diffèrent plus des Petits-Cantons que « Paris des Bas-Bretons (2). » Benjamin Constant s'est chargé de justifier aux yeux de tous le propos de Voltaire, et de faire valoir ce brevet de Français délivré à son oncle ou à son père par le plus Français des hommes.

Nous revenons au séjour de Benjamin à Colombier; il y concevait donc son livre sur les religions, il donnait son avis sur les écrits de Mme de Charrière et en épiloguait le style. Souvent, quoique porte à porte, dit M. Gaullieur, ils s'adressaient des messages dans lesquels

(1) Par contraste avec cette lettre de 1790, il faut lire ce qu'écrivait en 1815 le même Benjamin Constant au sortir de ses entretiens mystiques avec Mme de Krüdner; toutes les diversités de cette nature mobile en rejailliront. (Article sur Mme de Krüdner, dans la *Revue* du 1er juillet 1837.)

(2) Voir un piquant opuscule intitulé : *Voltaire à Lausanne*, par M. J. Olivier (1842).

ils échangeaient leurs observations de chaque heure, et continuaient sans trêve leurs conversations à peine interrompues. Bien des incidens de société y fournissaient matière. On faisait des vers satiriques sur l'*ours de Berne*, on se prêtait *les Contemporaines* de Rétif. Le Rétif était alors très en vogue à l'étranger. Le *Journal littéraire* de Neuchâtel en raffolait; l'honnête Lavater en était dupe. Ces *Contemporaines* m'ont tout l'air d'avoir eu le succès des *Mystères de Paris*. Benjamin Constant, qui en empruntait des volumes à M. de Charrière *pour se former l'esprit et le cœur*, en parlait avec dégoût, s'en moquait à son ordinaire, et ne les lisait pas moins avidement. On aura le ton par les deux billets suivans :

« ...... Je n'ai pu hier que recevoir et non renvoyer les C. (*Contemporaines*). Je ne suis pas un Hercule, et il me faut du temps pour les expédier. En voici cinq que je vous remets aujourd'hui, en me recommandant à M. de Charrière pour la suite. C'est drôle après avoir dit tant de mal de Rétif. Mais il a un but, et il y va assez simplement; c'est ce qui m'y attache. Il met trop d'importance aux petites choses. On croirait, quand il vous parle du bonheur conjugal et de la dignité d'un mari, que ce sont des choses on ne peut pas plus sérieuses, et qui doivent nous occuper éternellement. Pauvres petits insectes! qu'est-ce que le bonheur ou la dignité (1)? Plus je vis et plus je vois que tout n'est rien. Il faut savoir souffrir et rire, ne serait-ce que du bout des lèvres. Ce n'est pas du bout des lèvres que je désire (et que je le dis) de me retrouver à Colombier le 2 de janvier.

H. B. »

« Je me porte bien, madame, et je me trouve bien bête de ne pas vous aller voir; mais je résiste comme vous l'ordonnez. Mon Esculape Leschot est tout plein d'attention pour moi. Cependant je puis vous assurer que, si ma tête n'est pas blanche, elle sera bientôt chauve.

« J'attends qu'on m'apporte de la cire et je continue :

« Je lis Rétif de La Bretonne, qui enseigne aux femmes à prévenir les libertés qu'elles pourraient permettre, et qui, pour les empêcher de tomber dans l'indécence, entre dans des détails très intéressans (2), et décrit tous les mouvemens à adopter ou à rejeter. Toutes ces leçons sont supposées débitées par une femme très comme il faut, dans un

(1) *Qu'est-ce que le bonheur ou la dignité?* Fatale parole! celui qui l'a dite à vingt ans ne s'en guérira jamais.

(2) On aimerait mieux lire : *très indécens*.

Lycée des mœurs! Et voilà ce qu'on appelle du génie, et on dit que Voltaire n'avait que de l'esprit, et d'Alembert et Fontenelle du jargon. Grand bien leur fasse!

« Quant à moi, et malgré l'enthousiasme de votre *Mercure* indigène pour Rétif, je serai toujours rétif à l'admirer. Ma délicate sagesse n'aime pas cette indécence *ex professo*, et je me dis : « Voilà un fou bien dégoûtant qu'on devrait enfermer avec les fous de Bicêtre. » Et quand on me dira : « L'original Rétif de La Bretonne, le bouillant Rétif, etc., » je penserai : c'est un siècle bien malheureux que celui où on prend la saleté pour du génie, la crapule pour de l'originalité, et des excrémens pour des fleurs! Quelle diatribe, bon Dieu!

« Trève à Rétif! Votre nuit, madame, m'a fait bien de la peine. La mienne a été bonne, et tout va bien.

« Imaginez, madame, que je fais aussi des feuilles politiques ou des pamphlets à l'anglaise; les vôtres par leur brièveté m'encouragent. Il faut que je m'arrange, si je parviens à en faire une vingtaine, avec un libraire. Je lui paierai ce qu'il pourra perdre pour l'impression des trois premières. S'il continue à perdre, *basta,* adieu les feuilles! S'il y trouve son compte, il continuera à ses frais, à condition qu'il m'enverra cinq exemplaires de chacune à Brunswick.

« Mais pour vendre la peau de l'ours,
« Il faut l'avoir couché par terre.

« Il est une heure, et je finis : presque point de phrases.

H. B. C. »

Pourtant il a fallu partir, il a fallu quitter ce doux nid de Colombier au cœur de l'hiver et se mettre en route pour Brunswick. Aux premières lettres de regrets et de plaintes, on sent, chez le voyageur, qui a tant de peine à s'arracher, un ton inaccoutumé d'affection et de reconnaissance qui touche; on reconnaît que ce qui a manqué surtout, en effet, à cette jeunesse d'Adolphe pour l'attendrir et peut-être la *moraliser*, ç'a été la félicité domestique, la sollicitude bienveillante des siens, le sourire et l'expansion d'un père plus confiant. Aux persécutions, aux tracasseries intérieures dont il est l'objet, on comprend ce que ce jeune cœur a dû souffrir et comment l'esprit chez lui s'est vengé. Il y a d'ailleurs dans toutes ces lettres bien de l'amabilité et de la grace; celle par laquelle il réclame de Mme de Charrière son audience de congé, à son passage de Lausanne à Berne, est d'un tour léger, à

demi coquet, qui trahit un certain souci de plaire. Nous donnons, d'après M. Gaullieur, cette série curieuse à laquelle il ne manque pas un anneau.

« MADAME,

« Je partis hier de Lausanne pour venir vous faire mes adieux; mais je suis si malade, si mal fagotté, si triste et si laid, que je vous conseille de ne pas me recevoir (1). L'échauffement, l'ennui, et l'affaiblissement que mon séjour à Paris a laissé dans toute ma machine, après m'avoir tourmenté de temps en temps, se sont fixés dans ma tête et dans ma gorge. Un mal de tête affreux m'empêche de me coiffer; un rhume m'empêche de parler; une dartre qui s'est répandue sur mon visage me fait beaucoup souffrir et ne m'embellit pas. Je suis indigne de vous voir, et je crois qu'il vaut mieux m'en tenir à vous assurer de loin de mon respect, de mon attachement et de mes regrets. La sotte aventure dont vous parlez dans votre dernière lettre m'a forcé à des courses et causé des insomnies et des inquiétudes qui m'ont enflammé le sang. Un voyage de deux cent et tant de lieues ne me remettra pas, mais il m'achèvera, c'est la même chose. Je vous fais des adieux, et des adieux éternels. Demain, arrivé à Berne, j'enverrai à M. de Charrière un billet pour les 50 louis que mon père a promis de payer dans les commencemens de l'année prochaine, avec les intérêts au 5 p. 0/0. Je le supplie de les accepter, non pour lui, mais pour moi. En les acceptant, ce sera me prouver qu'il n'est pas mécontent de mes procédés; en les refusant, ce serait me traiter comme un enfant ou pis.

« Si vous avez pourtant beaucoup de taffetas d'Angleterre pour cacher la moitié de mon visage, je paraîtrai. Sinon, madame, adieu, ne m'oubliez pas. »

Il obtint assurément la permission de paraître, et sans taffetas d'Angleterre encore. Le lendemain il était définitivement en route, et à chaque station il écrivait.

Bâle.

« Je n'ai que le temps de vous dire quelques mots, car je ne couche point ici, comme je croyais. Les chemins sont affreux, le vent froid, moi triste, plus aujourd'hui qu'hier, comme je l'étais plus hier qu'avant-hier, comme je le serai plus demain qu'aujourd'hui. Il est

(1) C'est ainsi qu'on parle quand on est sûr d'être reçu.

difficile et pénible de vous quitter pour un jour, et chaque jour est une peine ajoutée aux précédentes. Je me suis si doucement accoutumé à la société de vos feuilles, de votre piano-forte (quoiqu'il m'ennuyât quelquefois), de tout ce qui vous entoure, j'ai si bien contracté l'habitude de passer mes soirées auprès de vous, de souper avec la bonne Mlle Louise, que tout cet assemblage de choses paisibles et gaies me manque, et que tous les charmes d'un mauvais temps, d'une mauvaise chaise de poste et d'exécrables chemins ne peuvent me consoler de vous avoir quittée. Je vous dois beaucoup physiquement et moralement. J'ai un rhume affreux seulement d'avoir été bien enfermé dans ma chaise : jugez de ce que j'aurais souffert si, comme le voulaient mes parens alarmés sur ma chasteté (1)..., j'étais parti coûte que coûte. Je vous dois donc sûrement la santé et probablement la vie. Je vous dois bien plus, puisque cette vie qui est une si triste chose la plupart du temps, quoi qu'en dise M. Chaillet (2), vous l'avez rendue douce, et que vous m'avez consolé pendant deux mois du malheur d'être, d'être en société, et d'être en société avec les Marin, Guenille et compagnie; je recompte ainsi dans ma chaise ce que je vous dois, parce que ce m'est un grand plaisir de vous devoir tant de toutes manières. Tant que vous vivrez, tant que je vivrai, je me dirai toujours, dans quelque situation que je me trouve : Il y a un Colombier dans le monde. Avant de vous connaître, je me disais : Si on me tourmente trop, je me tuerai. A présent je me dis : Si on me rend la vie trop dure, j'ai une retraite à Colombier.

« Que fait mistriss? Est-ce que je l'aime encore? Vous savez que ce n'est que pour vous, en vous, par vous et à cause de vous que je l'aime. Je lui sais gré d'avoir su vous faire passer quelques momens agréables, je l'aime d'être une ressource pour vous à Colombier; mais si elle est *saucy* avec vous,

Then she may go a packing to England again.

Adieu tout mon intérêt alors, car ce n'est pas de l'amitié, vous m'avez appris à apprécier les mots.

(1) Il est évident que la famille de Benjamin Constant s'était fort alarmée de ce séjour à Colombier et y avait vu plus de mystère qu'il n'y en avait peut-être au fond; on le croyait dans une île de Calypso, et on en voulait tirer au plus vite ce Télémaque déjà bien endommagé d'ailleurs.

(2) Le ministre Chaillet, rédacteur du *Journal littéraire* de Neuchâtel, homme d'esprit, un peu trop admirateur de Rétif, ce qui ne l'a pas empêché de laisser cinq volumes d'édifians sermons.

« Je lis en route un roman que j'avais déjà lu et dont je vous avais parlé : il est de l'auteur de *Wilhelmina Ahrand* (1). Il me fait le plus grand plaisir, et je me dépite de temps en temps de ne pas le lire avec vous.

« Adieu, vous qui êtes meilleure que vous ne croyez (j'embrasserais M[me] de Montrond sur les deux joues pour cette expression). Je vous écrirai de Durbach après-demain, ou de Manheim dimanche.

H. B.

« ... Dites, je vous prie, mille choses à M. de Charrière. Je crains toujours de le fatiguer en le remerciant. Sa manière d'obliger est si unie et si *inmaniérée*, qu'on croit toujours qu'il est tout simple d'abuser de ses bontés. »

Rastadt, le 23 (février).

« Un essieu cassé au beau milieu d'une rue me force à rester ici et m'obligera peut-être à y coucher. J'en profite. Le grand papier sur lequel je vous écris me rappelle la longue lettre que je vous écrivais en revenant d'Écosse, et dont vous avez reçu les trois quarts. Que je suis aujourd'hui dans une situation différente! Alors je voyageais seul, libre comme l'air, à l'abri des persécutions et des conseils, incertain à la vérité si je serais en vie deux jours après, mais sûr, si je vivais, de vous revoir, de retrouver en vous l'indulgente amie qui m'avait consolé, qui avait répandu sur ma pénible manière d'être un charme qui l'adoucissait. J'avais passé trois mois seul, sans voir l'humeur, l'avarice et l'amitié qu'on devrait plutôt appeler la haine, se relevant tour à tour pour me tourmenter; à présent faible de corps et d'esprit, esclave de père, de parens, de princes, Dieu sait de qui! je vais chercher un maître, des ennemis, des envieux, et, qui pis est, des ennuyeux, à deux cent cinquante lieues de chez moi : de chez moi ne serait rien; mais de chez vous! de chez vous, où j'ai passé deux mois si paisibles, si heureux, malgré les deux ou trois petits nuages qui s'élevaient et se dissipaient tous les jours. J'y avais trouvé le repos, la santé, le bonheur. Le repos et le bonheur sont partis; la santé, quoique affaiblie par cet exécrable et sot voyage, me reste encore. Mais c'est de tous vos dons celui dont je fais le moins de cas. C'est peu de chose que la santé avec l'ennui, et je donnerais dix ans de santé à Brunswick pour un an de maladie à Colombier.

(1) Il s'agit sans doute du roman de *Herman und Ulrica*.

« Il vient d'arriver une fille française, qu'un Anglais traîne après lui dans une chaise de poste avec trois chiens, et la fille et ses trois bêtes, l'une en chantant, les autres en aboyant, font un train du diable. L'Anglais est là bien tranquille à la fenêtre, sans paraître se soucier de sa belle, qui vient le pincer, à ce que je crois, ou lui faire quelque niche à laquelle son amant répond galamment par un ... prononcé bien à l'anglaise. — Ah! petit mâtin, lui dit-elle! et elle recommence ses chansons. Cette conversation est si forte et si soutenue, que je demanderai bientôt une autre chambre, s'ils ne se taisent.... *Heaven knows I do not envy their pleasures*, *but I wish they would leave....* (1).

« Je lis toujours mon roman : il y a une Ulrique qui, dans son genre, est presque aussi intéressante que Caliste; vous savez que c'est beaucoup dire; le style est très énergique, mais il y a une profusion de figures à l'allemande qui font de la peine quelquefois. J'ai été fâché de voir qu'une lettre était une flamme qui allumait la raison et éteignait l'amour, et qu'Ulrique avait vu toutes ses *joies* mangées en une nuit par un renard. Si c'était des *oies*, encore passe. Mais cela est bien réparé par la force et la vérité des caractères et des détails.

« Adieu, madame. Mille et mille choses à l'excellente M[lle] Louise, à M. de Charrière et à M[lle] Henriette; mais surtout pensez bien à moi. Je ne vous demande pas de penser bien de moi, mais pensez à moi. J'ai besoin, à deux cent lieues de vous, que vous ne m'oubliiez pas. Adieu, charmant Barbet. Adieu, vous qui m'avez consolé, vous qui êtes encore pour moi un port où j'espère me réfugier une fois. S'il faut une tempête pour qu'on y consente, puisse la tempête venir et briser tous mes mâts et déchirer toutes mes voiles! »

Darmstadt, le 25.

« Du thé devant moi, *Flore* à mes pieds, la plume en main pour vous écrire, me revoilà comme en Angleterre, et celui qui ne peindrait que mon attitude me peindrait le même qu'alors. Mais combien mes sentimens, mes espérances et mes alentours sont changés! A force de voir des hommes libres et heureux, je croyais pouvoir le devenir : l'insouciance et la solitude de tout un été m'avaient redonné un peu de forces. Je n'étais plus épuisé par l'humeur des autres et

(1) Les mots qui suivent sont usés dans le pli du papier, mais reviennent à dire : Je ne leur demande qu'une chose, c'est de me laisser les *sombres plaisirs d'un cœur mélancolique*.

par la mienne. Deux mois passés à Beausoleil, trop malade en général (quoique pas de manière à en souffrir) pour qu'on pût s'attendre à beaucoup d'activité de ma part, trop retiré pour qu'on me tourmentât souvent, me disant toutes les semaines : Je monterai à cheval et j'irai à Colombier; j'avais goûté le repos : deux mois ensuite passés près de vous, j'avais deviné vos idées et vous aviez deviné les miennes; j'avais été sans inquiétudes, sans passions violentes, sans humeur et sans amertume. La dureté, la continuité d'insolence et de despotisme à laquelle j'ai été exposé, la fureur et les grincemens de dents de toute cette...., parce que j'étais heureux un instant, ont laissé en moi une impression d'indignation et de tristesse qui se joint au regret de vous quitter, et ces deux sentimens, dont l'un est aussi humiliant que l'autre est pénible, augmentent et se renouvellent à chaque instant. Je vous l'écrivais de Bâle : je serai chaque jour plus abattu et plus triste; et cela est vrai. Je me vois l'esclave et le jouet de tous ceux qui devraient être (non pas mes amis, Dieu me préserve de profaner ce nom en désirant même qu'ils le fussent!), mais mes défenseurs, seulement par égard et par décence. Malade, mourant, je reste chez la seule amie que j'aie au monde, et la douceur de souffrir près d'elle et loin d'eux, ils me l'envient. Des injures, des insultes, des reproches. Si j'étais parti faible au milieu de l'hiver, je serais mort à vingt lieues de Colombier. J'ai attendu que je *pus* (1) sans danger faire un long voyage que je n'entreprenais que par obéissance, et contre lequel, si j'avais été le fils dénaturé qu'on m'accuse d'être, j'aurais, à vingt ans, pu faire des objections. J'ai voulu conserver à ce père l'ombre d'un fils qu'il pourrait (2) aimer. Vous avez vu, madame, ce qu'on m'écrivait. Je sais que je suis injuste, mais je suis si loin de vous que je ne puis plus voir avec calme et avec indifférence les injustices des autres. Quand je suis auprès de vous, je ne pense point aux autres, et ils me paraissent très supportables; quand je suis loin de vous, je pense à vous et je suis forcé de m'occuper d'eux : or, la comparaison n'est pas à leur avantage.

« Je relis ma lettre et je meurs de peur de vous ennuyer. Il y a tant de tristesse et d'humeur et de jérémiades que vous en aurez un *surfeil*, et peut-être renoncerez-vous à un correspondant de mon espèce. Je

(1) Que je *pusse :* on sent que Benjamin Constant n'est pas encore tout-à-fait naturalisé Français. Ces fautes, au reste, sont en bien petit nombre, et presque toutes les lettres autographes d'écrivains en offriraient autant. Le voyageur n'a pas pris le temps de se relire.

(2) Pouvait?

vous conjure à genoux de me supporter : ne plus vous être rien qu'une connaissance indifférente serait bien pis que les persécutions des sottes gens qui font le sujet de cette sotte lettre. Aussi faut-il avouer qu'il est bien sot à moi de tant vous en occuper. Dans une lettre à vous, pourquoi nommer Cerbère et les Furies? Mais j'ai des momens d'humeur et d'indignation qui ne me laissent pas le choix de les contenir. Je répète tous les jours plus sincèrement le vœu qui terminait ma dernière lettre, et j'attends la tempête comme un autre le port.

« A propos, madame, j'ai pensé au moyen de vous écrire de la cour où je vais tout ce que je croirai intéressant ou tout ce que j'aurai envie de vous dire. C'est à l'aide de vos petites feuilles. Je prendrai le numéro de la page, etc. (suit un détail de chiffre). Je vous prouverai ce que mes lettres ne doivent pas vous avoir fait soupçonner jusqu'ici, et ce qui m'est très difficile quand je vous écris, que je sais être court. Si cependant cela vous fatigue, écrivez-moi seulement : « Plus de numéros. »

« Adieu, madame. A genoux je vous demande votre amitié et, en me relevant, une petite lettre à poste restante. En vous écrivant, je me suis calmé. Votre idée, l'idée de l'intérêt que vous prenez à moi, a dissipé toute ma tristesse. Adieu, mille fois bonne, mille fois chère, mille fois aimée. »

La moquerie pourtant et le sentiment du ridicule ne font jamais faute long-temps avec lui; tout ce qui y prête et qui passe à sa portée est vite saisi. Et en même temps on notera cette continuelle mobilité d'impressions d'un homme qui, à cet âge, semble déjà avoir vécu de tous les genres de vie, qui va devenir courtisan et chambellan, qui a peu à faire pour achever d'être le plus consommé des mondains, et qui tout d'un coup, par accès, se reprend à l'idée de ces doctes et vénérables retraites telles qu'il les a pratiquées dans ses années d'études à Erlang ou à Édimbourg, car tour à tour il a été étudiant allemand, et il s'est assis autour de la table à thé de Dugald Stewart.

Gœttingue, le 28 février 1788.

« J'ai failli rester ici; le goût de l'étude m'a repris dans cette ville universitaire, et si je n'avais couru la poste, j'eusse planté là mes projets de courtisan. — Il est encore une autre circonstance qui aurait pu déterminer mon changement de plan. J'ai fait une visite au professeur Heyne (1) et j'ai vu sa fille.

(1) Le célèbre philologue.

« Mon entrée chez celle-ci fait tableau : imaginez une chambre tapissée de rose avec des rideaux bleus, une table avec une écritoire, du papier avec une bordure de fleurs, deux plumes neuves précisément au milieu, et un crayon bien taillé entre ces deux plumes, un canapé avec une foule de petits nœuds bleu de ciel, quelques tasses de porcelaine bien blanche, à petites roses, deux ou trois petits bustes dans un coin ; j'étais impatient de savoir si la personne était ce que cet assemblage promettait. Elle m'a paru spirituelle et assez sensée.

« Il faut toujours faire des *allowances* à une fille de professeur allemand (1). Il y a des traits distinctifs qu'elle ne manquent jamais d'avoir : mépris pour l'endroit qu'elles habitent, plainte sur le manque de société, sur les étudians qu'il faut voir, sur la sphère étroite ou monotone où elles se trouvent; prétention et teinte plus ou moins foncée de romanesquerie, voilà l'uniforme de leur esprit, et Mlle Heyne, prévenue de ma visite, avait eu soin de se mettre en uniforme. Mais, à tout prendre, elle est plus aimable et beaucoup moins ridicule que les dix-neuf vingtièmes de ses semblables... On parle toujours beaucoup en Allemagne de J.-J. Rousseau; aussi ne saurais-je trop vous encourager à travailler à son éloge (2)... Je vous écrirai de Brunswick; adieu, je vous aime bien, vous le savez. »

Mme de Charrière a lieu de croire, en effet, qu'il l'aime; si sceptique qu'elle soit de son côté, il doit lui être difficile de ne pas se laisser ébranler un moment aux témoignages multipliés qu'il lui envoie de ses regrets, de ses souvenirs. A peine arrivé à Brunswick, il lui adresse l'épître suivante, que nous donnons dans toute sa longueur, et qui

(1) Il veut dire qu'il faut toujours leur passer quelques travers, en prendre son parti d'avance avec elles.

(2) Mme de Charrière, en apprenant par les journaux que l'Académie française proposerait probablement l'éloge de Jean-Jacques Rousseau pour sujet de concours, écrivit à Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie, pour s'enquérir du fait. Marmontel répondit : « Pour vous répondre, madame, il a fallu attendre et observer « l'effet de la seconde partie des *Confessions*. La sensation qu'elle a produite a été « diverse, selon les esprits et les mœurs; mais, en général, nous sommes indulgens « pour qui nous donne du plaisir. Rien n'est changé dans les intentions de l'Aca« démie, et Rousseau est traité comme la Madeleine : *Remittuntur illi peccata « multa quia dilexit multum.* » Mme de Charrière concourut, en effet, pour l'éloge de Jean-Jacques Rousseau; elle n'eut pas le prix. C'est un de ses points de contact avec Mme de Staël d'avoir traité le même sujet; mais cette concurrence littéraire entre ces deux dames fut précisément une des causes de leur brouillerie. (Note de M. Gaullieur, comme le sont au reste un grand nombre des précédentes et des suivantes. Je n'avertis plus.)

ressemble à un journal, ou plutôt à un *heural* (1), comme ils disaient; c'est une image, intéressante et fidèle, et très curieuse pour la rareté, de ce qu'était l'ame de Benjamin Constant à ses meilleurs momens. Nous y trouvons aussi, sauf deux ou trois points, une finesse de ton bien agréable et bien légère.

Brunswick, le 3 mars 1788.

« Me voici enfin à ma destination. Tout à l'heure je vous ferai part de mes impressions; mais pour l'instant je suis pressé de vous donner des nouvelles de vos compatriotes que j'extrais de la *Gazette de Brunswick*, le premier objet qui me tombe sous la main. Est-ce une prédestination?

(*Extrait de la Gazette de Brunswick*) (2).

« Les États de Hollande ont *cédé* aux *magnanimes* représentations du stathouder et accordé une *amnistie générale*. On n'a excepté *que* : 1° tous les régens, membres et administrateurs de la justice qui ont *séduit* par des *promesses* ou *effrayé* par des *menaces;* 2° ceux qui ont eu des correspondances *non permises*, *unerlaubte;* 3° ceux qui ont *attiré* des troupes *étrangères* ou *abusé* du nom du *souverain;* 4° ceux qui ont *effrayé* la nation par la *fausse nouvelle* d'une *attaque* de la part du roi de Prusse; 5° ceux qui ont *eu part* au traité de 1786; 6° ceux qui ont *guidé* les mécontens et *eu part* à l'assemblée de 1787; 7° ceux qui, tant régens que bourgeois, ont *participé* à l'expulsion des magistrats; 8° les chefs, commandans et secrétaires des corps francs; 9° ceux qui ont *menacé indécemment* les magistrats; 10° ceux qui ont voulu rompre les digues nonobstant l'ordre du magistrat; 11° ceux qui ont *résisté* aux magistrats; 12° ceux qui se sont emparés des portes; 13° tous les ministres et ecclésiastiques qui ont suivi les corps francs, ou *participé à l'opposition* des soi-disant patriotes (*pflichtvergessene Prediger*); 14° les directeurs et écrivains des gazettes historiques, patriotiques, etc., etc., etc.; 15° tous ceux qui se sont rendus coupables de meurtres, de *violences ouvertes* ou *d'autres excès graves*. »

« J'ai retranché toutes les épithètes, et la pièce a perdu dans ma tra-

(1) *Heural*, journal heure par heure.

(2) Dans ce qui suit, on devra aussi reconnaître la prédisposition *opposante* de Benjamin Constant, ses opinions *libérales* préexistantes, ses instincts de justice politique, le tout exprimé, il est vrai, avec une parfaite irrévérence et avec cette pointe finale d'impiété qui caractérise en lui sa *période voltairienne*.

duction beaucoup de beautés originales. Quelle superbe amnistie! Il n'y a pas un stathoudérien qui n'y soit compris. Quel beau supplément à la générosité et aux princes! Cela me rappelle un psaume (1) où on célèbre tous les hauts faits du dieu juif : il a tué tels et tels, dit-on, car sa divine bonté dure à perpétuité; il a noyé Pharaon et son armée, car sa divine bonté dure à perpétuité; il a frappé d'Égypte les premiers-nés, car sa divine bonté, etc., etc., etc. Monseigneur le stathouder est un peu vif.

3 au soir.

« Il y a précisément quinze jours, madame, qu'à cette heure-ci, à dix heures et dix minutes, nous étions assis près du feu, dans la cuisine, Rose derrière nous, qui se levait de temps en temps pour mettre sur le feu de petits morceaux de bois qu'elle cassait à mesure, et nous parlions de l'affinité qu'il y a entre l'esprit et la folie. Nous étions heureux, du moins moi. Il y a une espèce de plaisir à prévoir l'instant d'une séparation qui nous est pénible. Cette idée, toute cruelle qu'elle est, donne du prix à tous les instans; chacun de ceux dont nous jouissons est autant d'arraché au sort, et on éprouve une sorte de frémissement et d'agitation physique et morale qu'il serait également faux d'appeler un plaisir sans peine ou une peine sans plaisir. Je ne sais si je fais du galimathias, vous en jugerez, mais je crois m'entendre.

« J'ai été présenté ce matin plus particulièrement à toutes les personnes à qui j'avais été présenté hier en courant. J'ai été très bien reçu; je croirais presque qu'ils s'ennuient,

Si l'on pouvait s'ennuyer à la cour.

Le 4.

« J'ai pris un logement aujourd'hui, et je veux lui donner un agrément et un charme de plus en y relisant vos lettres et en vous y écrivant. J'espérais recevoir une de vos lettres aujourd'hui; mais les infâmes chemins que le ciel a destinés à me tourmenter et à me vexer de toute façon ont arrêté le porteur de votre lettre, j'espère, et il n'arrivera que demain matin. Pour m'en dédommager, je relis donc vos anciennes lettres, et je vous écris. Vous êtes la seule personne à qui je n'écrive pas pour lui donner de mes nouvelles, mais pour lui

(1) Voici le mauvais goût du temps et de la jeunesse, la petite fanfaronnade d'impiété qui commence.

parler. Je vous écris comme si vous m'entendiez; je ne pense pas du tout à la nécessité ni au moment d'envoyer ma lettre. Je l'ai parfaitement oublié hier par exemple. Je ne songe qu'à m'occuper de vous et de moi avec vous. Je crois que, si l'on me disait que vous ne liriez ma lettre que dans un an, je vous en écrirais tout de même, tantôt quelques lignes, tantôt quelques pages, et presque avec le même plaisir. La seule différence qu'il y aurait, ce serait qu'en finissant de vous écrire, je craindrais que ma lettre ne fût une vieille guenille peu intéressante au bout de l'année; mais, hors de là, je vous écrirais tout aussi *fleissig* (1) qu'à présent. Vous êtes si bien faite pour le bonheur de vos amis, que l'on a, lorsqu'on vous a bien connue et qu'on vous a quittée, plus de plaisir en pensant à vous que de peine en vous regrettant. Mais ce n'est qu'en vous écrivant qu'on a ce plaisir. Penser à vous dans de grandes assemblées est fort pénible et fort désobligeant pour les autres; aussi, j'ai pris le parti d'avoir toujours une lettre commencée que je continue sans ordre et où je verse, jusqu'au jour du courrier, tout ce que j'ai besoin de vous dire; tantôt une demi-phrase, tantôt une longue dissertation, n'importe. Pourvu que j'écrive à celle avec qui j'ai été si heureux pendant deux courts mois, c'est assez (2).

« J'ai le plus joli appartement du monde. J'ai une chambre pour recevoir ceux qui viendront faire leur cour au gentilhomme de son Altesse; j'ai un petit boudoir à l'allemande où l'on ne voit pas clair, mais cela est quelquefois très heureux; j'ai une très jolie chambre pour écrire et un clavecin mauvais, mais sur lequel je joue continuellement depuis *Pour vous j'ai soupiré, je voulus*, etc., jusqu'à *L'amant le plus tendre*, dont j'ai parfaitement oublié l'air en me souvenant parfaitement des paroles (3).

« J'ai un *bureau* (4) (je suis si accoutumé aux titres que j'avais écrit *baron*) où j'ai fait un arrangement qui me fait un plaisir extrême. Dans quelques-uns des tiroirs, j'ai mis toutes les parties et introductions de mes grands et magnifiques ouvrages; dans l'un des deux

(1) Assidument, régulièrement.

(2) Cette longue lettre, que celui qui l'écrivait trouvait encore trop courte à son gré, est toute chamarrée aux marges de *post-scriptum;* en voici un qui se rapporte à cet endroit : « Vous voyez par tout ceci que je rêve et que je subtilise pour tâcher de rattraper les plaisirs passés. C'est tout comme vous : j'aime à vous ressembler, je me trouve moins seul; aussi je m'accroche aux plus petites ressemblances. »

(3) C'étaient des romances de Mme de Charrière.

(4) Il y a en effet une rature à ce mot.

autres, j'ai mis toutes vos lettres, tous vos billets, et tous ceux de mon ami d'Écosse. Il s'y est aussi fourré, et je vous en demande pardon, trois billets de ma belle Genevoise, de Bruxelles. J'ai long-temps hésité, mais enfin cédé. Cette femme m'aimait vraiment, m'aimait vivement, et c'est la seule femme qui ne m'ait pas fait acheter ses faveurs par bien des peines. Je ne l'aime plus, mais je lui en saurai éternellement bon gré. Or, où mettre ses billets? Sûrement pas dans l'autre tiroir, avec les oncles, cousins, cousines, et tout le reste de l'enragée boutique. Il a donc bien fallu les mettre au paradis, puisque je ne pouvais les mettre en enfer et qu'il n'y avait point de purgatoire; mais si vous les voyiez, modestement roulés et couverts d'une humble poussière, se tapir en tremblant dans les recoins obscurs de ce bienheureux tiroir, pendant que vos billets s'y pavanent et s'y étendent, vous pardonneriez aux monumens d'un amour passé d'avoir usurpé une place en si bonne compagnie.

Le 5.

« Point de lettres de vous, madame. J'avais bien prévu, en calculant que je ne pouvais pas en recevoir avant vendredi; mais ce calcul ne m'arrangeait pas, et j'ai éprouvé un nouveau dépit en apprenant ce que je savais déjà. En revanche, j'en ai reçu une de mon pauvre père, qui est bien tendre et bien triste. Votre conseil a produit un très bon effet, et ma lettre a été fort bien reçue. Les affaires de mon père vont très mal, à ce qu'il dit; il est bien sûr que dans notre infâme et exécrable aristocratie, que Dieu confonde (je lui en saurais bien bon gré)! on ne peut avoir long-temps raison contre les ours nos despotes. Je n'ai jamais douté que la haine et l'acharnement de tant de puissans misérables ne finît par perdre mon père. Si jamais je rencontre l'ours May, fils de l'âne May, hors de sa tannière, et dans un endroit tiers où je serai un homme et lui moins qu'un homme, je me promets bien que je le ferai repentir de ses ourseries. Ce n'est pas le tout de calomnier, il faut encore savoir tuer ceux qu'on calomnie (1).

Le 6.

« J'ai été hier d'office à une redoute où je me suis passablement ennuyé. Toute la cour y allait, il a bien fallu y aller. Pendant sept mortelles heures enveloppé dans mon domino, un masque sur le nez et

(1) Benjamin Constant prévoyait déjà les graves ennuis que son père allait rencontrer dans son service militaire. La jalousie des patriciens bernois contre les officiers du pays de Vaud, leurs sujets, les passe-droits et les vexations auxquelles

un beau chapeau avec une belle cocarde sur la tête, je me suis assis, étendu, chauffé, promené. « Vous ne tanze pas, monsieur le baron? « — Non, madame. — *Der Herr Kammerjunker danzen nicht* (1). — « *Nein, Eure Excellenz*. — Votre Altesse sérénissime a beaucoup « dansé.—Votre Altesse sérénissime aime beaucoup la danse.—Votre « Altesse sérénissime dansera-t-elle encore? — Votre Altesse sérénis-« nissime est infatigable. » A une heure à peu près, je pris une indigestion d'ennui, et je m'en allai avant les autres. Mon estomac est beaucoup plus faible que je ne croyais; mais, en doublant peu à peu les doses, il faut espérer qu'il se fortifiera.

Le 6 au soir.

« Que faites-vous actuellement, madame? Il est six heures et un quart. Je vois la petite Judith qui monte et qui vous demande : Madame prend-elle du thé dans sa chambre? Vous êtes devant votre clavecin à chercher une modulation, ou devant votre table, couverte d'un chaos littéraire, à écrire une de vos feuilles (2). Vous descendez le long de votre petit escalier tournant, vous jetez un petit regard sur ma chambre, vous pensez un peu à moi. Vous entrez. Mme Cooper bien passive, et Mlle Moulat bien affectée (3), vous parlent de la princesse Auguste ou des chagrins de miss Goldworthy. Vous n'y prenez pas un grand intérêt. Vous parlez de vos feuilles ou de votre Pénélope, M. de Charrière caresse *Jaman;* on lit la gazette, et Mlle Louise (4) dit : Mais! mais! mais! — Moi, je reviens d'un grand dîné, et je ne sais que diable faire. Je pourrais bien vous écrire, mais ce serait abuser de votre patience et de celle du papier. Ma lettre, si je n'y prends garde, deviendra un volume. Heureusement que la poste part demain. J'espère aussi que demain au soir ou après-demain matin elle m'apportera une de vos lettres. Pour à présent, il n'y a plus de calcul qui tienne, et petit *Persée* (5) doit paraître, ou ce sera la faute de celle qui le porte. Charmant petit *Persée*, tu me procureras un moment bien

ceux-ci étaient en butte, entrèrent pour beaucoup dans la révolution helvétique. — Les May étaient des patriciens bernois : il y avait le régiment de May, dont un May de Buren était colonel, et le père de Benjamin Constant lieutenant-colonel. — L'*ours*, on le sait, figure dans les armes de Berne.

(1) « Monsieur le chambellan ne danse pas? — Non, votre Excellence. »

(2) Toujours les feuilles sur la révolution de Hollande.

(3) Ces deux dames avaient été gouvernantes dans de grandes maisons en Angleterre.

(4) Mlle Louise de Penthaz, sœur de M. de Charrière.

(5) C'était le cachet de Mme de Charrière.

agréable. Aussi je t'en témoignerai ma reconnaissance : j'ouvrirai avec tout le soin possible la lettre que tu fermes, pour ne pas défigurer ton joli visage. Si cette lettre pouvait être aussi longue que ce bavardage-ci ! Mais c'est ce qu'elle se gardera bien d'être. Mme de Charrière a des opéras, des feuilles, des *Calistes* à faire, et un pauvre diable, à deux cents lieues d'elle, ne peut manquer d'être oublié. Quand elle recevra ceci, jamais elle ne pensera à m'écrire longuement. Elle attendra le jour du courrier, elle prendra une feuille, écrira trois pages, à lignes bien larges, et l'adresse sur la quatrième. (Je vous fais réparation avec bien du plaisir et de la reconnaissance.)

Le 7.

« Adieu, madame, je ferme ma lettre. Puissent tous les bonheurs vous suivre ! Puisse votre santé être on ne peut pas meilleure ! Puissent toutes les modulations se présenter à vous assez tôt pour ne pas vous fatiguer, et assez tard pour que vous ayez du plaisir en les trouvant ! Puissent les souverains de l'Europe (vous n'écrivez du moins jusqu'ici, à ce que je crois, que pour l'Europe et pour les nations favorisées), puissent, dis-je, les souverains de l'Europe s'éclairer en lisant vos feuilles et se conformer en partie à vos sages vues (je dis en partie, parce que, pour les dédommager d'être rois et princes, il faut bien leur laisser l'exercice de leur pouvoir et la jouissance de quelques-unes de leurs fautes) !

« Une lettre de vous ! Dieu ou le sort, ou plutôt ni Dieu ni le sort (que diable ont-ils à faire dans notre correspondance ?), mais l'amitié soit bénie ! Comme la poste part dans une ou deux heures, je n'ai pas le temps d'y répondre ; mais je vous en remercie. Quant au conte de Mlle Moulat, j'en ai ri. Mais je n'ai pas pardonné à la jérémisante donzelle : pardonner, c'était bon à Colombier ; j'étais près de vous, je me souciais bien de tous ces clabaudages ; j'étais Jean qui rit, je suis Jean qui pleure, et Jean qui pleure ne pardonne pas. J'ai écrit à Mlle Marin, de Bâle et d'ici, deux petitissimes lettres, et je lui ai dit, en lui donnant mon adresse, que j'espérais qu'elle m'écrirait ici. C'est tout ce que je puis faire. Le ton de sa première lettre me guidera pour mes réponses. Quant à mon oncle, qui a eu sa part dans ces clabauderies, je lui ai aussi écrit un bref billet de Rastadt, d'où je vous écrivis aussi. Je le remercie dans ce billet des amitiés qu'il m'a faites, etc., etc., et j'ajoute : *Les inquiétudes même que vous avez eues sur mon séjour à Colombier, quoique absolument sans fondement, n'en étaient pas moins flatteuses, puisqu'elles prouvaient l'intérêt que vous*

daignez prendre à moi. Voilà à peu près ma phrase, du moins quant au sens. J'en ai ri bien de mauvaise humeur en l'écrivant.

« Une chose qui me fait plaisir, c'est de voir que nous avons, pour nous dédommager de ne plus nous voir, recours aux mêmes consolations, ce qui prouve les mêmes besoins. Si vous lisez les marges de mes Grecs, je lis et conserve les adresses même des petits billets adressés chez mon Esculape.

« Une chose m'a fait rire dans votre lettre. Je la copie sans commentaire. Si c'est une naïveté, je l'aime; si c'est une raillerie, je la comprends. *Vous intéressez ici tout le monde, et M. de Ch.* (Charrière) *vous fait ses complimens.*

« Adieu, madame, votre lettre m'a mis *in very good and high spirits.* Puisse la mienne vous rendre le même service! Mille choses à tout le monde, mais cent mille à l'excellente Mlle Louise. »

« Je recommence une nouvelle lettre qui partira le 11 ou le 14. Je suis toujours en compte ouvert de cette manière avec vous. C'est pour moi le seul moyen de supporter notre éloignement. »

« Adressez

A monsieur
monsieur le baron DE CONSTANT,
gentilhomme à la cour de S. A. S.
monseigneur le duc régnant.
A BRUNSWICK. »

On croit que cette longue lettre est finie; elle ne l'est pas encore. Benjamin Constant trouve moyen d'y ajouter de plus, aux marges, je l'ai dit, et aux moindres angles du papier, des *post-scriptum* de tous genres, sur les *feuilles* politiques de Mme de Charrière qu'il attend, sur la confiance presque absolue qu'elle peut avoir que les lettres ne seront pas ouvertes à la poste. Mais de tous ces *post-scriptum*, on ne saurait omettre celui-ci à cause de son extrême importance : « *Flore* a soutenu le voyage on ne peut pas mieux; elle n'a point encore accouché, mais son terme avance. Dites-le à *Jaman*. Je garderai celui de ses petits qui ressemblera le plus à ce digne chien, et je ne négligerai rien pour lui donner la noble insolence de son père. »

Certes, une telle lettre, dans toute son étendue, est, à mon sens, le meilleur témoignage qu'Adolphe, quoi qu'on puisse dire, a été sensible, qu'il aurait pu l'être, qu'il était surtout parfaitement aimable et presque bon quand il s'oubliait et se laissait aller à la nature. Une telle lettre doit lui faire beaucoup pardonner.

Le post-scriptum précédent a tellement sa gravité, qu'il se rattache au début de la prochaine lettre; il faut se donner encore pendant

quelque espace l'entier spectacle de cette libre pensée qui court, qui s'ébat, qui se prend à tout sujet, qui a en un mot tout le mouvement varié d'une intime conversation. Avoir entendu causer Benjamin Constant, maintenant qu'il ne vit plus, n'est pas une chose indifférente. Eh bien! ici, portes closes, nous l'entendons causer. « Pardonnez-moi *le style désultoire* de ma lettre, » écrit-il quelquefois à M[me] de Charrière : pour nous, bien plutôt nous l'en remercions.

Ce 9 mars.

« *Flore* a accouché avant-hier au soir de cinq petits, dont un ressemble à *Jaman*, à l'exception des taches noires de cet illustre chien sur le dos que son fils n'a pas. Il est tout blanc et n'a de noir que les deux oreilles. Je l'ai appelé *Jaman* du nom de son père, et je lui destine *the most liberal education....*

« Je vous prie de m'envoyer le livre de M. Necker (1) par les chariots de poste, Berne, Bâle, Francfort et Cassel. Il n'y a rien de plus aisé. Cela me coûtera peut-être un peu de port; mais, comme j'ai beaucoup plus envie que mes remarques sur cet ouvrage paraissent bientôt que je ne désire garder un louis dans ma bourse, je vous prie instamment de me l'envoyer. Si j'avais votre talent, je vous dirais : Faites brocher le livre de M. Necker, mettez-le entre deux poids pendant deux heures, déchirez la couverture et envoyez-la-moi : je la considérerai bien des deux côtés, je jugerai le livre et j'imprimerai (2).

« Mais, comme je ne l'ai pas, je vous supplie de m'envoyer vulgairement tout l'ouvrage. L'idée que vous me donnez de prendre occasion d'esquisser mes propres idées me paraît excellente. Si vous vouliez donc faire partir le Necker tout de suite, vous me feriez le plus grand plaisir. Dans six mois, il ne sera plus temps, au lieu qu'à présent mes observations pourront faire quelque sensation.

« On continue toujours ici à me traiter assez bien. Je dîne presque tous les jours ou à la cour régnante ou à l'une des deux autres cours. Du reste, je ne m'amuse ni ne m'ennuie. J'ai fait connaissance, aujourd'hui 10, avec quelques gens de lettres, et je compte profiter de leurs bibliothèques beaucoup plus que de leur conversation. Les Allemands

(1) Le livre *de l'Importance des Idées religieuses,* qui parut en 1788 : il voulait le réfuter, d'après ses idées religieuses ou anti-religieuses à lui.

(2) Il paraît que M[me] de Charrière avait le talent de critiquer les livres en prenant tout juste la peine d'y jeter les yeux : « J'en ai lu dix moitiés de page au moins, disait-elle de je ne sais quel ouvrage; ainsi, vous ne m'accuserez pas, comme à propos des *Opinions religieuses,* de juger sur la couverture du livre. »

sont lourds en raisonnant, en plaisantant, en s'attendrissant, en se divertissant, en s'ennuyant. Leur vivacité ressemble aux courbettes des chevaux de carrosse de la duchesse : *they are ever puffing and blowing when they laugh*, et ils croient qu'il faut être hors d'haleine pour être gai, et hors d'équilibre pour être poli. »

Nous supprimons (ne pouvant tout donner) une assez drôle histoire d'un professeur de français, Boutemy, un pédagogue bien arriéré, bien réfugié, et qui veut faire le Parisien du dernier genre; il est moqué et drapé sur toutes les coutures. Benjamin Constant excellait à ce jeu-là. On sait que Mme de Staël écrivait de lui, pendant leurs excursions et leurs séjours en province : « Le pauvre Schlegel se meurt d'ennui; Benjamin Constant se tire mieux d'affaire avec les bêtes. » Les bêtes et les sots, il avait appris de bonne heure à en tirer parti et plaisir : cette petite cour de Brunswick lui fournit une ample matière; mais, à la façon dont il y débute, on voit qu'il n'en était plus depuis long-temps à ses premières armes.

Le 11.

« J'ai passé mon après-dîné à faire des visites, et j'avais passé ma matinée à acheter, angliser, arranger, essayer un cheval. C'est le seul plaisir coûteux que je veuille me permettre; encore ai-je *contrived* de le rendre aussi peu coûteux que possible : mon cheval, qui n'est pas mauvais pourtant, ne me coûte que dix louis.

« Pour en revenir à mes visites, l'exactitude allemande m'a bien tristement diverti : je dis tristement, parce que c'est comme cela qu'on se divertit dans ce pays. Il y a à la cour un grand et raide jeune homme, gentilhomme de la chambre comme moi, qui, selon l'humeur froide et inhospitalière des Brunswickois, m'avait fait une belle révérence et laissé dans mon coin, sans se soucier de moi, ce que je trouve assez naturel. Une petite dame d'honneur de la duchesse, parente de ce froid monsieur, m'ayant pris tout à coup très vivement sous sa protection, lui recommanda de me faire faire des connaissances, et de me présenter partout où il croirait que je pourrais m'amuser. Voilà que le monsieur, depuis quatre jours, vient tous les jours à quatre heures et demie chez moi, me dit : « Monsieur, il nous faut faire des « visites; » et, chapeau bas, l'épée au côté, le pauvre homme me mène dans cinq ou six maisons où nous ne sommes d'ordinaire point reçus, grelottant et glissant à chaque pas, car il continue toujours le matin à neiger, et le reste du jour à geler à pierre fendre. A six heures et demie, il me remène jusqu'à ma porte et me dit : « Monsieur, j'aurai

« l'honneur de *fenir* vous prendre *temain* à quatre heures et *temie.* » Il n'y manque pas, et nous recommençons le lendemain nos froides et silencieuses expéditions.

« Je reçois une de vos lettres et j'y réponds article par article.

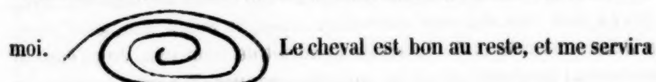
« Vous savez combien j'aime les détails même des indifférens, et vous me demandez si votre *heural* me fatigue. Cette question est sans exagération la chose la plus extraordinaire que vous ayez dite, pensée ou écrite de votre vie : elle mériterait un long sermon et une plus longue bouderie; mais je suis trop paresseux pour prêcher par lettre, et trop égoïste pour vous bouder. Si j'étais plus près de vous, vous n'en seriez pas quitte à si bon marché, et il y a, outre cette hérésie absurde, bien d'autres choses qui mériteraient un châtiment exemplaire. Vous êtes comme mon oncle, dont j'ai reçu, en même temps que votre lettre, une lettre bien aigre-douce, bien ironique, bien sentimentale, à laquelle j'ai répondu par une lettre de deux pages très sérieuse, très honnête et très propre à me mettre avec lui sur le pied décent et poli, qui convient entre des gens qui ne s'aiment qu'à leur corps défendant, pour ne pas être ou ne pas paraître, l'un insensible et un peu ingrat, l'autre entraîné par son humeur acariâtre; — vous êtes, dis-je, comme mon oncle. Il ne veut jamais croire que je l'aime : j'ai eu beau, pendant deux grands mois, le lui dire de la manière la moins naturelle et la plus empruntée deux fois par jour, il n'en veut rien croire. Vous venez me faire semblant de croire que votre manière d'écrire m'ennuie. Vous et mon oncle, mon oncle et vous, vous mériteriez que je vous répondisse : Vous avez raison. Ce qui me fâche le plus, c'est que je crois que c'est par air. D'abord, quant à mon oncle, j'en suis très sûr. Il fait des phrases sur mon insensibilité. *Vous avez la bonté,* me dit-il, *de me faire des remerciemens et des complimens : ce n'était pas ce que je souhaitais de vous; nous aurions bien voulu pouvoir vous inspirer un peu d'amitié, parce que nous en avons beaucoup pour vous; mais vous n'êtes point obligé de nous la rendre; tout de même, nous vous aimerons parce que vous êtes aimable; tout de même, nous nous intéresserons tendrement à vous parce que vous êtes intéressant; je suis seulement fâché que vous vous soyez cru obligé de nous faire des remerciemens; vous vous êtes donné là un moment d'ennui qui aura ajouté à votre fatigue; vous aurez maudit les parens et l'opinion des devoirs; je vous prie de ne pas nous en rendre responsables; nous sommes bien loin d'exiger et d'attendre rien.* Avouez que voilà une agréable et amicale correspondance. C'est uniquement pour avoir quelque chose à dire et un canevas sur lequel broder. Passe encore. Mon

oncle et moi nous aimerions assez à nous aimer, et, comme nous ne le pouvons pas tout simplement et tout uniment, nous voulons au moins avoir l'air de nous quereller comme si nous nous aimions. Nous suppléons à la tendresse par les bouderies et les pointilleries des amans; et comme, à 16 ans, je disais : *Je me tue, donc je m'amuse* (1), mon oncle et moi nous disons : Nous nous faisons d'amers reproches, les reproches sont quelquefois tendres, les nôtres ne le sont pas, mais ils pourraient l'être, donc nous nous aimons très tendrement.

« Mais vous, madame, vous qui n'avez pas besoin de tordre le col à de pauvres argumens pour croire à notre amitié, pourquoi me dire : *Si mes longs et minutieux détails vous ennuient...* (2) ? Vous êtes drôle avec vos minuties : c'est dommage que vos lettres ne soient pas des résumés de l'histoire romaine, et que dans ces lettres vous parliez de vous. Que n'abrégez-vous la vie d'Alexandre et de César? cela serait amusant et point minutieux.

Le 12 à midi.

« J'arrive d'une promenade à cheval où j'ai cru cent fois me casser le cou. Il gèle toujours plus fort, et toutes les rues sont des mers de glace. Mon cheval qui avait peur d'avancer, sautait et se cabrait, tout en glissant à chaque pas, et, pour comble de malheur, j'ai eu toute la ville à traverser. Brunswick est un cercle presque aussi exact qu'on pourrait en tracer un sur du papier. Et moi qui ne connais pas trop les rues et qui ai toujours la fureur de ne pas demander le chemin, j'ai erré ce matin au moins une heure et demie dans la ville sur ces rues glacées, et je ne me suis approché de chez moi qu'en tournoyant. Depuis les remparts, dont j'avais fait le tour, voilà comme j'ai été chez

moi.  Le cheval est bon au reste, et me servira beaucoup cet été. Il est un peu vif, mais point ombrageux, et je connais tant de bêtes ombrageuses et point vives, que ce contraste me prévient en faveur de la mienne plus que je ne saurais dire (3).

(1) Autre forme et variante de son refrain favori; ainsi, il ne s'en faisait faute dès l'âge de seize ans.

(2) Benjamin Constant a bien de la peine à persuader à ses amis qu'il les aime; ceux-ci pressentent qu'il lui sera impossible de ne pas leur échapper bientôt. Il s'ennuie si vite, il se distrait si aisément! Mais peut-être ont-ils tort de le lui dire; il est tel blâme (lui-même l'a remarqué avec finesse) *qui ne devient juste que parce qu'il fut prématuré.* Toutes ces pages datées de Brunswick sont autant de pièces justificatives et explicatives du début d'*Adolphe.*

(3) Benjamin revient à diverses reprises sur ce cheval et sur les mérites qu'il

A deux heures.

« J'arrive de chez son excellence M. le grand-maréchal de la cour, conseiller privé et principal ministre, le baron de Münchausen, qui m'a remis ma patente de gentilhomme de la chambre; demain je serai proclamé en cour, et toutes mes ambitions brunswickoises seront gratifiées...

Le 13 à minuit.

« J'arrive de la cour où j'ai eu la plus singulière distraction qui ait jamais eu lieu. J'avais été depuis dix heures du matin en *staat*, tout galonné, toujours la tête et les épaules en mouvement; et Barbet de cour était plus fatigué de ses grands tours que jamais Barbet de Colombier ne l'a été, même quand l'académie est venue assister à quelque représentation (1). Je fis la partie d'un des princes cadets qui jouait!!! et causait!!! et je m'ennuyais suffisamment. Au milieu de la partie, j'oubliai parfaitement que j'étais à Brunswick ou plutôt que vous n'y étiez pas; je me dis : Je reverrai cette personne (ce qu'il y a de drôle, c'est que je ne pensais pas directement à vous par votre nom, mais que je n'avais que l'idée vague d'une personne avec qui j'aimais à être, et avec laquelle je me dédommagerais de la contrainte et de la fatigue de la cour). Cette idée se fortifia, je supportais paisiblement l'ennui du jeu, l'ennui du souper, et j'attendais avec toute l'impatience imaginable le moment où je rejoindrais la personne indéterminée que je désirais si vivement. Tout d'un coup je me demandai : Mais qui est donc cette personne? Je repassai toutes mes connaissances ici, et il se trouva que cette amie qui devait me consoler, avec qui *I was to unbosom and unburthen myself* le même soir, était *vous*, à deux cent cinquante lieues de l'endroit de mon exil. Je m'étais si fortement persuadé que je ne pouvais manquer de vous retrouver au sortir de la cour, que j'eus toute la peine du monde à me rapprivoiser avec l'idée de notre séparation et de l'immense distance où nous étions l'un de l'autre. Cette espèce de distraction me prend quelquefois. Quand je me dis : J'aurai un moment très ennuyeux, ou je me trou-

lui trouve : « Mon cheval et mes projets de chevaux m'amusent et me tiennent lieu des ânes. Ce sont d'excellentes bêtes que les chevaux; je leur veux tant, tant de bien! ils sont si bonne compagnie! »

(1) Ce *Barbet de Colombier* a tout l'air d'être Mme de Charrière en personne, qu'il appelle souvent de ce petit nom de *Barbet*, par allusion sans doute à la fidélité d'amitié qu'ils s'étaient promise. Mme de Charrière faisait souvent représenter chez elle de petites comédies de sa composition.

verai dans un petit embarras, ou j'éprouverai une sensation désagréable, je me réponds : J'ai une personne avec qui je m'en consolerai bien vite; et puis il se trouve que je suis à un bout du monde et que vous êtes à l'autre. Bonsoir, madame, à demain (1).

« Vous aurez ri de cette distraction qui m'a fait croire une fois que je vous retrouverais en sortant de la cour. Elle ne dure pas toujours aussi long-temps, mais elle me reprend assez fréquemment. Ce soir, en jouant au loto, j'ai pensé à vous, comme vous le croyez bien. Votre idée s'est apprivoisée, amalgamée, pour mieux dire, avec la chambre où nous étions, et, en me déshabillant il y a un moment, je me demandai : Mais qui ai-je donc trouvé si aimable ce soir chez la duchesse? et, après un moment, il se trouva que c'était vous. C'est ainsi qu'à 250 lieues de moi vous contribuez à mon bonheur sans vous en douter, sans le vouloir (2). — Mille et mille pardons encore une fois de ma vilaine lettre; mais voyez-y pourtant combien vous me faites de peine par cette défiance continuelle; pensez à ce que les reproches vagues et répétés entraînent de gêne, de picoteries, de peines de toute espèce. C'est comme cela que mon père et moi nous ne sommes jamais bien, et c'est aussi, je crois, de là que viennent beaucoup de mauvais ménages. On se reproche vaguement un tort indéterminé; on s'accoutume à se le reprocher. On ne sait qu'y répondre, et ces reproches séparent et éloignent plus de maris de leurs femmes et de femmes de leurs maris que de beaucoup plus grands torts ne pourraient faire. Vous, madame, devriez-vous avoir avec moi ce ton vulgaire et si affligeant pour moi? Je vous conjure de me dire quels petits mystères vous me reprochez. Je conviendrai de tout ce qu'il y aura de vrai, et je ne vous fatiguerai pas d'une longue justification sur ce qu'il y aura de faux. Je vous dirai : « Vous vous êtes trompée, » et j'ose espérer que vous me croirez...

(1) Tout ceci et ce qui suit est sans doute très aimable, très spirituel, d'un tour infiniment galant et séduisant, mais il y manque je ne sais quoi pour convaincre. On sent trop qu'au fond il s'agit, en effet, d'une personne *indéterminée*, qui n'a pas de nom, ou qui peut en changer, qui peut être aujourd'hui l'une et demain l'autre. On conçoit que de si flatteuses paroles n'aient pourtant pas persuadé celle à laquelle il les adressait. Dans toutes ces lettres, si gracieuses de ton et si fines de manière, il n'y a, après tout, ni flamme, ni jeunesse, ni amour, ni même le voile d'illusion et de poésie. Adolphe eut beau faire, il fut toujours un peu étranger à ces choses.

(2) Toujours je ne sais quel tour de plaisanterie qui peut faire douter les cœurs un peu sceptques.

Le 16 au matin.

« ... C'est après-demain seulement que vous recevrez ma première lettre. J'attends ce jour avec impatience et toujours en me reprochant bien vivement de ne vous avoir rien écrit plus tôt. Je n'imaginais pas quelle monstrueuse lacune l'omission de deux courriers faisait à 250 lieues l'un de l'autre. Si vous avez voulu, vous avez pu vous venger bien cruellement. Avant le 3 (si vous ne m'avez pas écrit avant la réception de ma lettre), je n'ai rien à espérer de vous. Je vous avouerai que je trouve bien un peu dur que vous ayez passé tout d'un coup du charmant *heural* à une correspondance ordinaire, et que vous ne commenciez vos lettres qu'en recevant les miennes et pour les faire partir tout de suite. Si nous nous mettons à attendre mutuellement que des lettres qui restent douze jours en chemin arrivent, pour nous y répondre, ce sera une triste et mince consolation pour moi que de recevoir une fois tous les mois des lettres de trois pages, pendant que j'espérais en recevoir de six au moins toutes les semaines. Vous devriez bien me traiter aussi charitablement que le public (1). Vous lui avez écrit quinze fois en douze semaines, et vous ne voulez m'écrire que douze fois par an. — Comme je me suis fait une loi de répondre à tout ce que vous me dites ou me demandez (loi que j'espère que vous voudrez bien adopter aussi), je relis vos lettres sans ordre et répondrai à chaque article comme il se présente..... *Vous ne pouvez rien cacher de votre esprit sans y perdre,* me dites-vous. Eh! qu'est-ce que j'y perdrai, je vous en prie? J'espère ne jamais passer pour un imbécile; mais, du reste, que m'importe que l'on dise : *Il afait beaucoup de l'esprit,* ou *il afait métiokrement de l'esprit?* Croyez-vous qu'en ne paraissant pas un aigle, je paraîtrai beaucoup au-dessous de tous les oisons d'alentour? Croyez-vous qu'en me montrant autant aigle que je puis, j'en sois beaucoup plus recherché par ces oisons? Croyez-vous enfin que l'opinion que j'ai de moi-même dépende beaucoup de celle que l'on aura de moi à la cour? Je vous l'ai dit il y a long-temps, je ne veux point faire sensation, je veux végétailler décemment. Cependant je vous dirai bien en confidence que je ne suis pas parvenu à *un* atmosphère bien *imposant* (2). Il y a quelques jours que la duchesse, en parlant du service de gentilhomme de la chambre, qui ne consiste

(1) L'épigramme s'échappe malgré lui, et il donne un petit coup de griffe à la femme auteur.

(2) Il se trompe de genre pour *atmosphère,* comme le font, au reste, beaucoup de Français eux-mêmes.

qu'à faire asseoir les gens selon leur rang, dans l'absence du grand-maréchal, dit, à mon grand étonnement et scandale : « Ce sera bien drôle de voir Constant faire son service. » Que diable y aura-t-il donc de si drôle?... »

Au milieu de ces sottes fonctions, de ses ennuis, de ses bavardages épistolaires, il se remet à l'étude; car, qu'on ne l'oublie pas, l'étude a toujours ses heures réservées au fond de ces existences qui plus tard marqueront; il avait entrepris une *Histoire de la civilisation en Grèce*, il relit ses classiques sur le conseil de Mme de Charrière, laquelle les lisait elle-même dans les textes, au moins les latins. La lettre se termine ainsi par une dernière feuille datée du 17 au matin :

« ... J'ai repris mes petits Grecs qui grossissent à vue d'œil. Quand ils seront arrivés à grandeur naturelle, je les envoie dans le monde *to shift for themselves*. J'ai tout plein de ressources, mais, comme je vous le disais vendredi, je n'en fais que peu d'usage. Suivant votre conseil, je compte prendre une heure avec un professeur ici pour relire tous mes classiques. C'est un plaisir de faire quelque chose d'utile que vous avez conseillé. Adieu, madame. Mille et mille choses à tous ceux qui veulent bien penser au *diable blanc* (1). Le petit *Jaman* est superbe, voilà pour Mlle Louise. Les sapins de ce pays-ci sont tortus, petits et vilains : je ne conseille pas à Mlle Henriette d'envoyer jamais de traîneau en prendre ici. Adieu, madame. Barbet, le plus aimé qui fut jamais au monde, adieu. »

Le moment où Benjamin Constant peut réfuter avec une entière sincérité les petites méfiances de Mme de Charrière et où il continue d'être pleinement sous le charme du souvenir est si court et si prompt à s'envoler, que nous donnerons encore quelques pages qui en sont la vive et bien affectueuse expression.

Brunswick, ce 19 mars 1788.

« Que béni soit l'instant où mon aimable Barbet est né! Que béni soit celui où je l'ai connu! Que bénie soit l'influence perfide qui m'a fait passer deux mois à Colombier et quinze jours chez M. de Leschaux (2)! Le courrier qui arrive ordinairement le mardi n'est arrivé qu'aujourd'hui, et, en ne recevant point de lettres de vous hier, je m'étais résigné et j'attendais vendredi avec crainte et impatience.

(1) C'était apparemment son sobriquet à Colombier.

(2) Ou Leschot; c'était le docteur qui logeait à côté de Colombier.

Jugez de mon plaisir quand, à mon réveil, mon fidèle de Crousaz (1) m'a présenté le petit *Persée*.

« Il y a un bien mauvais raisonnement dans cette lettre dont je vous remercie si vivement, et je ne sais si ce raisonnement ne mériterait pas que j'étouffasse ma reconnaissance. *Dans quelques semaines, dans peu de jours peut-être, vous aurez des habitudes et des occupations avec lesquelles vous vous passerez très bien de ces fréquentes lettres.* Qu'est-ce, s'il vous plaît, que cela veut dire? *Aussi long-temps que vous aurez des visites à faire, des devoirs de société à remplir, des terrains à sonder, des arrangemens à prendre, vous aurez besoin de mes lettres, parce que vous n'aurez pas d'intérêt assez vif pour que vous m'oubliiez; mais quand vous aurez fait toutes vos visites, que vous n'aurez plus rien à faire, que votre curiosité, si vous en avez, sera rassassiée jusqu'au dégoût, que vous saurez d'avance ce qu'on vous dira, et que votre journée de demain sera la sœur et la jumelle la plus ressemblante de l'ennuyeuse journée d'aujourd'hui, oh! alors je ne vous écrirai plus si souvent, parce que les vifs plaisirs de votre manière de vivre vous tiendront lieu de mon amitié.* Barbet, Barbet, vous êtes bien aimable et je vous aime bien tendrement; mais vous raisonnez bien mal, et vos raisonnemens me font de la peine pour vous et pour moi.

« Dites-moi un peu, singulière et charmante personne, où tend cette modestie? Croyez-vous réellement que j'aie tant de penchant à la confiance et à l'ingratitude qu'au bout de trois ou quatre semaines je me sois formé quelque douce habitude avec quelque *fraulein* allemande ou quelque *hofdame* qui me tienne lieu de vous et de votre amitié? Croyez-vous que tant de douceur, de bonté, de charme, je ne puis exprimer autrement ce que vous avez pour moi, soit aisément remplacé et aisément oublié? Croyez-vous que, quand même je ne serais point susceptible d'amitié, quand ce serait sans reconnaissance et sans tendresse que je pense à notre séjour de deux mois ensemble, à cette espèce de sympathie qui nous unissait, à l'intérêt que vous preniez à moi malade, maussade, abandonné, exilé, persécuté, je sois assez bête pour ne pas regretter cette intelligence mutuelle de nos pensées qui circulait, pour ainsi dire, de vous à moi et de moi à vous? Est-ce un air, est-ce un ton, est-ce pour me dire quelque chose? Je suis porté à le croire. Entre beaucoup d'amis, les reproches et les doutes reviennent à mes : *Eh bien! madame?* c'est pour relever la

(1) Son domestique.

conversation qui tombe. Mais en avons-nous besoin? Croyez, madame, que rien ne me fera moins regretter ni moins désirer votre amitié et notre réunion (voilà une sotte et singulière phrase; mais vous la comprenez, et je vous demande pardon du *croyez*, *madame*, et de l'équivoque). Rien ne me fera oublier combien j'ai été heureux près de vous; je ne formerai jamais d'habitude qui vous rende moins chère, et jamais occupation quelconque ne me tiendra lieu de vous. C'est pour la dernière fois que je l'écris, parce que me justifier m'afflige. J'ai un grand plaisir à vous dire : Je vous aime, mais j'ai encore plus de peine à imaginer que vous en doutez. Désormais toutes les pages où vous vous livrerez à cette défiance et à cette modestie d'acquit, je les regarderai comme blanches, et je me dirai : Mme de Charrière m'aime encore assez pour me faire savoir qu'elle ne m'a pas oublié entièrement, et pour cela elle a proprement plié une feuille de papier blanc et l'a cachetée du petit *Persée;* je lui en suis bien obligé, mais je suis bien fâché qu'elle n'ait rien eu à m'écrire, et que du papier blanc soit la marque de souvenir qu'elle ait cru devoir m'envoyer.

Le 20 de mars et le dix-neuvième jour de mon ennuyeuse résidence dans cet ennuyeux pays. A dix heures du matin.

« Je travaille à mes petits Grecs de toutes mes forces, et je les trouve, quelque médiocres qu'ils soient, beaucoup meilleure compagnie que les gros Allemands qui m'environnent. Mais ce ne sont plus les petits Grecs que vous connaissez. C'est un tout autre plan, un autre point de vue, d'autres objets à considérer. Ce que vous avez lu n'était qu'une traduction faite à la hâte pour plaire à mon père, et que je n'avais jamais revue, lorsqu'il voulut à toute force la faire imprimer (1). Ce

(1) Benjamin Constant, nous apprend M. Gaullieur, avait entrepris une traduction de l'*Histoire de la Grèce*, par Gillies (*History of the ancient Greece, its Colonies and Conquests*); mais, prévenu par un autre écrivain, comme pour l'*Histoire de la Corse*, il renonça à son projet. Cependant, pour ne pas perdre entièrement le fruit de ses veilles, il se décida à publier un spécimen de sa traduction (à Londres, et à Paris, chez Lejay, 1787) : « Il existe, dit-il dans sa préface, un autre « ouvrage en anglais dont le sujet n'est pas moins intéressant et dont les vues sont « plus vastes et plus importantes, qui sera désormais l'objet de tous mes efforts; « je veux parler de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, « par M. Gibbon. Mais, comme il ne faut pas défigurer les chefs-d'œuvre des grands « maîtres, je veux, avant de me livrer à ce travail, consulter le public et savoir « si mon style et mes connaissances dans les deux langues pourront y suffire. C'est « dans ce dessein, et non pour être comparé au traducteur de M. Gillies (Carra),

que je fais sera une histoire de la civilisation graduelle des Grecs par les colonies égyptiennes, etc., depuis les premières traditions que nous avons sur la Grèce jusqu'à la destruction de Troie, et une comparaison des mœurs des Grecs avec les mœurs des Celtes, des Germains, des Ecossais, des Scandinaves, etc. Vous sentez que vos critiques sur les phrases enchevêtrées me seraient un peu inutiles; mais je vous enverrai des demi-feuilles bien serrées de mes Grecs actuels lorsqu'ils seront un peu plus avancés, et je vous demanderai les critiques les plus sévères : vous garderez les demi-feuilles, parce que vous aurez ainsi plus présent et plus net l'ensemble de tout l'ouvrage, et vous ne m'enverrez que les remarques. Je suis très orgueilleux que M. Chaillet s'intéresse à quelque chose que je fais, et cet orgueil me rendra peut-être moins docile, mais non pas moins reconnaissant. Pourrez-vous m'envoyer le *Necker?* Cela me ferait un bien grand plaisir. Mais si cela était bien difficile et que cela vous donnât bien de la peine, ou que cela ne vous plût pas, j'y renoncerais avec regret, mais sans murmurer...

Le 21.

« Je puis vous jurer qu'en vous supposant au milieu de Neuchâtel, dans une grande assemblée, chez Mme du Peyrou, jouant au *tricette* (?), ou dans une assemblée de savans Lausannois, au samedi de Mme de Charrière de Bavoie, vous n'aurez pas une *adequate idea* de l'ennui de cette ville. Il y a quelque chose de si morne dans son aspect même, quelque chose de si froid dans ses habitans, quelque chose de si languissant dans leur *intercourse together,* quelque chose de si *unsociable* dans leur manière de se voir; ils n'ont ni intrigues de cour, ni intrigues de cœur, ni intrigues de libertinage; il y a des femmes de la cour qui couchent avec leurs laquais; il y a des *street-walkers* qui sont à l'usage des soldats et des gentilshommes de la cour qui en veulent. Il y a bien encore des filles entretenues que les Anglais, entre autres, logent, nourrissent et habillent pour aller tuer le temps; mais

« que je publie cet essai. » Cet opuscule, intitulé ***Essai sur les Mœurs des temps héroïques de la Grèce***, est bien certainement la première publication imprimée de Benjamin Constant. Tous les bibliographes jusqu'ici l'ont ignoré. Barbier attribue fautivement l'***Essai*** à Cantwell. Quant à la traduction de Gibbon, Benjamin Constant ne sut pas non plus arriver à temps; il fut devancé par Leclerc de Sept-Chênes et son royal collaborateur, Louis XVI : leur premier volume parut en 1788. Gibbon, qui vivait à Lausanne, avait fort encouragé Benjamin Constant à traduire son livre, et il regretta beaucoup ce peu de fixité, qui fit manquer le jeune auteur à une sorte d'engagement envers le public.

toute cette tuerie de temps est si maussade, c'est avec tant de peine qu'on parvient à le tuer tout-à-fait, et il a des momens d'agonie si pénibles pour son bourreau! Il y a bien aussi tous les quinze jours un opéra italien, où trois acteurs et trois actrices, dont l'une est borgne et a une jambe de bois, nous jouent des farces auxquelles personne ne comprend rien (car il n'y a pas deux personnes qui sachent l'italien ici). Il y a aussi des remparts où il y a un pied de boue, des fossés où les égouts de la ville se déchargent des deux côtés, des sentinelles à chaque pas, et on peut s'y promener et y enfoncer à cheval jusqu'à mi-jambe. Il y aussi des Anglais qui s'enivrent et qui jouent au pharaon.

« A propos de pharaon, j'y ai joué deux fois : j'ai perdu peu de chose; mais je crains de m'y laisser entraîner, et pour prévenir toute séduction, je vous envoie un engagement solennel de ne plus jouer aucun jeu de hasard ni de commerce entre hommes d'ici à cinq ans. Vous verrez tout ce que j'y atteste et tout ce que j'y prends à témoin de ma résolution. Un engagement où je consens à perdre votre amitié si je le romps, je ne le violerai sûrement pas (1).

« Je relis ma lettre, et dans la seconde page je vois un *de toutes mes forces*, à propos de mes Grecs, qui n'est malheureusement pas tout-à-fait vrai. J'y travaille, mais ce n'est pas de toutes mes forces, c'est languissamment. »

Au sein de cette *Béotie brunswickoise*, comme il l'appelle, Benjamin Constant ne tarde pourtant pas à faire quelque trouvaille de personnes assez distinguées. Il y rencontre, il y apprécie M. de Mauvillon, l'ami et le collaborateur de Mirabeau, « ou, pour mieux dire, *le seul auteur* de l'ouvrage sur la *Monarchie prussienne;* » M[me] de Mauvillon

(1) Voici le texte anglais de ce singulier engagement, dont nous conservons, dit M. Gaullieur, l'original écrit sur une carte (un valet de cœur), et dûment signé. Pour qui connaît la vie ultérieure de Benjamin Constant, la pièce a tout son prix: « By all that is deemed honorable and sacred, by the value I set upon the esteem of my acquaintance, by the gratitude I owe to my father, by the advantages of birth, fortune and education, which distinguish a gentleman from a rogue, a gambler and a blackguard, by the rights I have to the friendship of *Isabella* and the share I have in it, I hereby pledge myself, never to play at any chance-game, nor at any game, unless forced by a lady, from this present date to the 1[st] of jan[y] 1793 : which promise if I break, I confess myself a rascal, a liar, and a villain, and will tamely submit to be called so by every man that meets me.

H. B. DE CONSTANT.

Brunswick, the 19[th] of march 1788. »

elle-même est une femme de mérite et spirituelle. Mais bientôt il se dissipe ailleurs, il se répand; il s'applique à justifier les reproches de Mme de Charrière. Il a beau lui écrire encore de profondes et désespérées tristesses, comme celle-ci : « Je me suis livré à une paresse mélancolique qui m'empêche de faire des visites, et, quand j'en fais, de parler (1). En tout, je suis (je ne sais si vous ne croirez pas que je vous trompe pour mes menus plaisirs) très malheureux. Mais enfin la vie se passe, et mourir après s'être amusé ou s'être ennuyé dix ou vingt ans, c'est la même chose. Il y a déjà 44 jours que je suis ici, et 57 que je ne vous ai pas vue. Quand il y en aura 114, ce sera toujours le double de gagné, et le tiers d'une année *will have been crept through* (2). Que font, à propos, vos pauvres petits orangers que vous vouliez planter? l'avez-vous fait? sont-ils venus? vivent-ils encore? Je ne veux pas en planter, moi. Je ne veux rien voir fleurir près de moi. Je veux que tout ce qui m'environne soit triste, languissant, fané (3).... » Il lui dit encore : « Adieu, vous que j'aime autant que je vous aimais, mais qui avez détruit la douceur que je trouvais à vous aimer, et qui m'avez arraché les pauvres restes de bonheur qui me rendaient la vie supportable. » Il cherche pourtant à retrouver ces *pauvres restes* et à ne pas tout perdre, quoi qu'il en dise. L'aveu lui en échappe à la lettre suivante qui est de sept semaines ou deux mois

(1) Il est très certain que, dans cette première partie de sa vie, Benjamin Constant était volontiers taciturne : ceux qui l'avaient vu à Lausanne et même à Colombier, et qui le revirent à Paris dans l'été de 1796, ne le trouvaient pas le même homme, tant il leur parut brillant de conversation dans le salon de Mme de Staël, tenant tête avec entrain et saillie aux personnages divers et de tous bords qui s'y pressaient. On peut dire que jusque-là l'air et le stimulant lui manquaient. « On me demandait hier pourquoi je ne parlais pas; c'est, ai-je répondu, que rien ne m'ennuie tant que ce qu'on me dit, excepté ce que je réponds. »

(2) Cette habitude qu'a Benjamin Constant d'emprunter à l'anglais et quelquefois à l'allemand pour relever ses phrases rappelle ce qu'il dit dans *Adolphe :* « Les idiomes étrangers rajeunissent les pensées et les débarrassent de ces tournures qui les font paraître tour à tour communes et affectées. » Il use abondamment de la recette. On sent qu'à cette période de sa vie il est entre trois langues, et comme entre trois patries; il n'a pas encore fait son choix. Cette facilité de recourir familièrement à une langue étrangère, dès qu'elle vous offre un terme à votre convenance, est attrayante, mais elle a son écueil : il en résulte que, lorsqu'on s'y abandonne, on néglige de faire rendre à une seule langue tout ce qu'elle pourrait donner.

(3) Ces dernières paroles pourraient servir d'épigraphe à *Adolphe*, qui est, en effet, un livre triste et fané, d'une teinte grise. *Je ne veux rien voir fleurir près de moi!* le vœu a été rempli

tout au plus après : « 9 juin 1788. Vous demandez ce que j'ai produit d'effet à la cour : je m'y suis fait quatre ennemis, entre autres deux A. S. (altesses sérénissimes), par de sottes plaisanteries dans des momens de mauvaise humeur. Je m'y suis fait sept à huit amis, mais de jeunes filles, une bonne et aimable femme, voilà tout. Les circonstances ont changé mon goût : à Paris, je cherchais tous les gens d'un certain âge, parce que je les trouvais instruits et aimables ; ici, les vieux sont ignorans comme les jeunes, et raides de plus. Je me suis jeté sur la jeunesse, et, *quoi qu'on die*, je ne parle presque plus à des femmes de plus de trente ans. Au fond, quand j'y pense, tout ceci est indigne de vous et de moi : médire un peu, bâiller beaucoup, se faire par-ci par-là des ennemis, s'attacher par-ci par-là quelques jeunes filles, se voir faner dans l'indolence et l'obscurité, voir jour après jour et semaine après semaine passer, *Kammerjunker* (1), et quoi encore? *Kammerjunker*, quelle occupation! Enfin vous êtes au fait. *Virginibus puerisque canto.* »

Qu'il lui répète, après cela, qu'il l'aime, elle sait ce que ce mot veut dire; c'est pour d'autres qu'il *chante* désormais. Les confidences qui suivent ne lui laisseraient guère d'illusion, si elle était femme à en garder (2). Benjamin Constant voit beaucoup dès-lors une jeune personne (Wilhelmina ou *Minna*) attachée à la duchesse régnante, et songe sérieusement à l'épouser; il mêle d'une façon étrange ces espérances nouvelles aux souvenirs de fidélité qu'il prétend garder, et il fait du tout un hommage très bigarré à Mme de Charrière. Ainsi après de longs détails sur sa santé, de plus en plus chétive et nerveuse : « Mon humeur, écrit-il, comme cela est tout simple, se ressent beaucoup de ces variations. Je suis quelquefois mélancolique à devenir fol, d'autres fois mieux, jamais gai ni même sans tristesse pendant une demi-heure. Si vous voyiez comme Minna me console, me supporte, me plaint, me calme, vous l'aimeriez. Vous l'aimez déjà, n'est-ce pas? Il y aura bientôt un an que j'arrivai à pied à huit heures du soir à Colombier, le 3 octobre 1787. J'avais de jolis momens qui m'attendaient sans que je le susse... » On se demande si c'est sans ironie qu'il poursuit de la sorte, si un nuage de germanisme, comme il

(1) Chambellan.

(2) Elle en gardait très peu, il est le premier à l'attester : « Je veux faire rougir une personne que j'aime de sa disposition à prendre ma plus simple, ma plus naïve pensée pour un mensonge prémédité..... » Une pensée *naïve!* elle ne pouvait admettre en lui cela.

arrive trop souvent en ces liaisons mixtes d'au-delà du Rhin, lui dérobe à lui-même l'indélicatesse de l'accommodement, ou s'il n'y a pas dans son fait une pointe de cruauté très française, comme de quelqu'un qui sait trop bien son Laclos.

On n'a pas les réponses de Mme de Charrière, ou du moins nous n'en avons sous les yeux que quelques-unes; ces réponses existent pourtant, elles sont en d'autres mains. Qu'y verrait-on? Nous ne croyons pas nous tromper ni même deviner trop au hasard, en affirmant que, sur un fonds d'indulgence et sous un air d'enjouement, des accens douloureux en sortiraient. Ces lettres, d'un ton parfaitement vrai, d'une impression profondément triste, seraient celles, à coup sûr, d'une femme qui parle avec un cœur généreux et froissé, d'une pauvre personne supérieure à qui l'esprit, la distinction, la sensibilité, n'ont été qu'un tourment de plus. Benjamin Constant semble lui-même reconnaître ce qu'elle souffre lorsque, dans cette lettre où il prodigue de si équivoques épanchemens, il lui échappe de dire à propos des *égards* qui sont une triste manière de réparer : « Une cruelle expérience dont je suis bien fâché que vous soyez la victime m'a trop prouvé que des égards ne suffisent pas. » Elle souffrait de bien des manières, elle manquait de secours et d'appui dans ses alentours, elle en venait à douter tout-à-fait d'elle-même : « Vous n'avez pas comme moi ces momens où je ne sais plus seulement si j'ai le sens commun, mais encore faudrait-il être connue et entendue! » Et faisant allusion à ce qu'elle avait pu espérer d'être un moment pour lui, elle disait encore : « On ne veut pas seulement que quelqu'un s'imagine qu'il pouvait être aimé et heureux, nécessaire et suffisant à un seul de ses semblables. Cette illusion douce et innocente, on a toujours soin de la prévenir ou de la détruire. »

Certes Mme de Charrière ne fut jamais pour Benjamin Constant une Ellénore; elle n'en eut jamais la prétention, je crois; son âge était trop disproportionné. Elle eut toujours assez de raison pour se dire, sans avoir besoin que d'autres le lui rappelassent, que, si elle avait su garder, posséder presque durant ces six semaines le jeune M. de Constant, c'est qu'il était malade, qu'il ne pouvait se distraire ailleurs, qu'autrement il se serait vite ennuyé. Pourtant le cœur a des contradictions tellement inexplicables, qu'elle put amèrement souffrir de voir s'échapper sans retour ce qu'elle n'avait jamais ni espéré ni réclamé de lui. On peut dire de l'Ellénore de Benjamin Constant comme de cette Vénus de l'antiquité, qu'elle est encore moins un portrait particulier qu'un composé de bien des traits, un abrégé de bien des portraits

dont chacun a contribué pour sa part. Mme de Charrière fut peut-être la première à lui faire entendre, même en l'étouffant, ce genre de reproche et de plainte, à lui faire comprendre cette souffrance qui tient à l'inégalité d'un nœud.

C'est à ce moment qu'un grave incident survint dans l'existence de Benjamin Constant. L'affaire de son père éclata en Hollande; nous avons déjà indiqué que M. de Constant père, accusé par des officiers de son régiment, crut devoir, dans le premier instant, se dérober par la fuite à l'animadversion et aux manœuvres de ses ennemis. Cette catastrophe soudaine, dans laquelle Benjamin se montra un fils dévoué et ne songea plus qu'à défendre l'honneur de son nom, vint troubler et empoisonner les préliminaires et les premiers mois de son mariage, qui eut lieu au commencement de 1789. Il fit le voyage de La Haye; il s'y retrouvait en présence de la famille de Mme de Charrière. Celle-ci lui donna apparemment quelque conseil trop particulier, elle crut pouvoir toucher, en amie confiante et sûre, le point douloureux; au lieu de modérer, elle irrita. Elle reçut de La Haye la lettre la plus étrange, la plus dure, la plus offensante : « Votre manière mystérieuse d'écrire m'ennuie et me fatigue; je n'aime pas les sibylles. Il faut parler clair ou se taire, d'autant plus que j'ai à peine le temps de vous répondre et encore moins celui de vous deviner. Je n'ai rien à atténuer... La conduite de mon père, dans toutes ses parties, a été légale, excepté lorsque la force ouverte l'a écarté d'ici. Dans plusieurs points, elle a été infiniment méritoire. Si vous me disiez ce qu'on vous a raconté, je pourrais vous éclairer; mais, avec votre affectation de brièveté que vous croyez si majestueuse, je ne puis rien vous dire. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, etc., etc. Ce 14 septembre 1789. » La réponse ou le projet de réponse qu'elle lui adressait est sous nos yeux, sur le papier même et au revers de la lettre d'injure : « Faites-moi la grace de me dire si vous êtes bien ingrat et bien mauvais, ou si vous n'êtes qu'un peu fou. Il se pourrait même que ce ne fût qu'une folie passagère, et en ce cas-là je la compterais pour peu de chose... » Suivent plus de détails qu'on n'en pourrait désirer. Elle garda cette réponse et ne l'envoya pas. Au jour de l'an 1790, Benjamin Constant lui récrivit, elle fut *transportée de plaisir;* la correspondance se rengagea dans les mois suivans; il était marié, il était occupé à suivre ce procès pour son père, ses affaires se dérangeaient; il répondait, après avoir reçu d'elle quelque lettre de clémence et de tristesse : « Votre dernière lettre m'a fait grand plaisir, un plaisir mêlé

d'amertume comme de raison, un plaisir qui fait dire à chaque mot : *C'est bien dommage.* Effectivement c'est bien dommage que le sort nous ait si entièrement et pour jamais séparés. Il y a entre nous un point de rapprochement qui aurait surmonté toutes les différences de goûts, de caprices, d'engouemens, qui auraient pu s'opposer à notre bonne intelligence; nous nous serions souvent séparés avec humeur, mais nous nous serions toujours réunis. C'est bien dommage que vous soyez malheureuse à Colombier, moi ici; vous malade, moi ruiné; vous mécontente de l'indifférence, moi indigné contre la faiblesse, et si éloignés l'un de l'autre que nous ne pouvons mettre ni nos plaintes, ni nos mécontentemens, ni nos dédommagemens ensemble. Enfin vous serez toujours le plus cher et le plus étrange de mes souvenirs. Je suis heureux par ma femme, je ne puis désirer même de me rapprocher de vous en m'éloignant d'elle, mais je ne cesserai jamais de dire : C'est bien dommage. Votre idée me rend toujours une partie de la vivacité que m'ont ôtée les malheurs, la faiblesse physique, et mon long commerce avec des gens dont je me défie. On ne peut pas me parler de vous sans que je me livre à une chaleur qui étonne ceux qui souvent ne m'en parlent que par désœuvrement ou faute de savoir que me dire. A des soupers où je ne dis pas un mot, si quelqu'un me parle de vous, je deviens tout autre. On dit que le Prétendant, abruti par le malheur et le vin, ne se réveillait de sa léthargie que pour parler des infortunes de sa famille... (11 mai 1790.) »

Quoi qu'il en soit de cette reprise, qui dure sans interruption pendant les trois années suivantes, il y a eu, depuis la lettre de La Haye, un déchirement, un *accroc* notable dans leur liaison. Si peu idéale, si peu riche d'illusion qu'on la fasse à aucun moment, elle achève dès-lors de perdre sa lueur, elle se décolore de plus en plus; entre eux, à partir de ce jour (septembre 1789), comme entre Adolphe et Ellénore, des mots *irréparables* avaient été prononcés. Pour l'observateur, pour le moraliste qui étudie curieusement le fond des caractères, celui de Benjamin Constant ne se dessine sans doute que mieux; ce *mélange d'égoïsme et de sensibilité*, qui se combine dans la nature d'Adolphe pour son malheur et celui des autres, n'est plus désormais masqué par rien; il se remet à écrire à Mme de Charrière comme à l'esprit le plus supérieur qu'il connaisse, il lui dit tout et plus que tout, il s'analyse et se dénonce impitoyablement lui-même, il ne craint plus d'offenser en elle cette première délicatesse ni même cette pudeur de l'amitié qu'il a violée une fois; les confidences les plus étranges,

les plus particulières, se multiplient et s'entrecroisent; il sait être encore aimable, encore touchant par accès, spirituel toujours (1), mais aussi il ose avoir toute sa sécheresse, tout son ennui désolant; il y a du cynisme parfois. Et ici ce n'est pas à lui que nous en ferons le reproche, c'est à elle pour l'avoir permis, pour avoir été philosophe et de son siècle au point d'oublier combien elle favorisait l'aridité de ce jeune cœur en se faisant la confidente de son libertinage d'esprit.

On n'attend pas des preuves, on a déjà des échantillons. Nous avons hâte d'arriver à la politique, qui va devenir sa distraction, son recours, et à laquelle il essaiera de se prendre pour s'étourdir. Comme explication nécessaire toutefois, comme image complète de sa situation malheureuse en ces années de Brunswick, il faut savoir que ce premier mariage qu'il venait de contracter si à la légère tourna le plus fâcheusement du monde; que, dès juillet 1791, il en était à reconnaître son erreur; qu'il résumait son sort en deux mots : *l'indifférence, fille du mariage, la dépendance, fille de la pauvreté;* que l'indifférence bientôt fit place à la haine; qu'après une année de supplice, il prit le parti de tout secouer : « On se fait un mérite de soutenir une situation qui ne convient pas; on dirait que les hommes sont des danseurs de corde. » Le divorce était dans les lois; il y recourut; ce n'avait été qu'à la dernière extrémité : « Si elle eût daigné alléger le joug, écrivait-il, je l'aurais traîné encore; mais jamais que du mépris!... Ah! ce n'est pas l'esprit qui est une arme, c'est le caractère. J'avais bien plus d'esprit qu'elle, et elle me foulait aux pieds. » Le procès qui devait amener le divorce traîna en longueur. Le 25 mars 1793, dans son impatience d'en finir, il s'écriait : « Hymen! Hymen! Hymen! quel monstre! » Le 31 mars, six jours après, en apprenant la décision, il écrivait : « Ils sont rompus tous mes liens, ceux qui faisaient mon malheur comme ceux qui faisaient ma consolation, tous, tous! Quelle étrange faiblesse! depuis plus d'un an je désirais ce moment, je soupirais après l'indépendance complète; elle est venue et je frissonne! je suis comme atterré de la solitude qui m'entoure; je suis effrayé de ne tenir à rien, moi qui ai tant gémi de tenir à quelque chose... » Ainsi allait ce triste cœur mobile, ainsi va le pauvre cœur humain.

Il était temps, on le voit, que la politique vînt jeter quelque va-

(1) La jolie lettre que nous avons donnée précédemment, à l'appui de ses opinions *anti-religieuses* d'alors, et où il parle d'un chevalier de Revel qu'il a vu à La Haye, se rapporte aux premiers temps de cette reprise (4 juin 1790).

riété et quelque ressource, susciter un but, même factice, à travers ces misères obscures où il se consumait. Il l'aborde du premier jour avec inconséquence; même avant 89, il est démocrate, il rêve à dix-neuf ans la république américaine et je ne sais quel âge d'or de pureté et d'égalité au-delà des mers, tandis qu'en attendant il se ruine de toute façon à Paris, qu'il pratique de son mieux le vers de Voltaire :

Dans mon printemps j'ai hanté les vauriens,

et mène la vie d'un jeune patricien assez dissolu. Ces inconséquences sont ordinaires de tout temps; elles l'étaient surtout à la veille de 89. Sa condition à Brunswick ne fait que le rejeter plus avant dans le mépris des grands et des cours, mais elle n'est guère propre à lui rendre cette estime sérieuse et ce respect de l'humanité qui est pourtant le fond de toute politique généreuse et libérale. Son esprit nous étale tour à tour sur ce point toutes ses vicissitudes : « Je crois que je me livrerai à la botanique, écrit-il le 17 septembre 1790, ou à quelque science de faits. La morale et la politique sont trop vagues, et les hommes trop plats et inconséquens. Tout en prenant cette résolution, je suis à faire un ouvrage politique qui doit être achevé en un mois pour de l'argent. Je me suis mis en tête qu'avec les restes de mon esprit je pourrais payer mes dettes, et j'ai fait avec un libraire l'accord de lui faire un petit ouvrage d'environ 100 pages (anonyme, comme vous le sentez bien) sur la révolution du Brabant..... » Ces projets, ces ébauches d'ouvrages démocratiques se succèdent rapidement sous sa plume et occupent ses loisirs de chambellan. Nous le retrouvons occupé plus sincèrement à réfuter Burke dans la lettre suivante, qui est bien assez jolie pour être citée en entier; elle est de sa meilleure et de sa plus voltairienne manière. Il a repris, en l'écrivant, ses *high spirits*, comme il dit.

Ce 10 décembre 1790.

« Je relis actuellement les lettres de Voltaire : savez-vous que ce Voltaire que vous haïssez était un bon homme au fond, prêtant, donnant, obligeant, faisant du bien sans cet amour-propre que vous lui reprochez tant? Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Il s'agit qu'en relisant sa correspondance, j'ai pensé que j'étais une grande bête et une très grande bête de me priver d'un grand plaisir parce que j'ai de grands chagrins, et de ne plus vous écrire parce que des coquins me tourmentent. C'est-à-dire que parce qu'on me fait beaucoup de mal je veux m'en faire encore plus, et que parce que j'ai beaucoup d'afflic-

tions je veux renoncer à ce qui m'en consolerait. C'est être trop dupe. Je mène ici une plate vie, et, ce qui est pis que plat, je suis toujours un pied en l'air, ne sachant s'il ne me faudra pas retourner à La Haye, pour y répéter à des gens qui ne s'en soucient guère qu'ils sont des faussaires et des scélérats. Cette perspective m'empêche de jouir de ma solitude et de mon repos, les deux seuls biens qui me restent. Elle m'a aussi souvent empêché d'achever des lettres que j'avais commencées pour vous. Ma table est couverte de ces fragmens qui ont toujours la longueur d'une page, parce qu'alors je suis obligé de m'arrêter, et quelque chienne d'idée vient à la traverse, je jette ma lettre, et je ne la reprends plus. Dieu sait si celle-ci sera plus heureuse. Je le désire de tout mon cœur. Je m'occupe à présent à lire et à réfuter le livre de Burke contre les *levellers* français. Il y a autant d'absurdités que de lignes dans ce fameux livre; aussi a-t-il un plein succès dans toutes les sociétés anglaises et allemandes. Il défend la noblesse, et l'exclusion des sectaires, et l'établissement d'une religion dominante, et autres choses de cette nature. J'ai déjà beaucoup écrit sur cette apologie des abus, et, si le maudit procès de mon père ne vient pas m'arracher à mon loisir, je pourrais bien pour la première fois de ma vie avoir fini un ouvrage. Mes Brabançons (1) se sont en allés en fumée, comme leurs modèles, et les 50 louis avec eux. Le moment de l'intérêt et de la curiosité a passé trop vite. Vous ne me paraissez pas démocrate. Je crois comme vous qu'on ne voit au fond que la fourbe et la fureur; mais j'aime mieux la fourbe et la fureur qui renversent les châteaux forts, détruisent les titres et autres sottises de cette espèce, mettent sur un pied égal toutes les rêveries religieuses, que celles qui voudraient conserver et consacrer ces misérables avortons de la stupidité barbare des juifs, entée sur la férocité ignorante des Vandales. Le genre humain est né sot et mené par des fripons, c'est la règle; mais entre fripons et fripons, je donne ma voix aux Mirabeau et aux Barnave plutôt qu'aux Sartine et aux Breteuil... Je serais bien aise de revoir Paris, et je me repens fort, quand j'y pense, d'avoir fait un si sot usage, quand j'y étais, de mon temps, de mon argent et de ma santé. J'étais, n'en déplaise à vos bontés, un sot personnage alors avec mes... et mes..., etc., etc. (Il indique deux ou trois noms de femmes). Je suis peut-être aussi sot à présent, mais au moins je ne me pique plus de veiller, de jouer, de me ruiner, et d'être malade le

(1) Il s'agit de ce petit ouvrage sur la révolution du Brabant dont il parlait tout à l'heure.

jour des excès sans plaisir de la nuit. Si une fois le hasard pouvait nous réunir à l'hôtel de la Chine, dût *Schabaham* (1), qui est au fond une bonne femme, et Mme Suard, qui est plus ridicule et n'est pas si bonne, nous ennuyer quelquefois!... Ma lettre est une assez plate et décousue lettre, mais mon esprit n'est pas moins plat ni moins décousu. La vie que je mène m'abrutit. Je deviens d'une paresse inconcevable, et c'est à force de paresse que je passe d'une idée à l'autre. Je voudrais pouvoir me donner l'activité de Voltaire. Si j'avais à choisir entre elle et son génie, je choisirais la première. Peut-être y parviendrai-je quand je n'aurai plus ni procès ni inquiétudes. Au reste, je m'accroche aux circonstances pour justifier mes défauts. Quand on est actif, on l'est dans tous les états, et, quand on est aussi paresseux et décousu que je je suis, on l'est aussi dans tous les états. Adieu. Répondez-moi une bonne longue lettre. Envoyez-moi du nectar, je vous envoie de la poussière, mais c'est tout ce que j'ai. Je suis tout poussière. Comme il faut finir par là, autant vaut-il commencer aussi par là. »

Il revient à tout moment sur cette idée du néant des efforts et de la volonté; il répète de cent façons qu'il n'existe plus. Il y a des jours (comme dans la lettre précédente) où il le dit avec tant d'esprit et d'antithèses que Mme de Charrière a raison de lui dire qu'elle n'en croit rien. Il le dit d'autres fois d'un ton de langueur si expressif et si abandonné (2), avec une obstination d'analyse si désespérante (3), qu'elle s'effraie pour lui et lui prodigue d'affectueux, de salutaires conseils : « N'étudiez pas, mais lisez nonchalamment des romans et de l'histoire. Lisez de Thou, lisez Tacite; ne vous embarrassez d'aucun

(1) Mme Saurin, à laquelle ils avaient donné ce sobriquet.

(2) « ..... Si je pouvais m'astreindre à suivre un régime, ma santé se remettrait, mais l'impossibilité de m'y astreindre fait partie de ma mauvaise santé; de même que, si je pouvais m'occuper de suite à un ouvrage intéressant, mon esprit reprendrait sa force, mais cette impossibilité de me livrer à une occupation constante fait partie de la langueur de mon esprit. J'ai écrit il y a long-temps au malheureux Knecht (un ami) : *Je passerai comme une ombre sur la terre entre le malheur et l'ennui!* (17 septembre 1790). »

(3) « (2 juin 1791.) ..... Ce n'est pas comme me trouvant dans des circonstances affligeantes que je me plains de la vie : je suis parvenu à ce point de désabusement que je ne saurais que désirer, si tout dépendait de moi, et que je suis convaincu que je ne serais dans aucune situation plus heureux que je ne le suis. Cette conviction et le sentiment profond et constant de la brièveté de la vie me fait tomber le livre ou la plume des mains, toutes les fois que j'étudie..... Nous n'avons pas plus de motifs pour acquérir de la gloire, pour conquérir un empire ou pour faire un bon livre, que nous n'en avons pour faire une promenade ou une partie de whist... »

système, *ne vous alambiquez l'esprit sur rien*, et peu à peu vous vous retrouverez capable de tout ce que vous voudrez exiger de vous. »

Certes il avait bien de la peine à prendre avec sérieux et d'une manière un peu suivie à la politique, à l'histoire, et à réfuter Burke sans faiblir, celui qui écrivait dans le même moment :

Brunswick, ce 24 décembre 1790.

« ..... Plus on y pense, et plus on est *at a loss* de chercher le *cui bono* de cette sottise qu'on appelle le monde. Je ne comprends ni le but, ni l'architecte, ni le peintre, ni les figures de cette lanterne magique dont j'ai l'honneur de faire partie. Le comprendrai-je mieux quand j'aurai disparu de dessus la sphère étroite et obscure dans laquelle il plaît à je ne sais quel invisible pouvoir de me faire danser, bon gré, mal gré? C'est ce que j'ignore; mais j'ai peur qu'il n'en soit de ce secret comme de celui des francs-maçons, qui n'a de mérite qu'aux yeux des profanes. Je viens de lire les *Mémoires de Noailles*, par Millot, ouvrage écrit sagement, un peu longuement, mais pourtant d'une manière intéressante et philosophique. J'y ai vu que vingt-quatre millions d'êtres ont beaucoup travaillé pour mettre à la tête de je ne sais combien de millions de leurs semblables un être comme eux. J'ai vu qu'aucun de ces vingt-quatre millions d'êtres, ni l'être qui a été placé à la tête des autres millions, ni ces autres millions non plus, ne se sont trouvés plus heureux pour avoir réussi dans ce dessein. Louis XIV est mort détesté, humilié, ruiné; Philippe V, mélancolique et à peu près fou; les subalternes n'ont pas mieux fini, et puis voilà à quoi aboutit une suite d'efforts, du sang répandu, les batailles sans nombre, des travaux de tout genre; et l'homme ne se met pas une fois pourtant en tête qu'il ne vaut pas la peine de se tourmenter aujourd'hui quand on doit crever demain. Thomson, l'auteur des *Saisons*, passait souvent des jours entiers dans son lit, et quand on lui demandait pourquoi il ne se levait pas : *I see no motive to rise, man*, répondait-il. Ni moi non plus, je ne vois de motif pour rien dans ce monde, et je n'ai de goût pour rien. »

Ce qui fait que Benjamin Constant est bien véritablement ce que j'ai appelé un *girondin* de nature, un inconséquent qui obéit, non pas à des principes, mais à des instincts, et qui ne cherchera guère jamais dans les luttes publiques que de plus nobles émotions, c'est qu'il persiste, au milieu de ces dégoûts et de ces anéantissemens, à être libéral et démocrate quand il est quelque chose. « Que la morale soit vague, que l'homme soit méchant, faible, sot et vil, et de plus

destiné à n'être que tel, » il le croit très habituellement, il ose l'écrire, et pourtant..... Voici des pages beaucoup trop démonstratives de ce que nous avançons :

Vendredi, ce 6 juillet 1791.

« ..... La politique, qui est la seule chose qui pique encore un peu ma faible curiosité, me persuade plus tous les jours ces vérités affligeantes. Croiriez-vous que les gens les plus violens dans l'assemblée nationale, ceux qui affichent le républicanisme le plus outré, sont de fait vendus à l'Autriche? Merlin, Bazire, Guadet, Chabot, Vergniaux, le philosophe Condorcet (1), sont soudoyés pour avilir l'assemblée, et les démarches incroyables dans lesquelles ils l'entraînent sont autant de piéges qu'ils lui tendent; ils se déshonorent pour la déshonorer. Ce Dumouriez que je croyais fol, mais de bonne foi, est du parti des émigrés. C'est pour quelqu'argent qu'il a fait déclarer la guerre, qu'il sacrifie des millions d'hommes. Ces gueux-là ne sont pas même des scélérats par ambition, ou des enthousiastes de liberté. Ils sont démagogues pour trahir le peuple. Cet excès d'infamie, dont j'ai vu les preuves, m'a inspiré un tel dégoût, que je n'entends plus les mots d'humanité, de liberté, de patrie, sans avoir envie de vomir... »

Nous continuons de démontrer le *pour* et *contre* en ce grand et mobile esprit du futur tribun :

« (1792). Je crois bien qu'à deux cent lieues d'ici l'argument que je suis à Brunswick fait un effet superbe contre mon prétendu jacobinisme. Si l'on savait que je ne vais point à la cour, que je ne sors que pour me promener et pour voir Mme Mauvillon, qu'on ne m'invite jamais, qu'on ne me fait pas même faire mon service, enfin que je suis ici comme si je n'y étais pas, et que les démocrates prudens évitent de me voir de peur de passer pour jacobins, cet argument ferait peut-être moins d'effet... »

« (17 mai 1792). Si nous parlons de gouvernement, je crois que vous serez contente de moi. En raisonnement, je suis encore très démocrate, il me semble que le sens commun est bien visiblement contre tout autre système; mais l'expérience est si terriblement contre celui-ci, que si, dans ce moment, je pouvais faire une révolution contre

(1) Il est inutile de remarquer qu'il se trompe au moins pour quelques-uns de ces noms; il subit l'influence des fausses informations dont on se repaissait à Brunswick; il va tout à l'heure se rétracter.

un certain gouvernement, dont vous savez que nous n'avons guère à nous louer (1), je ne la ferais pas... »

On a, sous le directoire, lancé contre Benjamin Constant, qui venait de se déclarer républicain en France, une imputation absurde et calomnieuse : on l'a accusé d'avoir rédigé la proclamation du duc de Brunswick; ce sont là de ces inventions de parti comme celle de l'assassinat d'André Chénier contre Marie-Joseph; c'est ce qu'on appelle jeter à son adversaire un *chat en jambes*. Or, nous lisons à la date du 5 novembre 1792 : « Voilà nos armées qui s'en reviennent, non pas comme elles sont allées... Voilà Longwy et Verdun, ces deux premières et seules conquêtes rendues aux Français, et 20,000 hommes et 28 millions jetés par la fenêtre sans aucun fruit. Quand je dis sans aucun fruit, je me trompe, car la paix va se faire, au moins entre la Prusse et la France, et c'est un grand bien... J'espère que le parti de Roland, *qui est mon idole*, écrasera les Marat, Robespierre, et autres vipères parisiennes... »

Nous retrouvons là Benjamin Constant revenu à son vrai point, il est girondin avec Roland, ou plutôt encore avec Vergniaux, avec Louvet, avec les moins puritains du parti; il abhorre Robespierre; mais, même lorsqu'il voit celui-ci menaçant, il ne rend pas les armes, il ne dit pas que tout est perdu : « Je vois beaucoup de mal (4 mai 1792), je vois une distance immense et de nombreux et profonds abîmes entre le bien et l'époque actuelle; mais il est sûr que nous marchons. Est-ce vers le bien? je l'ignore; mais je n'en désespérerai que lorsque nous nous serons arrêtés au mal. » Remarquez ce *nous* par lequel il s'associe tout-à-fait à la France; il me semble dans tout ceci que le politique, le tribun se dégage et commence à poindre. Il nous révèle beaucoup trop pourtant le secret du rôle politique dans le passage suivant. Il s'agit de je ne sais quel travail dont il avait raconté le projet à Mme de Charrière :

Ce 7 juin (1792).

« ..... Je vous ai déjà marqué que l'insertion ne peut avoir lieu, 1° parce que l'ouvrage n'est pas fait; 2° parce qu'il ne sera pas de nature à être inséré. Du reste, nous ne sommes pas du même avis sur les livres, et nous différons de principe. J'aimerais l'insertion pour la raison même pour laquelle vous ne l'aimez pas. Croyez-moi, nos doutes, notre vacillation, toute cette mobilité, qui vient, je le crois,

(1) Celui de Berne.

de ce que nous avons plus d'esprit que les autres, sont de grands obstacles au bonheur dans les relations et à la considération, qui, si elle n'est pas toujours flatteuse, est toujours utile et très souvent nécessaire. Qu'est-ce que la considération? Le suffrage d'un nombre d'individus qui, chacun pris à part, ne nous paraissent pas valoir la peine de rien faire pour leur plaire, j'en conviens; mais ces individus sont ceux avec qui nous avons à vivre. Il faut peut-être les mépriser, mais il faut les maîtriser, si l'on peut, et il faut pour cela se réunir à ce qui se rapproche le plus de nos vues, quitte à penser ce qu'on veut, et à le dire à une personne tout au plus, à vous, car si je ne vous avais pas, je n'aurais pas mis cette restriction. Nous sommes dans un temps d'orage, et, quand le vent est si fort, le rôle de roseau n'est point agréable. Le rôle de chêne isolé n'est pas sûr, et je ne suis d'ailleurs pas un chêne. Je ne veux donc point être moi, mais être ce que sont ceux qui pensent le plus comme moi, et qui travaillent dans le même sens. Les partis mitoyens ne valent rien; dans le moment actuel, ils valent moins que jamais. Voilà ma profession de foi, que j'abrège, parce que je suis sûr que vous ne serez jamais de mon avis, dont je ne suis guère. Réservons cette matière pour une conversation; il est impossible de s'expliquer par lettres. Quant à l'incognito, c'est très fort mon idée de le garder. Je serai deviné, soit, mais pas convaincu.... »

Ceux qui se laissent éblouir par ces grands rôles sonores et ces représentations publiques des Gracchus et des tribuns de tous les bords et de tous les temps ne sauraient trop méditer ces tristes aveux d'un homme qui, lui aussi, a été une idole et un drapeau. Je ne veux certes pas dire que tous les personnages qui obtiennent les ovations populaires soient tels, mais beaucoup le sont, et il y a une grande part de ce calcul, de cette fiction dans chacun, même dans les meilleurs (1).

A de certains momens, lui-même il se relève le mieux qu'il peut, il est tenté de s'améliorer, de croire à l'inspiration morale, il s'écrie: « (17 mai 1792)... Une longue et triste expérience m'a convaincu que le bien seul faisait du bien, et que les déviations ne faisaient que du

(1) Dans cette même lettre si pleine d'aveux, Benjamin Constant en fait un autre encore que nous ne pouvons manquer d'enregistrer au passage, bien qu'il n'ait pas trait à la politique. Souvent il s'était moqué avec Mme de Charrière de la littérature allemande; Mme de Charrière, dans sa hardiesse d'idées, avait plutôt l'esprit français, le tour du XVIIIe siècle; Benjamin Constant visait déjà au XIXe, et il avait des instincts plus larges, plus flottans, plus aisément excités à toute nouveauté. « Un sujet de plaisanterie que nous aurons perdu, c'est la littérature allemande. Je

mal, et je combats de toutes mes forces cette indifférence pour le vice et la vertu qui a été le résultat de mon étrange éducation et de ma plus étrange vie, et la cause de mes maux. Comme elle est opposée à mon caractère, je la vaincrai facilement. Je suis las d'être égoïste, de persifler mes propres sentimens, de me persuader à moi-même que je n'ai plus ni l'amour du bien ni la haine du mal. Puisqu'avec toute cette affectation d'expérience, de profondeur, de machiavélisme, d'apathie, je n'en suis pas plus heureux, au diable la gloire de la satiété! je rouvre mon ame à toutes les impressions, je veux redevenir confiant, crédule, enthousiaste, et faire succéder à ma vieillesse prématurée, qui n'a fait que tout décolorer à mes yeux, une nouvelle jeunesse qui embellisse tout et me rende le bonheur. »

Ces reprises heureuses, ces secousses de printemps passent vite; il retombe, et la fin de cette année 1792 ne nous le livre pas dans une disposition plus vivante, plus ranimée; il continue de s'analyser en tous sens et de se dénoncer lui-même. Il se voit à la veille de l'arrêt de divorce, il est résolu à quitter Brunswick, il flotte entre vingt projets :

Brunswick, ce 17 décembre 1792.

« ... Je l'ai senti à 18 ans, à 20, à 22, à 24 ans, je le sens à près de 26; je dois, pour le bonheur des autres et pour le mien, vivre seul. Je puis faire de bonnes et fortes actions, je ne puis pas avoir de bons petits procédés. Les lettres et la solitude, voilà mon élément. Reste à savoir si j'irai chercher ces biens dans la tourmente française ou dans quelque retraite bien ignorée. Mes arrangemens pécuniaires seront bientôt faits.... Quant à ma vie ici, elle est insupportable et le devient tous les jours plus. Je perds dix heures de la journée à la cour, où l'on me déteste, tant parce qu'on me sait démocrate que parce que j'ai relevé les ridicules de tout le monde, ce qui les a convaincus que j'étais *un homme sans principes* (1). Sans doute tout cela est ma faute.

l'ai beaucoup parcourue depuis mon arrivée. Je vous abandonne leurs poètes tragiques, comiques, lyriques, *parce que je n'aime la poésie dans aucune langue;* mais, pour la philosophie et l'histoire, je les trouve infiniment supérieurs aux Français et aux Anglais. Ils sont plus instruits, plus impartiaux, plus exacts, un peu trop diffus, mais presque toujours justes, vrais, courageux et modérés. Vous sentez que je ne parle que des écrivains de la première classe. » Mais ce qui est plus vrai que tout, c'est qu'*il n'aime la poésie en aucune langue*.

(1) Ce sont exactement les mêmes expressions qu'au début d'*Adolphe* : « ..... Je me donnai bientôt par cette conduite une grande réputation de légèreté, de persiflage, de méchanceté..... On disait que j'étais un homme immoral, un homme peu

Blasé sur tout, ennuyé de tout, amer, égoïste, avec une sorte de sensibilité qui ne sert qu'à me tourmenter, mobile au point d'en passer pour fol, sujet à des accès de mélancolie qui interrompent tous mes plans, et me font agir, pendant qu'ils durent, comme si j'avais renoncé à tout, persécuté en outre par les circonstances extérieures, par mon père à la fois tendre et inquiet..., par une femme amoureuse d'un jeune étourdi, platoniquement, dit-elle, et prétendant avoir de l'amitié pour moi, persécuté par toutes les entraves que les malheurs et les arrangemens de mon père ont mises dans mes affaires, comment voulez-vous que je réussisse, que je plaise, que je vive?... »

Il deviendrait fastidieux d'assister plus longuement à ces vicissitudes sans terme, mais on n'aurait pas sondé tout l'homme si nous en avions moins dit. Nous serons rapide sur ce qui nous reste à parcourir, bien que les ressources de cette correspondance ne soient pas moindres en avançant et qu'elles renaissent volontiers à chaque page. Nous trouvons Benjamin Constant à Lausanne en juin 93; il y revint avec une véritable joie; il s'étonnait de se sentir attiré vers ce beau lac et vers ces montagnes. « Il serait singulier, disait-il, et pourtant je le crois presque, que moi qui ai toujours mis une sorte de vanité à détester mon pays, je fusse atteint du *heimweh* (1). » Il revoit tout d'abord Mme de Charrière, mais l'idéal des jours anciens ne se recommence jamais; ce rapprochement ne se passe point sans des brouilleries nouvelles, des explications, des refroidissemens à perte de vue; on assiste aux derniers sanglots d'une amitié vive qui s'éteint, ou, pour parler plus poliment, qui s'apaise pour se régler finalement dans une affectueuse indifférence. Il revoit sa famille, ses tantes et ses cousines, qui le traitent comme un très jeune homme sans conséquence; il les laisse dire et les raille; il raille les Lausannois comme il a fait les Brunswickois; il ne ménage pas à la rencontre les émigrés français qu'il trouve installés partout comme chez eux: aucun de leurs ridicules ne lui échappe, et il n'a pas de peine à se garantir de leurs opinions. Sa ligne girondine s'établit et se dessine de plus en plus: il s'obstine à croire une république possible sans la terreur, et il ne veut des recettes de restauration à aucun prix. Les Mallet du Pan, les Ferrand, ne sont en rien ses hommes, et plus d'une de ses lettres s'exprime sur leur compte assez plaisamment (2). Pressé pourtant, persé-

sûr: deux épithètes heureusement inventées pour insinuer les faits qu'on ignore, et laisser deviner ce qu'on ne sait pas. »

(1) Le mal du pays.

(2) « Je ne comprends pas bien, écrit-il, ce que vous voulez dire par votre incer-

cuté de nouveau par sa famille, il repart en novembre pour cet éternel Brunswick. Arrêté à la frontière allemande par les opérations militaires, il est heureux d'un prétexte et s'en revient. Il ne se remet en route pour l'Allemagne qu'en avril 1794, et arrive encore une fois à sa destination ; mais cette condition de domesticité princière lui est devenue trop insupportable, il jette sa clé de chambellan, et le voilà décidément libre et de retour à Lausanne dans l'été de cette même année. C'est durant ce dernier séjour seulement, le 19 septembre, qu'il rencontre pour la première fois Mme de Staël, ou du moins qu'il fait connaissance avec elle. Il avait conçu quelques préventions contre sa personne, contre son genre d'esprit, et obéissait en cela aux suggestions de Mme de Charrière, qui était alors en froid avec *l'ambassadrice*, comme elle l'appelait. Une lettre de Benjamin Constant à Mme de Charrière, publiée par la *Revue Suisse* (1), a donné le récit de cette première rencontre, de ces premiers entretiens; il ne s'y montre pas encore revenu de ses impressions antérieures : « 30 septembre 1794... Mon voyage de Coppet a assez bien réussi. Je n'y ai pas trouvé Mme de Staël, mais l'ai rattrapée en route, me suis mis dans sa voiture, et ai fait le chemin de Nyon ici (à Lausanne) avec elle, ai soupé, déjeuné, dîné, soupé, puis encore déjeuné avec elle, de sorte que je l'ai bien vue et surtout entendue. Il me semble que vous la jugez un peu sévèrement. Je la crois très active, très imprudente, très parlante, mais bonne, confiante, et se livrant de bonne foi. Une preuve qu'elle n'est pas uniquement une machine parlante, c'est le vif intérêt qu'elle prend à ceux qu'elle a connus et qui souffrent. Elle vient de réussir, après trois tentatives coûteuses et inutiles, à sauver des prisons et à faire sortir de France une femme, son ennemie, pendant qu'elle était à Paris, et qui avait pris à tâche de faire éclater sa haine pour elle de toutes les manières. C'est là plus que du parlage. Je crois que son ac-

titude entre Ferrand et Mallet. Je suis très décidé, moi, et le choix ne m'embarrasse pas, car je ne veux ni de l'un ni de l'autre. Grace au ciel, le plan de Ferrand est inexécutable. Si par le malade vous entendez la royauté, le clergé, la noblesse, les riches, je crois bien que l'émétique de Ferrand peut seul les tirer d'affaire; mais je ne suis pas fâché qu'il n'y ait pas d'émétique à avoir. Je ne sais pas quel est le plan de Mallet. Peut-être est-ce ma faute. Je sais qu'en détail il conseille une annonce de modération, *fût-ce*, dit-il, *par prudence!* mots qui ont un grand sens, mais qui certes ne sont pas prudens. Enfin, je désire que Mallet et Ferrand, Ferrand et Mallet, soient oubliés, la Convention bientôt détruite, et la république paisible. Si alors de nouveaux Marat, Robespierre, etc., etc., viennent la troubler et qu'ils ne soient pas aussitôt écrasés qu'aperçus, j'abandonne l'humanité et j'abjure le nom d'homme. »

(1) No du 15 mars 1844.

tivité est un besoin autant et plus qu'un mérite; mais elle l'emploie à faire du bien.... » Ce qu'il y a d'injuste, de restrictif dans ce premier récit se corrige généreusement, trois semaines après, dans la lettre suivante, qui nous rend son impression tout entière, et qui mérite d'être connue, parce qu'elle a en elle un accent d'élévation et de franchise auquel tout ce qui précède nous a peu accoutumés, parce qu'aussi elle représente avec magnificence et précision, en face d'une personne incrédule, ce que presque tous ceux qui ont approché Mme de Staël ont éprouvé. Qu'on ne demande pas au témoin qui parle d'elle d'être tout-à-fait impartial, car on n'était plus impartial dès qu'on l'avait beaucoup vue et entendue.

Lausanne, ce 21 octobre 1794.

« ... Il m'est impossible d'être aussi complaisant pour vous sur le chapitre de Mme de Staël que sur celui de M. Delaroche. Je ne puis trouver malaisé de lui *jeter*, comme vous dites, quelques éloges. Au contraire, depuis que je la connais mieux, je trouve une grande difficulté à ne pas me répandre sans cesse en éloges et à ne pas donner à tous ceux à qui je parle le spectacle de mon intérêt et de mon admiration. J'ai rarement vu une réunion pareille de qualités étonnantes et attrayantes, autant de brillant et de justesse, une bienveillance aussi expansive et aussi cultivée, autant de générosité, une politesse aussi douce et aussi soutenue dans le monde, tant de charme, de simplicité, d'abandon dans la société intime. C'est la seconde femme que j'ai trouvée qui m'aurait pu tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être un monde à elle seule pour moi : vous savez quelle a été la première. Mme de Staël a infiniment plus d'esprit dans la conversation intime que dans le monde; elle sait parfaitement écouter, ce que ni vous ni moi ne pensions; elle sent l'esprit des autres avec autant de plaisir que le sien; elle fait valoir ceux qu'elle aime avec une attention ingénieuse et constante qui prouve autant de bonté que d'esprit. Enfin c'est un être à part, un être supérieur tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle et tel que ceux qui l'approchent, le connaissent et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur. »

Ce qui frappe d'abord ici, c'est combien le ton diffère de celui de tant de pages précédentes : on entre dans une sphère nouvelle; il y a dignité, élévation. Le dirai-je? ces qualités sont précisément ce qui manquait à la relation de Benjamin Constant et de Mme de Charrière. L'excès d'analyse, la facilité de médisance et d'ironie, une habitude d'incrédulité et d'épicuréisme, venaient corrompre à tout instant ce

que cette influence pouvait avoir d'affectueux et de bon; Mme de Charrière était le XVIIIe siècle en personne pour Benjamin Constant; il rompit à un certain moment avec elle et avec lui. Homme singulier, esprit aussi distingué que malheureux, assemblage de tous les contraires, patriote long-temps sans patrie, initiateur et novateur jeté entre deux siècles, tenant à l'un, à l'ancien, par les racines, hélas! et par les mœurs, visant au nouveau par la tête et par les tentatives, il fut heureux qu'à une heure décisive, un génie cordial et puissant, le génie de l'avenir en quelque sorte, lui apparût, lui apprît le sentiment, si absent jusqu'alors, de l'admiration, et le tirât des lentes et misérables agonies où il se traînait. Il eût été guéri à coup sûr par ce bienfaisant génie, s'il eût pu l'être; il fut convié du moins et associé aux nobles efforts; il put se créer et poursuivre le fantôme, parfois attachant, d'une haute et publique destinée.

Les opinions politiques de Benjamin Constant durant cette fin d'année 1794, se poussent, s'acheminent de plus en plus dans le sens indiqué et concordent parfaitement avec celles qu'il produira deux ans plus tard, en 96, dans ses premières brochures :

« La politique française, écrit-il agréablement à Mme de Charrière (14 octobre 1794), s'adoucit d'une manière étonnante. Je suis devenu tout-à-fait tallièniste, et c'est avec plaisir que je vois le parti modéré prendre un ascendant décidé sur les jacobins. Dubois-Crancé, en promettant la paix dans un mois, si l'unanimité pouvait se rétablir dans l'assemblée, et Bourdon de l'Oise, en appelant la noblesse une classe malheureuse et opprimée qui a eu des torts, mais qui doit s'attacher à la république, oublier ses ressentimens, reprendre de l'énergie, m'ont fait une impression beaucoup plus douce que je ne l'aurais attendu d'un démocrate défiant et féroce tel que je me piquais de l'être. Je sens que je me modérantise, et il faudra que vous me proposiez anodinement une petite contre-révolution pour me remettre à la hauteur des principes.... Si la paix se fait, comme je le parie, et que la république tienne, comme je le désire, je ne sais si mon voyage en Allemagne ne sera pas dérangé de cette affaire-là, et si je n'irai pas voir, au lieu des stupides Brunswickois et des pesans Hambourgeois, les nouveaux républicains,

Ce peuple de héros et ce sénat de sages! »

Il fit en effet le voyage de Paris dans l'été de 1796. Nous rejoignons ici le début du piquant article de M. Loève-Veimars. Benjamin Constant n'a pas vingt-neuf ans; il passe au premier abord pour un jeune

Suisse républicain et très candide, il vient de perdre à peine son air enfantin. Quelques lettres d'un émigré rentré et ami de M[me] de Charrière nous le peignent alors sous son vrai jour extérieur; nous savons mieux que personne le dedans :

Paris, 11 messidor.

« J'ai vu notre compatriote Constant (1); il m'a comblé d'amitiés... Vous avez vu de son ouvrage dans les nouvelles politiques du 6, 7, 8 messidor... Benjamin est de tous les muscadins du pays le plus élégant sans doute. Je crois que cela est sans danger pour sa fortune. On fait bien des choses avec un louis de Lausanne quand il vaut 800 francs, et que les denrées ne sont point en raison de la valeur de l'or.... Il me paraît conserver ici la même existence d'esprit que M. Huber lui avait vue à Lausanne. Il ne dit rien. On ne le prend pourtant pas pour un sot... *Tout cela* voit beaucoup un jeune Riouffe, qui est auteur des *Mémoires d'un Détenu*, qui ont eu de la célébrité. Ce Riouffe est extrêmement aimable... Benjamin est logé dans la rue du *Colombier;* j'ai cru voir dans ce choix un souvenir sentimental. »

23 messidor.

« . . . . L'aimable jeune homme! car il est vraiment aimable, vu avec beaucoup de monde. Le salon de l'ambassade lui vaut mieux que le petit cabinet de Colombier. Quand on est entouré de beaucoup, on veut plaire à beaucoup et on plaît beaucoup plus. Vous ne serez pas fâché contre moi, n'est-ce pas? Si vous n'étiez pas si sauvage, que vous voulussiez rassembler dans votre cabinet vingt-cinq personnes, que l'un fût girondin, l'autre thermidorien, l'autre platement aristocrate, l'autre constitutionnel, un autre jacobin, dix autres rien, alors j'aimerais à voir Constant écouté de tous à Colombier et goûté par tous. Le salon d'ici lui va mieux... Le salon le fatigue, il n'en peut plus. Sa santé se délabre, son physique si grêle souffre déjà; cette taille, qui était tout-à-coup devenue élégante, reprend aujourd'hui cette courbure que M[lle] Moulat (2) a si bien saisie. Il dit qu'il pense à la retraite : il soupire après la douce solitude de l'Allemagne... Je sors de chez lui. J'ai mangé des cerises avec lui... il s'est endormi au milieu de notre déjeuné. Nous avons reparlé de la soirée d'hier et de ce Riouffe dont je vous ai déjà parlé. Il est impossible d'avoir plus d'esprit que ce jeune homme et une expression plus heureuse. Ce jeune

(1) L'émigré qui écrit ces lettres à M[me] de Charrière s'était fait naturaliser en Suisse; c'est pour cela qu'il dit *notre* compatriote.

(2) Elle faisait fort bien les silhouettes.

homme a été persécuté comme girondin et il est l'admirateur zélé des grands talens qu'a produits ce parti. Il disputait avec un constituant sur le mérite de la gironde. Le constituant, comme de raison, l'attaquait, mais sans raison lui refusait de grands talens. Tout cela voulait dire : J'ai plus de talent que vous, monsieur le girondin. — Riouffe, au milieu d'une discussion très orageuse, a ainsi analysé les révolutions de France depuis cinq ans. — « Il y a eu en France trois révo- « lutions : une contre les priviléges, vous l'avez faite; une contre le « trône, nous l'avons faite; une contre l'ordre social, elle fut l'ou- « vrage des jacobins, et nous les avons terrassés. Vous ébranlâtes le « trône et n'eûtes pas le courage de le renverser. Nous soutenions « l'ordre social et nous le rétablissons. »

L'excellent Riouffe se donne à lui et à ses amis un rôle qui pourra bien paraître un peu flatté : on assiste là, du moins, aux conversations du jour et au premier début de Benjamin Constant dans le monde politique; il fit ses premières armes de publiciste durant cet été de 1796 et lança la brochure intitulée : *De la Force du Gouvernement actuel et de la Nécessité de s'y rallier*. On y trouverait bien de l'ingénieux et aussi du sophisme; nous sommes trop dans le secret pour ne pas en trouver avec lui. J'aime mieux y noter une sorte de sincérité relative, un accord incontestable entre les opinions qu'il y professe et celles qu'il fomentait depuis quelques années. Il était de retour en Suisse au commencement de septembre; mais nous n'avons plus à le suivre désormais. Pour clore le chapitre de sa relation avec Mme de Charrière, il suffira d'ajouter que celle-ci lui pardonna toujours, lui écrivit jusqu'à la fin (elle mourut en décembre 1805); il lui répondait quelquefois. Elle recevait ses lettres avec un plaisir si visible, que cela faisait dire à une personne d'esprit présente : *Certains fils sont fins et deviennent imperceptibles, cependant ils ne rompent pas*. Il se mêlait bien à ce commerce prolongé un peu de littérature, au moins de sa part à elle, quelques commissions pour ses ouvrages; elle le chargeait de lui trouver à Paris un libraire. Il y réussissait de temps en temps, il lui arrivait d'autres fois de garder ou de perdre les manuscrits.

La dernière lettre de lui à elle que nous ayons sous les yeux est du 26 mars 1796, à la veille de son départ pour la France; elle se termine par ces mots et comme par ce cri : « Adieu, vous qui avez embelli huit ans de ma vie, vous que je ne puis, malgré une triste expérience, imaginer contrainte et dissimulante, vous que je sais

apprécier mieux que personne ne vous appréciera jamais. Adieu, adieu! »

Nous n'avons pas besoin d'excuses, ce semble, pour avoir si longuement entretenu le lecteur d'une relation si singulière et si intime, pour avoir profité de la bonne fortune qui nous venait, et des lumières inattendues que cette correspondance projette en arrière sur les origines d'une existence célèbre. Benjamin Constant n'est plus à connaître désormais; il sort de là tout entier, confessant le secret de sa nature même : *Habemus confitentem reum*. On se demande, on s'est demandé sans doute plus d'une fois comment, avec des talens si éminens, une si noble attitude de tribun, d'écrivain spiritualiste et religieux, de vengeur des droits civils et politiques de l'humanité, avec une plume si fine et une parole si éloquente, il manqua toujours à Benjamin Constant dans l'opinion une certaine considération établie, une certaine valeur et consistance morale, pourquoi il ne fut jamais pris au sérieux autant que des hommes bien moindres par l'esprit et par les services rendus : on peut répondre aujourd'hui en parfaite certitude; c'est que tout cet édifice public si brillant, si orné, était au fond destitué de principes, de fondemens; c'est que le tout était bâti sur l'amas de poussière et de cendre que nous avons vu. Il passa sa vie à faire de la politique libérale sans estimer les hommes, à professer la religiosité sans pouvoir se donner la foi, à chercher en tout l'émotion sans atteindre à la passion. Il assista toujours par un coin moqueur au rôle sérieux qui s'essayait en lui; le vaudeville de parodie accompagnait à demi-voix la grande pièce; il se figurait que l'un complétait l'autre; il avait coutume de dire, et par malheur aussi de croire, qu'*une vérité n'est complète que quand on y a fait entrer le contraire*. Il y réussit trop constamment; de là, malgré de nobles essors et des secousses généreuses, une ruine intime et profonde. Il a le triste honneur d'offrir le type le plus accompli de ce genre de nature contradictoire, à la fois sincère et mensongère, éloquente et aride, chaleureuse et terne, romanesque et anti-poétique, insaisissable vraiment; telle qu'elle est, on n'en saurait citer aucune de plus distinguée et de plus rare. C'est bien moins le blâmer avec dureté que nous voulons en tout ceci, que l'étudier moralement et pousser jusqu'au bout l'exemple. Il a commencé à le retracer, nous achevons. Qu'on relise maintenant *Adolphe*.

****

ÉCRIVAINS

MODERNES

DE L'ALLEMAGNE.

Mme D'ARNIM.

Il est peu d'exemples assurément, dans l'histoire des livres et de leur fortune, d'un succès pareil à celui qu'obtint, en 1836, la première publication de Mme d'Arnim (*Correspondance de Goethe avec un enfant*). Le retentissement fut soudain, électrique; l'enthousiasme des femmes, des étudians et des rêveurs, public puissant en Allemagne, s'alluma et se communiqua avec une rapidité contagieuse; de violentes critiques protestèrent aussitôt, un combat s'engagea, long et acharné; la louange et l'outrage, l'admiration et le blâme, également excessifs, injustes, aveugles, se renvoyèrent le nom de *Bettina*, qui conquit ainsi, du sein de ces querelles passionnées, une célébrité hors de toute mesure avec la valeur véritable et l'importance réelle de son œuvre.

Sept années à peine se sont écoulées (1), et Mme d'Arnim, dans le

(1) Le dernier livre de Mme d'Arnim a paru en 1843. En 1840, elle a publié sa

sentiment de sa force et la conscience de cette autorité que donne un talent reconnu, appuyé sur de nombreuses sympathies, publie un livre dont le titre seul (*ce Livre appartient au roi*, *dies Buch gehœrt dem Kœnig*) accuse une ambition immodérée. Par ce titre, Mme d'Arnim s'arroge le droit de parler au souverain directement, publiquement, de puissance à puissance, de majesté à majesté; elle prend, pour ainsi dire, un rôle officiel; elle se croit appelée à imposer des conseils au monarque, à le rendre attentif aux besoins de son peuple, et, chose bizarre, ce livre, malgré le style familier et la forme du dialogue, choisie sans doute pour le rendre plus populaire, malgré toutes les questions sociales qu'il effleure en courant, et bien qu'il essaie de flatter toutes les passions du jour, ce livre n'éveille ni amour ni haine, ni intérêt ni colère. Il ne soulève pas une controverse, il n'appelle aucune persécution, pas même celle de la censure (1); il eût passé peut-être inaperçu sans l'excès même de son extravagance et sans le bruit dérisoire qui se fait toujours pendant quelques heures autour d'une tentative arrogante et ridicule.

D'où vient cela? D'où vient, après tant d'engouement, une si prompte et si complète justice? après tant de transports tant d'indifférence? Après tant de brûlantes larmes, pourquoi de si froids, de si moqueurs sourires? Nous croyons bien, à la vérité, que cela peut tenir en partie au mérite très inégal des deux livres, mais cela tient davantage encore à une transformation notable qui s'est faite dans les goûts et les tendances littéraires de l'Allemagne depuis l'époque où parut la *Correspondance de Goethe avec un enfant*. A cette époque, le romantisme germanique, qui touchait à sa fin, luttait de toutes ses forces contre le sentiment d'une décadence prochaine. *Les dieux s'en étaient allés;* il salua dans Bettina la sibylle qui ramenait la foule aux autels déserts; il crut voir revivre en elle et par elle toute sa gloire et toute sa

correspondance avec Mlle de Günderode. Ces trois ouvrages composent jusqu'ici l'ensemble de ses œuvres littéraires.

(1) Lorsque la pensée vint à Mme d'Arnim de publier ce singulier livre, elle voulut s'assurer auparavant qu'il serait donné intact au public, et que la censure n'en retrancherait pas une ligne. « Dans mes états, les dames sont exemptes de toute censure, » lui fit répondre le roi de Prusse, à qui elle avait adressé sa requête. La réponse était galante sans doute, trop galante pour être bien flatteuse. Bonaparte montra moins de courtoisie envers l'auteur des *Considérations*. Frédéric-Guillaume a remercié Mme d'Arnim, dans une gracieuse lettre, de la dédicace et de l'envoi qu'elle lui a fait de son livre politique : il sait trop bien qu'il n'a rien à en craindre. La meilleure apologie des pouvoirs absolus est, à coup sûr, les aberrations et les extravagances des visionnaires démagogues.

puissance passée. Ce ne fut là qu'une illusion. L'esprit allemand faisait halte, une réaction sourde se préparait dans les intelligences, un travail latent de critique et d'analyse s'opérait *sur place*, si l'on peut s'exprimer ainsi, et ce travail continué sans relâche, pour n'être encore ni bien retentissant ni bien fécond, pour avoir eu ses tâtonnemens et même ses écarts, n'en a pas moins exercé déjà une action certaine dont il est facile aujourd'hui de se rendre compte. L'effort des talens nouveaux tend de plus en plus à dégager le génie allemand des obscurités et du mysticisme où il a toujours semblé se complaire, à le faire descendre des nuages pour le rapprocher de la réalité. Le bon sens, la précision, la méthode de nos grands écrivains, sont aujourd'hui un objet d'étude et d'émulation salutaires en Allemagne; les préjugés nationaux s'effacent, la critique des frères Schlegel et de leur école, critique élevée, mais trop souvent injuste à notre égard, a perdu son influence. L'Allemagne témoigne une volonté sincère de se rapprocher de nous; elle applaudit avec joie, en quelques-uns de ses prosateurs et de ses poètes contemporains, à des qualités essentiellement françaises; le style clair, rapide, incisif de Börne, la verve mordante de Henri Heine, l'allure décidée et railleuse des poésies d'Herwegh, sont un symptôme sensible de cette direction nouvelle. On peut également regarder le tiède accueil que vient de recevoir le livre de Mme d'Arnim comme un signe non équivoque de retour à un goût plus épuré, nous oserions dire plus français, et nous pensons qu'en raison même du peu de succès de ce livre, il ne sera pas sans intérêt de jeter, à ce propos, un coup d'œil en arrière, non-seulement sur les œuvres précédentes, mais encore sur la vie de l'auteur; car il s'agit ici, à vrai dire, beaucoup moins d'un livre que d'un individu, beaucoup moins d'une pensée à suivre dans sa marche et ses développemens que d'une force capricieuse à saisir en ses écarts, beaucoup moins enfin d'un écrivain ou d'un penseur que d'un phénomène singulier, d'une espèce de farfadet qui bondit au hasard à travers les choses, et dont on ne saurait comprendre les excentricités ni les fantaisies, si l'on n'a auparavant quelque intelligence de sa nature propre et de son être anormal. Il ne faut surtout pas perdre de vue que ce personnage bizarre représente avec un certain éclat, dans ses qualités comme dans ses défauts, dans la poésie qui jaillit à pleine flamme de son cerveau comme dans la fumée qui s'en échappe, tout un côté du génie germanique. La liaison de Bettina avec Goethe, ses relations intimes avec les esprits les plus distingués de son temps, l'entourent d'ailleurs d'un prestige qui attire, et nous espérons qu'on

ne craindra pas trop de la suivre avec nous dans les sentiers poétiques où elle aime à s'égarer; sentiers abruptes, obstrués, sans issue, mais émaillés de fleurs charmantes, égayés de merveilleux chants d'oiseaux, et traversés par les chauds rayons d'un soleil splendide.

C'est à Francfort sur le Mein, non loin de la maison où était né Goethe, qu'Élisabeth ou Bettina Brentano vint au monde en 1785. Son père, Maximilien Brentano, était d'origine italienne et de religion catholique. Il s'établit fort jeune à Francfort, y fonda une maison de commerce, se maria deux fois, et eut de ses deux femmes un grand nombre d'enfans (1). Les facultés de l'imagination semblent avoir été prédominantes dans cette famille; l'excentricité des Brentano était proverbiale; elle se détachait d'ailleurs en saillie sur les mœurs paisibles des habitans de Francfort; on répétait volontiers dans les cercles de cette ville d'honnête négoce, où la dépense de l'esprit était réglée et prudente comme celle des revenus, ce mot d'un écrivain célèbre : « Là où, chez d'autres, s'arrête d'ordinaire la folie, elle ne fait que commencer chez les Brentano. »

Orpheline de fort bonne heure, Bettina Brentano grandit à peu près sans direction, suivit sans contrôle tous ses instincts, qui, comme on le verra bientôt, n'étaient pas ceux d'une organisation commune, et se développa librement, selon sa nature, tantôt sous les yeux de sa vieille grand'mère, Sophie Laroche, tantôt au milieu de ses frères et de ses sœurs, tantôt dans un chapitre de chanoinesses où la conduisait chaque jour son amitié passionnée pour l'une d'entre elles, douce, timide et rêveuse créature réservée à un destin funeste : Mlle Caroline de Günderode. C'est dans la correspondance qui s'établit de 1804 à 1806 entre les deux jeunes filles que nous apprendrons à connaître cette enfance étrange qui s'est perpétuée en dépit des années, et qui aujourd'hui touche à la vieillesse sans avoir traversé la maturité. Ce livre, publié en 1840 seulement, cinq années après la publication de la correspondance avec Goethe, bien qu'il soit moins éclatant de couleur et moins puissant d'émotion que le premier, est, selon nous, d'une lecture infiniment plus bienfaisante et laisse une impression meilleure. Les mêmes sentimens s'y exhalent : ce recueil de lettres est inspiré par une imagination qui a conservé toujours les mêmes ardeurs inassouvies et poursuivi les mêmes chimères; mais ces pre-

(1) Une des filles a épousé M. de Savigny, le célèbre jurisconsulte. Un des fils, Clément Brentano, mort, il y a un an, à Aschaffenbourg, était un des poètes les plus distingués de l'école romantique.

mières expansions d'une jeunesse qui s'ignore encore, ces effusions d'un enfant dans le sein de sa première amie, cet attrait réciproque de deux êtres remarquablement doués, n'ont rien qui surprenne et qui froisse en nous l'instinct des convenances naturelles. Toutes choses restent dans l'ordre, bien que dans une sphère supérieure et idéale, tandis que plus tard, quand nous verrons la jeune fille, la femme faite, initiée au langage des passions, se jeter éperduement à la tête d'un vieillard dont elle n'est point aimée, nous demeurerons insensibles à ses plaintes, et nous détournerons les yeux comme d'un spectacle fait pour blesser toutes les délicatesses du cœur. Goethe, on le sait, et il ne le lui déguisait guère, n'a jamais éprouvé pour Mlle de Brentano qu'une curiosité complaisante; il l'observe en psychologue; il lui accorde l'attention qu'il mettrait à examiner quelque variété bizarre d'un genre connu, et cesse de s'occuper d'elle aussitôt qu'il a déterminé la place juste qu'il convient de lui assigner dans son musée. Aussi le blâme des esprits délicats a-t-il frappé la publication trop peu motivée de ces lettres, qui ne sont au fond qu'une longue et pénible dissonance, tandis que rien n'altère ni ne contriste le charme naturel du livre intitulé *Gündenrode*. C'est pourquoi, malgré l'apparente interversion des dates, nous préférons nous en occuper en premier lieu, car nous y trouvons véritablement la fleur de la vie de Bettina, fleur imprudemment ouverte et desséchée bientôt sous les ardeurs malfaisantes d'un amour véhément et solitaire.

Ce devait être une angélique créature, et bien digne d'un sort meilleur, que cette Caroline de Günderode qui fut la première, la seule amie de Bettina. Il nous semble la voir telle que l'a peinte celle-ci, avec ses cheveux bruns tombant en molles ondulations sur ses épaules, avec ses yeux de Pallas et son front de Platon, dans son vêtement de deuil, dont les plis souples entourent amoureusement sa taille flexible; sa démarche est harmonieuse et doucement cadencée au point qu'elle semble glisser plutôt que marcher sur le sol; son rire même, l'expansion de sa joie, est si contenu, qu'il ressemble au roucoulement d'une colombe, et telle est sa timidité naturelle, que le cœur lui bat, que le rouge lui monte au visage quand vient son tour, à la table du chapitre, de dire à haute voix le *Benedicite*. L'ame de Caroline était calme et profonde, son intelligence avide de connaître; elle répétait souvent avec cette exaltation tranquille et ce grand sentiment des choses que donnent les approches confusément pressenties d'une mort volontaire : « *Beaucoup comprendre et mourir jeune.* » Elle avait appris, pour nous servir de sa noble expression, à *penser avec douleur*, et elle

croyait que *penser c'était prier*. La douleur chanta en elle de douces lamentations, et Mlle de Günderode écrivit, sous le nom de *Tian*, un recueil de poésies remarquables. Ses lettres à Bettina sont souvent entremêlées de vers qui peignent d'exquises souffrances. L'une de ces pièces de vers nous a singulièrement ému parce que nous avons cru y voir se trahir les premières angoisses de cet amour funeste qui l'égara deux années plus tard jusqu'au suicide. En voici quelques strophes :

« Tout est muet et vide, — rien ne me fait plus joie. — Les parfums, ils ne parfument pas, — l'air, il n'*aère* pas — mon cœur si lourd !

« Tout est désert et mort; — mon esprit et mon cœur inquiets — voudraient... je ne sais quoi, — me poussent sans relâche — je ne sais où.

« Les fleurs du printemps, fidèles, — reviennent de nouveau; — mais non plus le bonheur de l'amour; — hélas ! il ne revient pas. — Il est beau, mais point fidèle.

« L'amour peut-il être si peu aimable? — Si loin de moi ce qui est mien? — La joie peut-elle être si douloureuse? — L'infidélité si touchante? — O délices ! ô tourment ! »

Il est curieux de voir cet esprit grave, replié sur lui-même, cherchant la vérité avec respect et persévérance, il est curieux de le voir tout d'un coup en présence de l'instinct vagabond qui commence, chez Bettina, à se répandre au dehors et à s'enivrer du spectacle extérieur des choses. Caroline d'abord essaie de contenir cet instinct; elle voudrait déterminer son amie à un travail régulier; elle ne se dissimule pas néanmoins que les résultats de ce travail seront, selon toute apparence, plus curieux que féconds, plus faits pour surprendre que pour satisfaire. « Puisque tu es assez aimable, écrit-elle à Bettina, pour vouloir devenir mon élève, je serai émerveillée un jour, j'en suis bien sûre, de l'étrange oiseau que j'aurai couvé là.... N'importe. Je ne te demande qu'une chose, c'est que tu ne commences pas tout à la fois et pêle-mêle. Ta chambre ressemble à une plage où une flotte aurait échoué. Schlosser voulait deux grands in-folios qu'il a empruntés pour toi à la bibliothèque de la ville, et que tu gardes depuis trois mois déjà sans y jeter les yeux. L'Homère gisait ouvert par terre; ton serin ne l'avait pas épargné. La jolie carte que tu as inventée pour l'Odyssée était auprès, et la boîte à couleurs renversée, la sépia répandue; cela a fait une tache brune sur ton beau tapis de paille. Je me suis efforcée de tout remettre en ordre. Le flageolet que tu voulais emporter et que tu as cherché en vain, devine où je l'ai trouvé?

Dans la caisse d'oranger sur le balcon, où il était planté en terre jusqu'à l'embouchure : tu espérais sans doute à ton retour voir pousser là un *flageoletier*. Lisbeth a arrosé l'oranger immodérément; l'instrument est gonflé : je l'ai mis à un endroit frais, afin qu'il puisse sécher lentement et ne se fende point; mais je ne sais que faire de la musique qui était là aussi : je l'ai mise provisoirement au soleil; elle ne saurait plus paraître devant qui que ce soit, elle n'aura jamais une mine présentable. Puis le ruban bleu de ta guitare flotte de toute sa longueur hors de la croisée, à la plus grande joie des enfans de l'école en face; il a reçu la pluie et le soleil, et a considérablement déteint. Ton grand roseau, près du miroir, est encore vert; je lui ai fait donner de l'eau fraîche; l'avoine, je ne sais quoi encore, a poussé pêle-mêle dans la caisse; il me semble qu'il s'y trouve beaucoup de mauvaise herbe, mais, ne la sachant pas bien distinguer, je n'ai pas osé l'arracher. En fait de livres, j'ai trouvé à terre Ossian, *Sakontala*, la *Chronique* de Francfort, le second volume d'Hemsterhuys, que j'ai emporté parce que j'ai le premier chez moi; *Siegwart*, roman des temps passés, était sur le piano, l'encrier dessus; heureusement il s'y trouvait très peu d'encre..... Quelque chose clapottait dans une petite boîte; j'ai eu la curiosité d'ouvrir; deux papillons que tu y avais enfermés en chysalides se sont envolés sur le balcon, où ils ont apaisé leur première faim dans les glycines en fleur. Lisbeth, en balayant, a ramené de dessous le lit *Charles XII* et la Bible, et aussi un gant de peau qui n'appartient point à la main d'une femme. J'ai également trouvé deux lettres cachetées dans un tas de papiers barbouillés d'écriture. Comment est-il possible que, recevant si rarement des lettres, tu sois si peu curieuse ou plutôt si distraite? J'ai remis les lettres sur la table. Tout est maintenant bien en ordre, ainsi tu pourras reprendre tes études avec application et contentement. — Je t'ai dépeint ta chambre avec un véritable plaisir, parce qu'elle rend comme un miroir d'optique ta manière d'être particulière, parce qu'elle résume ton caractère tout entier; tu rassembles toute sorte de matériaux singuliers pour y allumer la flamme du sacrifice; elle brûle et consume, mais j'ignore si les dieux s'en trouvent honorés. »

Ainsi, dès le début, nous voilà introduits par une image familière et caractéristique dans l'intimité de ce personnage fantasque qui a nom Bettina; nous voilà touchant au doigt, pour ainsi dire, les secrets de cette nature désordonnée qui ne changera plus, qui ne se modifiera même pas. Ce sera toujours, partout, malgré M[lle] de Günderode, malgré Goethe, malgré toutes les sagesses qu'elle a côtoyées, un

entassement confus de matériaux incohérens, un pêle-mêle de poésie et de vulgarité, de religiosité et d'enfantillage qui choquera le bon sens et le goût. C'est l'amie indulgente et compréhensive qui nous en instruit, l'amie à qui rien n'est caché, à qui rien n'échappe, celle à qui Bettina s'est confiée tout entière dans le plus tendre abandon. Ce qu'elle a vu dans la chambre de Mlle Brentano, nous le voyons aujourd'hui encore dans la vie et dans les écrits de Mme d'Arnim : le ruban bleu flottant au vent et faisant rire les écoliers qui passent, les papillons oubliés dans la boîte, l'Homère becqueté par le serin, Hemsterhuys dans la poussière, le flageolet dans la caisse d'oranger, la Bible sous le lit, la religion, la science, l'art, abordés cavalièrement et quittés avec irrévérence; mais, comme le dit la docte chanoinesse dans son langage un peu païen, la flamme du sacrifice, c'est-à-dire le désir ardent, le sentiment universel, brûle au sein de ce chaos, et c'est pourquoi la réprobation hésite sur les lèvres les plus sévères, c'est pourquoi il en coûte de prononcer que *les dieux ne se trouvent point honorés.*

Les douces réprimandes et les avertissemens maternels de Mlle de Günderode modèrent un instant les fantaisies de Bettina. Mlle Brentano prend avec un maître des leçons d'histoire; elle a promis à son amie de lui rendre compte des résultats, et le fait d'une façon si plaisante, que nous croyons devoir citer textuellement, de peur d'altérer le charme espiègle de ces pages écrites avec une verve d'*humour* et d'enjouement inimitable. « Le professeur d'histoire vient trois fois la semaine; il enseigne de telle façon, que probablement je vais à jamais tourner le dos à l'avenir; le cher présent même me serait dérobé, si les abricots du jardin de ma grand' mère n'éveillaient mon instinct du vol qui me servira, je l'espère, à saisir quelque chose de plus profitable que ceci par exemple : *L'histoire des premiers temps de l'Egypte est obscure et incertaine.* — C'est fort heureux, sans cela il faudrait encore s'en occuper. — *Menès est le premier roi de qui nous sachions quelque chose.* — Qu'à cela ne tienne, pourvu que nous en sachions quelque chose de bon. — *Mœris creusa le lac Mœris;* puis vint *Sésostris le conquérant, qui se tua.* — Pourquoi? Était-il beau? A-t-il aimé? Était-il jeune? Était-il mélancolique? — A tout cela, point de réponse du maître; rien que l'observation *qu'on doit plutôt se le figurer vieux.* — Je lui démontre qu'il était jeune, uniquement pour donner une impulsion à la roue du temps qui reste toujours embourbée dans la boue historique de l'ennui. Il a encore marmotté je ne sais trop quoi de Busiris qui construisit Thèbes, de Psammetichus

qui réunit les états divisés, de Nabuchodonosor, à qui Cambyse, fils de Cyrus, les reprit. Les Égyptiens se réunissent à la Libye, reconquièrent la liberté, guerroient contre les Perses jusqu'à ce qu'arrive Alexandre, qui, à ma plus grande satisfaction, met fin à la dispute et à l'histoire. — Telle est la teneur de la première leçon. Tu vois que j'ai bien écouté; ce qui m'encourageait, c'était la pensée de faire la chasse à l'ennui et de te faire voir aussi combien il est inutile de souffler encore sur des cendres dont la nature ne saurait plus tirer de sel; il n'en sortira jamais une étincelle; laissons donc ces vieux souverains continuer de pourrir en paix dans leurs pyramides. — Le printemps gonfle la terre; tout à l'entour, il pousse les germes et verdit les feuilles déployées; il presse aussi mon ame, il gonfle ma lèvre d'ivresse, de telle sorte qu'au nouveau soleil les enveloppes et les boutons de mes pensées viennent à s'ouvrir aussi. Ce matin, je suis allée dans la forêt dès le soleil levant qui entourait les cimes d'une ceinture resplendissante; sur le sol humecté alternaient l'azur des *vergissmeinnicht* et l'or des renoncules; c'était si humide, si chaud, si moussu, si ardent au visage, si frais à terre! La rosée était si forte que j'en fus toute baignée; comme je rentrais à la maison, le maître d'histoire m'aborde avec la *dix-huit centième année du monde, dans laquelle Nemrod a fondé Babylone;* je n'ai pas voulu demander qui était Nemrod, de peur qu'il ne me l'apprît et que cela ne servît de rien. Si ce Nemrod était un bon diable et plus à mon gré que les hommes d'aujourd'hui, je lui accorderais volontiers l'immortalité; mais le professeur met tout de suite à ses trousses Ninus l'Assyrien qui conquiert l'empire; je n'ai donc pas de repos jusqu'à ce que l'empire soit de nouveau conquis par Nabopolasar, qui arrive également on ne sait d'où. Nabuchodonosor envahit l'Égypte; les Babyloniens, les Assyriens, les Mèdes font la guerre jusqu'à ce que Cyrus le Perse conquière à son tour tous ces royaumes. L'histoire babylonienne comprend 1600 ans; elle a commencé à onze heures, fini au coup de midi; — je cours au jardin. »

Mais voici la jeune étourdie qui s'arrête au plus fort de ses divagations; elle pense à son frère Clément, à ce frère qu'elle chérit et dont la présence l'illumine d'*éclairs intérieurs.* « N'écris rien de moi à Clément, dit-elle tout à coup à Mlle de Günderode, ne lui parle pas de mes extravagances; il me croit souvent possédée du démon, il me fait mille questions, il s'étonne de ce que je suis ainsi, il scrute, il examine, il cherche la cause et interroge les gens pour savoir si je suis amoureuse. Il n'approuverait pas, s'il le savait, que je monte le soir sur le toit et que je joue sur le flageolet une sérénade au soleil cou-

chant. » La chanoinesse promet de ne rien dire à ce frère inquiet; elle partage les appréhensions de Clément et craindrait de les augmenter. Singulière ironie du destin qui donne à la folle Bettina pour mentors et pour guides deux graves et sensés personnages dont l'un va tout à l'heure accomplir de sang-froid la plus grande, la seule irréparable folie, et précipiter sa jeunesse dans les abîmes dont nul ne revient, tandis que l'autre, après avoir atteint le dernier terme de l'exaltation mystique, finira par s'absorber dans la contemplation des stigmates de la nonne de Dülmen (1) et mourra dans les accès d'une sombre misanthropie. L'objet de leur sollicitude, au contraire, l'enfant sans frein et sans raison qu'ils essaient vainement de modérer, de contenir, de diriger, traversera le monde sans se heurter à rien et comme portée par des esprits bienfaisans; elle trouvera la paix au foyer, l'allégresse au dehors, le contentement partout; elle chante encore aujourd'hui même, sur les tombeaux de ceux qu'elle a aimés, son monologue dithyrambique à la vie universelle.

Des études historiques, faites ainsi que nous venons de le voir, devaient porter bien peu de fruits. La chanoinesse, pensant mieux réussir que le maître d'histoire, conduit son élève, un moment docile, sur le terrain de la philosophie; mais presque aussitôt elle a lieu de s'en repentir: ces nouvelles études causent d'affreux ravages dans un esprit si mal préparé. L'histoire n'avait fait qu'ennuyer Bettina et irriter en elle l'amour de la nature: le sybaritisme de son intelligence fuyait instinctivement toute contrainte; mais l'étude de la philosophie jette un trouble épouvantable dans son cerveau et y allume une fièvre mêlée de délire à laquelle elle est sur le point de succomber. Elle demeure quinze jours entiers presque sans connaissance. Le passage de ses lettres à Goethe où elle raconte, plusieurs années après, cet état en quelque sorte cataleptique, est un des plus curieux du livre.

« Aussitôt que je fermais les yeux, j'avais d'immenses et très lucides visions. Je voyais le globe céleste; il gravitait devant moi, et son mouvement était incommensurable, de sorte que je ne voyais pas ses bornes, mais j'avais le sentiment de sa forme sphérique. Le chœur des étoiles passait devant mes yeux sur un fond sombre; les astres se mouvaient en cadence comme des figures animées que je sentais être des esprits; je voyais s'élever des édifices portés sur des colonnes

(1) Anne-Catherine, religieuse augustine au couvent d'Agnetenberg, près Dülmen, morte le 9 février 1824. Elle croyait avoir assisté à la passion de notre Seigneur, et était marquée à la poitrine, aux mains et aux pieds, des saints stigmates.

derrière lequelles les étoiles disparaissaient; les constellations s'abîmaient dans un océan de couleurs; des fleurs montaient et s'épanouissaient à la surface; des ombres lointaines et dorées les abritaient contre une lumière supérieure et trop éclatante. Ainsi, dans ce monde intérieur, une apparition succédait à l'autre. En même temps, mon oreille entendait un doux bruissement; peu à peu, ce bruissement devenait un son qui grandissait et augmentait de puissance à mesure que j'écoutais; je me réjouissais, car ce son perçu par l'ouïe fortifiait l'ame. Dès que j'ouvrais les yeux, tout s'anéantissait, tout était muet, et je ne me sentais pas troublée; seulement je ne pouvais distinguer le monde appelé *réel*, dans lequel les autres hommes prétendent se sentir vivre, de ce monde des sons ou de la fantaisie; je ne savais quelle était la veille ni quel était le rêve, et je finissais par croire de plus en plus que je ne faisais que rêver la vie réelle. Aujourd'hui encore je demeure incertaine, et ce doute me restera durant des années. »

Mlle de Günderode, apprenant la maladie de Bettina, accourt auprès d'elle; elle la regarde avec effroi, croyant sans doute apercevoir des signes de folie sur son visage. Lorsque enfin elle la voit guérie et reprenant le cours ordinaire de ses pensées, elle lui interdit à tout jamais les études abstraites et les spéculations philosophiques. Le frère espère encore que cette imagination vagabonde est une force créatrice qui n'a pas conscience d'elle-même et qui n'a pas su trouver sa forme; Clément Brentano croit à sa sœur un *énorme talent;* il voudrait qu'elle écrivit en vers; l'art, selon lui, devra être le dernier mot de la destinée de Bettina; il reproche à Caroline de la laisser errer à l'aventure et s'évaporer à tout vent : « Les cailloux du chemin, dit-il dans sa fraternelle indignation, doivent s'émouvoir de pitié en la voyant ainsi passer oisive et distraite. » Mais la chanoinesse est plus clairvoyante : « Ta pensée n'agit pas au dedans de toi, écrit-elle à Bettina avec une sagacité bien rare dans un si jeune esprit, elle s'abandonne passive aux choses du dehors et s'évapore comme un brouillard; tu n'es pas née pour agir et sentir humainement, et pourtant tu es toujours disposée à t'unir à tout, à vouloir t'emparer de tout. Auprès de toi, Icare serait un jeune homme plein de prudence, de réflexion et de jugement, car, du moins, c'était avec des ailes qu'il tentait de fendre l'océan de lumière; mais toi, tu n'emploies pas tes pieds pour marcher, ton intelligence pour comprendre, ta mémoire pour comparer, et l'expérience ne te sert point à conclure. Tu ne peux pas être poète parce que tu es ce que les poètes appellent *poétique*. Il faut une volonté pour donner une forme à la matière, elle ne se

crée pas seule. » — Bettina, du reste, ne se fait elle-même aucune illusion. Elle peint ainsi son impuissance : « Toute cette vie, ce frémissement et ce bouillonnement intérieurs passent sans rien produire et renaîtront peut-être en moi de mille manières sans laisser aucune trace. » Ailleurs encore elle compare ses idées à des papillons sur des fleurs ; « ils fuient, dit-elle, dès qu'elle essaie de les retenir. »

Cependant, délivrée de l'histoire et de la philosophie, Bettina se jette de nouveau, et avec plus d'ivresse, au sein de la nature. Elle prélude, elle improvise sur tous les incidens vrais ou imaginaires de sa vie; elle poétise toutes ses impressions, tous les battemens de son cœur. Tantôt elle raconte son premier remords lorsqu'il lui arrive de tuer au vol un pauvre oiseau qu'elle enterre avec larmes sous sa fenêtre; tantôt elle gémit sur les beaux peupliers du jardin de sa grand'-mère abattus en son absence, et ses lamentations, vagues et harmonieuses, ont je ne sais quoi d'entraînant dans leur obscurité même :

« Arbres qui m'abritez, votre verdure ombreuse se reflète dans mon ame, et du haut de vos cimes je regarde au loin, émue de désir.

« Le jour fuit, et ma pensée épie la réponse que peut-être une brise messagère lui apporte de toi, ô nature!

« O toi que j'invoque! pourquoi ne me réponds-tu pas? Toujours également splendide! toute vivante!

« Seigneur! Seigneur! ta création me donne frissonnement sur frissonnement!

« Voici que le char du tonnerre descend; les monts retentissent; l'atmosphère est remplie de bruits, de souffles, de parfums. — Où courez-vous, nuées? Brumes, où allez-vous toutes? — Pourquoi suis-je? pourquoi m'attirer sur ton sein, ô nature, puisque ce qui émane de tes profondeurs ne m'apaise pas plus que les eaux qui s'échappent de ton sein ne désaltèrent la montagne?

« Je t'entends, ô tonnerre, passer lentement sur les monts pendant le jour paisible, et ton écho retentissant vibre dans les cordes de mon ame; elle tremble, mon ame, et ne peut soupirer.

« Joie et espoir, vous m'avez souvent bercée comme les cimes frémissantes; vous me sembliez éternels naguère, comme l'est aujourd'hui, pour moi, le jour morne et désolé.

« Voici que les nuées s'entr'ouvrent, éclatent sous ta force, ô tonnerre sauveur! et la terre se désaltère. Et tes foudres, où vont-elles? Et vous respirez de nouveau, ombrages qui m'abritez!

« Et je veux revivre avec vous tous, arbres qui buvez les eaux bénies du ciel et qui frissonnez au vent, pleins d'une nouvelle allégresse. »

Quelquefois, et au plus fort de ses ravissemens, l'inspiration s'élève et grandit en elle au point qu'elle semble véritablement une pythonisse sur son trépied, et qu'on a pu, en se laissant gagner par la contagion de son délire, la considérer comme une prêtresse extatique de la nature, comme une sibylle du panthéisme, comme la sainte Thérèse du *Dieu-univers*. Nous citerons encore ce passage éloquent où, s'adressant à Mlle de Günderode, elle lui dit : « Sens-tu cela aussi? Être heureuse rien que parce que tu respires, quand tu marches librement sous le ciel et que tu vois l'éther incommensurable au-dessus de toi, que tu l'aspires par tous les pores, que tu as avec lui des affinités si intimes que toute vie coule en toi par lui! — Ah! comment cherchons-nous encore un objet à aimer? — Être bercé, ému, nourri, animé par la vie universelle, tantôt reposant sur son sein, tantôt emporté sur ses ailes, n'est-ce pas là l'amour? La vie entière n'est-elle pas amour? Et tu demandes qui tu pourrais aimer? Aime donc la vie qui t'aime, qui te pénètre, qui, éternellement puissante, t'attire à elle, de qui toutes les félicités émanent. Pourquoi donc faudrait-il que ce soit précisément quelqu'un ou quelque chose à qui tu t'abandonnes? Reçois tout ce qui te plaît comme une parole tendre, comme une caresse de la vie elle-même; attache-toi avec enthousiasme à la vie qui t'anime. — Que tu vives, c'est la preuve de l'ardent amour de la vie pour toi. Elle seule est le but de l'amour; elle anime ce qui existe, ce qu'elle chérit. Et toute créature vit de l'amour, de la vie elle-même. »

Ces élans lyriques, ces transports d'un esprit exalté, ne remplissent pas seuls néanmoins les lettres de Bettina. Heureusement pour nous, qui avons peine à respirer dans ces nuages chargés d'électricité, elle en redescend parfois; elle égaie de mille récits piquans, d'anecdotes malicieuses, de traits railleurs, de silhouettes fines et caractéristiques, les pages inintelligibles où elle vient de tracer le *credo* d'une religion nouvelle, et où elle effleure déjà ces extravagantes théories musicales auxquelles Goethe plus tard aura tant de peine à se convertir (1). Il y a plaisir à lui entendre conter une lecture du roman de *Delphine*, *la plus absurde chose qu'elle ait jamais ouïe*, chez le banquier Maurice Bethmann, à qui elle déclare qu'elle n'y saurait tenir, qu'elle va quitter

(1) Bettina est revenue sur ces étranges théories dans sa correspondance avec Goethe, qui ne sut jamais voir, comme elle, dans la *septième diminuée un médiateur entre le monde sensible et le monde des esprits, un sauveur qui s'est fait chair pour délivrer la chair*. Elle dit aussi quelque part : « La musique est incompréhensible, donc la musique est Dieu. » Ceci est un échantillon de la logique de Bettina.

Francfort et n'y reviendra qu'après lecture faite du chef-d'œuvre en cinq volumes. Elle se représente très drôlement, pendant toute cette lecture, occupée à faire de son mouchoir une poupée qui provoque le rire et distrait les plus attentifs. Le riche, galant et spirituel banquier reparaît, au reste, fort souvent sous sa plume. Elle compare l'impression qu'elle reçoit de ses flatteries délicates au pollen embaumé des calices qu'une tiède brise lui jetterait à la face. Elle confesse même de petites faiblesses à son endroit; au retour d'une fête champêtre, elle est seule avec lui dans un élégant équipage qui fend, à la lueur mouvante des torches enflammées, les ténèbres de la forêt; elle s'abandonne tout entière à l'enivrement de la course rapide, de l'air vif des heures qui précèdent l'aube, et du doux langage que murmure à son oreille un jeune et beau cavalier. Elle lui fait don d'une écharpe qu'il promet de placer à son chevet pour continuer les délicieux rêves du bal. On pourrait la croire absorbée, tout au moins profondément émue; mais non : en rentrant seule chez sa grand'mère, elle voit sur le pas de sa porte un beau jardinier qu'elle a souvent aidé dans ses travaux d'horticulture, ou, pour parler sa langue, avec qui *elle a partagé le service du temple*, et elle lui jette en passant, avec le plus tendre sourire, la guirlande de cinéraires qui ornait ses cheveux pendant la fête.

Est-ce duplicité? Est-ce coquetterie? En aucune façon; nous ne le pensons pas du moins. Sa grave amie ne l'en accuse pas une seule fois. Goethe, plus tard, ne fera que sourire à une foule de traits analogues qu'elle lui contera naïvement. Bien que cela doive paraître peu croyable à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, nous oserons affirmer qu'il ne faut voir dans tout cela que les formes diverses d'un seul et même sentiment, l'expression irréfléchie du besoin que Bettina éprouve de se répandre au dehors, de rendre hommage à tout ce qui est beau. C'est une sorte de charité poétique, sans retour sur elle-même, bien différente de la coquetterie; car, et sa vie entière est là pour le prouver, toute souffrance lui est chère et sacrée autant et plus que toute beauté, et nous verrons l'instinct de son cœur généreux l'entraîner partout où gémit une douleur. Tantôt ce sera vers un pauvre poète, devenu fou, qui ne lui est connu que par ses œuvres (1), tantôt vers les israëlites opprimés que Goethe dédaigne, tantôt dans les montagnes du Tyrol où l'on meurt pour la patrie,

(1) Hœlderlin, poète et écrivain d'une grande élévation d'idées et de sentiment, mort à Tubingen, après quarante ans d'une folie morne. Schiller lui porta un tendre intérêt. Il avait été camarade d'études de Schelling et de Hegel.

tantôt enfin dans les greniers du Vogtland (1), où sa présence seule tarit les pleurs et apaise les cœurs irrités.

Un autre trait saillant de l'esprit de Bettina, révélé presqu'à chaque page de sa correspondance, c'est le dégoût, on pourrait dire la haine, de tout ce qui est science, raison, logique. Elle répugne à étudier quoi que ce soit, de peur de porter atteinte à la spontanéité de son inspiration, de peur d'élever une barrière entre elle et son démon familier, et de lui rendre plus difficile l'accès de son cerveau. Le sentiment intime est tout pour elle; les moindres objections tirées de l'expérience la mettent en fureur; elle ne les conçoit pas, elle ne veut écouter d'autres conseils que ceux des étoiles, elle n'admet de morale que celle qui découle du principe de la liberté illimitée, — de droit, que celui que donne une volonté forte; elle croit fermement qu'en *voulant bien on resusciterait un mort*, et demande si *le génie n'est pas la vertu*. Rien de plus divertissant que les railleries perpétuelles qu'elle fait pleuvoir sur l'esprit *philistin* (2). Elle représente les philistins comme enveloppant la société tout entière d'un vaste filet dont chaque maille est un préjugé. Cette comparaison nous a fait plus d'une fois sourire; il nous a été impossible de ne pas nous figurer Bettina comme un petit animal cabalistique, comme une souris rongeuse dont les dents s'essaient incessamment à détruire le fatal réseau; mais, par malheur, les mailles sont fortes et résistantes, ses dents s'y ébrèchent en vain. Impatiente, elle va, elle vient le long de l'immense filet, entame un nœud, puis l'autre, quitte et reprend la besogne, et rien ne cède, et rien ne bouge sous son activité inutile.

Vers la fin de la correspondance avec Mlle de Günderode, la teinte générale s'obscurcit, quelques ombres s'étendent. Une figure sérieuse apparaît et commande le respect. C'est la grand'mère de Bettina, la belle Sophie Laroche, jadis aimée et chantée par Wieland, âgée alors de quatre-vingts ans, retirée à Offenbach, où elle semble prendre un

(1) Le Vogtland est le quartier le plus misérable de Berlin.

(2) On sait que ce mot, d'origine universitaire, est passé de l'argot des étudians dans la langue générale; beaucoup d'écrivains ont employé en vers et en prose le mot *philistin* et tous ses dérivés, *philisterei*, *philisterös*, etc., et il est aujourd'hui complètement vulgarisé. Ce mot flétrissait, dans la pensée des étudians, tout ce qui n'était pas eux, considérés comme le peuple élu des libres penseurs et des esprits forts; il signifie habituellement un honnête diseur de lieux communs, un individu lié par tous les fils du préjugé, et qui n'oserait avoir une opinion ni une fantaisie non autorisée par la coutume.

dernier plaisir aux excentricités de sa petite-fille bien-aimée. Elle a pleuré en silence la destruction de ses beaux peupliers, et le chagrin violent qu'en a ressenti Bettina appelle toute sa confiance. Bettina trace d'elle un portrait majestueux. Elle nous la montre avec ses boucles de cheveux argentées, dans sa robe de gros de Tours à longue taille et à queue traînante, si pleine de dignité, d'un si grand air, que tout ce qui l'entoure semble commun auprès d'elle. Chaque soir, elles se promènent ensemble dans le jardin, où l'aïeule ne saurait souffrir le moindre désordre. Il faut que Bettina aille, d'arbuste en arbuste, de branche en branche, couper les fleurs et les feuilles flétries; elle-même, attentive, soigneuse, s'occupe à redresser les tiges trop inclinées, à séparer ou à rejoindre les jeunes rameaux, donnant ainsi à la jeune fille une leçon détournée et muette sur l'œuvre de la vie. Elle chérit tendrement toute cette vie végétale; elle parle aux branches indisciplinées : Où donc vas-tu ainsi? s'écrie-t-elle en les liant l'une à l'autre avec de petits brins de soie écarlate. Elle ne veut pas qu'aucune reste en souffrance; il faut que *toutes puissent boire et manger à l'aise*, dit-elle. Bettina lui fait observer que, dans ses joies naïves, elle semble un enfant qui verrait toute chose pour la première fois. « Qu'ai-je donc à faire? lui répond-elle avec une simplicité grave et douce; qu'ai-je à faire, que de redevenir enfant? Maintenant que toutes les fleurs de ma jeunesse sont flétries, que les feuilles tombent, que mon existence en ce monde est achevée autant qu'il m'a été donné de l'achever selon les desseins de Dieu, il faut que l'esprit se prépare à germer dans une existence nouvelle. »

Cependant la tristesse des lettres va croissant; la correspondance se ralentit du côté de Mlle de Günderode; Bettina lui fait des reproches, et la chanoinesse s'excuse à peine. Mlle Brentano s'abandonne alors à de tristes pressentimens; elle écrit à son amie : « Je n'ai jamais pu souffrir tes discours sur la vie et la mort, quoique je sache que ton ame plane au-dessus des nuages qui projettent leur ombre à tes pieds... Tu as raison en toutes choses; mais un sentiment douloureux me pénètre : il est plus fort que tout ce que tu me dis de grand sur toi-même, plus fort que les conseils sacrés que tu me donnes. L'ami qui va partir pour un pays lointain parle ainsi au jour des adieux. Tes lettres précédentes n'étaient point ainsi, elles entraient dans le libre jeu de mes pensées; maintenant tu es sur la hauteur, tu promènes ton regard tout alentour, et tu commandes comme si tu allais me quitter. Ce qui m'afflige, c'est de te voir distinguer et séparer si facilement

nos deux voies, prendre pour tienne la voie d'épines, et me dire que je n'ai à m'inquiéter de rien, que je suis dans la terre de lait et de miel. »

Ces impressions douloureuses, ces premières ombres de la mort aperçues, terminent les deux volumes de la correspondance avec Mlle de Günderode. Le suicide est raconté dans les lettres à Goethe; nous ne séparerons pas ce récit de l'histoire, dont il forme le dénouement, car, selon nous, cette première affection, c'est la vie de Bettina tout entière, qui se montre dès les premières années ce qu'elle sera toujours : vide d'évènemens et pourtant bizarre, tranquille à la surface, mais tourmentée sans relâche d'aspirations vagues et de désirs indéfinis.

« J'ignorais, dit Bettina, quelles étaient ses relations en dehors de moi; elle m'en avait toujours dit fort peu de chose. Elle m'avait parlé une fois de Daub de Heidelberg, et aussi de Creutzer, mais j'ignorais si l'un des deux lui était plus cher que l'autre. Un jour, elle vint gaiement à ma rencontre et me dit : « Hier, j'ai causé avec un chirurgien; il m'a dit qu'il était très aisé de se tuer. » Elle ouvrit vivement sa robe, et me montra la place sous son beau sein; son œil étincelait de joie. Je la considérai avec stupeur; pour la première fois, je me sentis épouvantée. Je m'écriai : — Et que ferai-je donc quand tu seras morte? « Oh! me dit-elle, jusque-là ma mort te sera devenue indifférente; nous ne serons plus aussi liées; alors je me serai brouillée avec toi. » Je me tournai vers la fenêtre pour cacher mes pleurs et les battemens de mon cœur irrité; elle s'était tournée vers l'autre fenêtre et gardait le silence. Je l'apercevais à demi : son œil était levé vers le ciel, mais le rayon en était brisé, comme si toute la flamme se fût repliée à l'intérieur. Après que je l'eus considérée un instant, je ne pus me contenir davantage; j'éclatai en sanglots, je me jetai à son cou, je l'entraînai violemment sur un fauteuil; puis, m'asseyant sur ses genoux, je pleurai à chaudes larmes, je l'embrassai, je lui arrachai sa robe, je baisai la place où elle avait dit qu'on frappait le cœur, et je la priai avec larmes d'avoir pitié de moi. Je me jetai encore à son cou, et je couvris de baisers ses mains. Elles étaient froides et tremblantes; ses lèvres remuaient convulsivement. Elle était glacée, immobile, pâle comme la mort, et ne pouvait élever la voix. Elle murmura : « Bettina, ne me brise pas le cœur... » Je la pris par la main et la conduisis au jardin, sous la treille; j'arrachai les jeunes pousses, et, les jetant devant elle, je les foulai aux pieds en lui disant : Vois, c'est ainsi que

tu traites notre amitié. Je lui montrai les oiseaux sur les branches, et j'ajoutai que jusqu'ici nous avions vécu ensemble, en jouant, mais toujours fidèles l'une à l'autre. — Tu peux bien compter sur moi, lui dis-je; il n'y a pas d'heure du jour, de la nuit, où, si tu me fais savoir ta volonté, j'aie un seul instant d'hésitation. Viens devant mes fenêtres et appelle-moi à minuit, et je te suis, sans plus de préparatifs, jusqu'au bout du monde. Comment peux-tu trahir un pareil dévouement? — Je la regardai; elle était interdite et baissa la tête. Nous demeurâmes long-temps silencieuses. — Günderode, lui dis-je, lorsque ce sera sérieux, avertis-moi. — Elle fit un signe d'assentiment. »

Les deux amies se séparent. Mlle de Günderode va dans le Rhingau, d'où elle écrit à peine. Bettina se rend à Marburg, chez sa sœur. Elle y rencontre le professeur Creutzer, dont elle devient jalouse, parce qu'il semble afficher des droits à l'affection de Caroline. Elle ne cache pas son aversion pour lui, et finit par éclater en paroles injurieuses. Deux mois se passent sans qu'elle obtienne de réponse aux nombreuses lettres qu'elle écrit à la chanoinesse. Enfin, revenue à Francfort, elle court au chapitre, entr'ouvre la porte bien connue, et demande timidement si elle peut entrer. Mlle de Günderode la regarde d'abord avec froideur, puis se détourne et garde le silence. « Günderode, s'écrie Bettina, un mot seulement, et je suis dans tes bras. — Non, dit-elle, ne viens pas plus près, va-t-en; il faut nous séparer. — Que veux-tu dire? — Je veux dire que nous nous sommes trompées, reprend la chanoinesse, et que nous ne sommes pas faites l'une pour l'autre. » Bettina, atterée, désespérée, rentre chez elle, appelle sa sœur Méline, et la supplie d'aller au chapitre pour obtenir de Caroline qu'elle puisse lui parler une minute, une seule minute. Méline n'obtient rien; elle revient en pleurant dire à Bettina que tout est fini, que son amie ne l'aime plus.

« Un moment, s'écrie Bettina, je crus que la douleur allait m'écraser; mais bientôt je sentis que j'étais encore debout. Eh bien! pensai-je, si le sort ne veut pas me favoriser, jouons à la balle avec lui. Je me montrai gaie, rieuse; mais je passais les nuits à sangloter. » Deux jours après, elle entre chez la conseillère de Goethe, et va droit à elle : « Je viens de perdre une amie, lui dit-elle, dans la personne de la chanoinesse de Günderode; il faut que vous la remplaciez. — Essayons, » répond la conseillère, et dès ce moment un nouveau fil se noue dans la vie de la capricieuse enfant, un nouvel élément est offert à ces bouillonnemens de jeunesse, à ces élans d'enthousiasme, qui sont

l'existence même de Bettina, et que la plus vive douleur ne saurait un instant suspendre. Bientôt son frère l'emmène dans le Rhingau. Arrivés à Geisenheim, elle entend conter par une servante la fin tragique d'une jeune dame qui vient de se noyer dans le fleuve. « C'est Günderode, » s'écrie-t-elle, et elle ne se trompait pas. « Le lendemain de bon matin, dit Bettina, nous continuâmes notre voyage. Franz avait ordonné au batelier de se tenir vers l'autre rive, pour éviter de passer trop près de la place fatale; mais Fritz Schlosser était là, et le paysan qui avait trouvé Caroline montrait l'endroit où la tête reposait, où étaient ses pieds, et le gazon où elle était étendue. Le batelier rama involontairement de ce côté. Franz, hors de lui, me répétait dans le bateau tout ce qu'il pouvait entendre à distance du récit du paysan. Il me fallut écouter les épouvantables fragmens de cette histoire : la robe rouge délacée, et le poignard qui m'était bien connu, et le mouchoir rempli de pierres autour du cou, et la large blessure; mais je ne pleurai pas, je me tus... et je regardai devant moi. Le Rhin superbe s'étendait au loin avec ses îles d'émeraude; et je voyais les rivières qui accouraient de tous côtés et s'unissaient à lui, et les villes riches et paisibles sur ses bords, et les coteaux fertiles : je me demandai si le temps apaiserait en moi le sentiment de la perte que j'avais faite. Alors je pris la résolution de rassembler toutes mes forces et de m'élancer au-delà de mon malheur, car il me semblait indigne de moi de témoigner un désespoir que je pourrais maîtriser un jour. »

Le chagrin n'a pas long-temps prise sur des natures comme celle de Bettina. L'ame chrétienne, quand la douleur l'éprouve, s'arrache aux choses de la terre, et embrasse, humble et résignée, la croix de Jésus; mais les ames que domine le sentiment de la vie universelle (nous dirions le sentiment *panthéistique*, si ce néologisme ambitieux n'effrayait pas les oreilles délicates), celles qui, avec Bettina, aiment l'existence pour le seul bonheur d'exister, celles-là repoussent de toutes leurs forces la pensée de la douleur et de la destruction. Elles se jettent d'un mouvement plus impétueux au dehors quand elles se sentent atteintes au dedans, et voudraient, si cela dépendait d'elles, pousser le flot de la vie, afin qu'il recouvrît au plus vite la tombe importune qui fait obstacle et les avertit du néant. Ainsi Bettina, déjà préoccupée depuis toute une année de ce colosse de l'intelligence, de ce poète olympien que l'Allemagne entière déifiait alors par son culte comme par son blasphème, Bettina, un instant arrêtée dans son essor par le brisement douloureux de sa première affection, retrouve bientôt auprès de la vieille mère de Goethe tout son enthousiasme et toutes ses

joies. Chaque jour, elle vient s'asseoir aux pieds de la vénérable matrone, et la prend pour confidente des élans de son cœur et de son esprit vers le dieu absent.

Dans un ouvrage plein de talent, mais trop empreint de partialité, Börne a dit de Mme d'Arnim, dont l'ignorance était un titre à sa sympathie, car il considérait les fautes d'orthographe comme *la fleur de l'amabilité féminine*, que Bettina s'était toujours sentie attirée vers les lieux élevés; qu'elle avait aimé passionnément à grimper, à escalader les murs, les arbres, les tours, et que, par suite du même instinct, elle avait voulu aussi grimper tout au haut de l'intelligence de Goethe, pour plonger de là son regard dans des horizons sans limites. La conseillère ne prit probablement pas plus au sérieux l'amour de Bettina pour son fils, car elle encouragea sans aucun scrupule cette *schwärmerei* (1), dont les conséquences possibles eussent alarmé tout autre qu'elle. Elle supposait, elle espérait d'ailleurs, et tout se tut devant cet espoir maternel, que l'imagination de Bettina, jeune, vive, désordonnée, que son esprit pétulant qui ne respectait rien, seraient pour le poète déjà vieilli un agréable sujet d'étude, ou tout au moins un délassement nouveau. Elle essaya bien un peu, comme l'avait fait Mlle de Günderode, de tempérer la fougue de cette imagination sans contrepoids, de retenir ce feu d'artifice qui, suivant sa propre expression, *éblouit plus qu'il n'éclaire;* mais, voyant que la passion de Bettina débordait, elle finit, quand celle-ci lui dit dans son beau langage imagé : « Je suis semblable à un vaisseau dont la voile est gonflée et qui est retenu à l'ancre sur la rive étrangère, » par lui permettre de partir et d'aller trouver à Weimar l'objet encore inconnu de cette passion chimérique.

C'était une singulière personne que la conseillère de Goethe. On ignore si sa jeunesse avait connu les affections vives; mais depuis bien long-temps déjà, à l'époque dont nous parlons, elle était entrée dans son caractère de mère, et cette Romaine dépaysée, cette Cornélie francfortoise, ne se considérait plus elle-même et ne considérait tout autre individu que dans ses rapports avec son fils immortel. *Je suis la mère de Goethe*, dit-elle à Mme de Staël dans leur rencontre chez Mme Bethmann. *Appelle-moi ta mère*, écrit-elle encore à Bettina, *c'est le nom qui comprend à lui seul toutes mes félicités.* Son existence était tout à la fois modeste et solennelle, officielle et retirée; ses re-

(1) La *schwärmerei* est une rêverie chronique, une folie grave et raisonneuse, autorisée et en quelque sorte consacrée en Allemagne par les plus illustres exemples.

venus étaient fort modiques, mais ses toilettes toujours pompeuses : elle aimait à se montrer en grande tenue, dans son vêtement de soie couleur de feu garni de dentelle, les joues couvertes d'un doigt de rouge, et la tête chargée d'un magnifique édifice de boucles poudrées. Souvent visitée par de hauts personnages, souvent mandée chez des reines ou des princesses, ces visites ne lui causaient aucun émoi et servaient seulement de prétexte aux interminables histoires qu'elle contait avec verve et bonheur, et qui tenaient ses voisins bouche béante, oreille tendue, pendant des heures entières, assis en cercle autour de son fauteuil. Elle entrait au théâtre comme chez elle, avertissait les acteurs de sa présence, applaudissait d'autorité et à pleines mains, comme si elle eût voulu qu'on *l'entendît à Weimar;* et quand *madame* la reine de Prusse la fait mander à Darmstadt, elle s'endort sans façon dans le salon d'attente, au grand ébahissement des courtisans indignés. Son seul amour, son seul culte, nous le répétons, c'est ce fils qu'elle a eu l'honneur de mettre au monde; elle se mire dans sa création, et toute sa personne révèle le sentiment d'un repos glorieux comme celui d'un autre septième jour.

Forte de l'assentiment de la conseillère et munie d'une lettre de Wieland, l'ami de sa grand'mère Laroche, Bettina vole à Weimar. Elle-même raconte à la conseillère sa première entrevue avec Goethe en des termes tels qu'aucun lecteur français ne pourrait y voir autre chose que l'aveu peu voilé d'un abandon complet de sa personne aussi bien que de son cœur; mais le lecteur allemand, plus compétent en matière de *schwärmerei*, n'en a pas jugé ainsi, et nous nous rangeons volontiers à son opinion. « Je montai l'escalier; il y avait le long du mur des statues en plâtre; elles commandent le silence. Tout est charmant, mais solennel. Dans les appartemens règne la plus grande simplicité, mais une simplicité si engageante!... La porte s'ouvrit, et il parut, solennel et grave, et me regarda fixement. J'étendis les bras vers lui, je crois; bientôt je n'eus plus conscience de rien; Goethe me reçut sur son cœur. « Pauvre enfant, vous ai-je effrayée? » telles furent les premières paroles avec lesquelles sa voix m'entra dans le cœur; il me conduisit dans sa chambre, et m'assit sur le sopha vis-à-vis de lui. Nous demeurâmes tous deux muets; enfin il rompit le silence : — Vous avez vu dans le journal que nous venons de faire une grande perte par la mort de la duchesse Amélie? — Hélas! lui dis-je, je ne lis pas les journaux. — Vraiment! j'avais cru que tout ce qui se passait à Weimar vous intéressait. — Non; rien ne m'intéresse que vous, et je suis trop impatiente pour feuilleter des journaux. —

Vous êtes une aimable enfant. (Longue pause.) — Moi clouée sur ce fatal sopha et pleine d'angoisses; vous savez qu'il m'est impossible de rester assise, en personne bien élevée. Hélas! mère, est-il possible de se trahir ainsi? Je dis tout à coup : — Je ne saurais rester sur ce sopha, et je sautai en l'air. — Eh bien! dit-il, faites à votre gré. — Alors je volai dans ses bras; il m'attira sur ses genoux et me pressa contre son cœur; tout fut silence, tout s'anéantit. Je n'avais pas dormi depuis long-temps; des années s'étaient écoulées dans le désir. Je m'endormis sur sa poitrine, et quand je m'éveillai, *une nouvelle vie était commencée.* »

Les dates et les faits même des deux livres de Bettina ont été fortement controversés. Le philologue Creutzer et d'autres personnes dignes de foi ont démontré maint anachronisme, mainte erreur palpable, dans les récits de Mme d'Arnim. La conseillère de Goethe et Mlle de Günderode la plaisantent souvent sur son peu de véracité, et généralement aujourd'hui sa réputation sous ce rapport est plus que compromise. L'erreur principale, et volontaire selon toute apparence, de Bettina, est celle qui, en diminuant son âge et en ajoutant aux années de Goethe, établit entre eux une disproportion telle qu'elle excuse, ou du moins atténue, la liberté de certains tableaux et la hardiesse passionnée de certaines expressions. Cependant, si l'on se dit que Mlle Brentano n'avait pas moins de dix-sept ans lors de sa première visite à Weimar en 1808, et que Goethe n'en avait pas plus de cinquante-trois, les choses changent d'aspect : les limites, évidemment posées par Goethe et non par Bettina dans ces rapports étranges, sont encore beaucoup trop éloignées de la bienséance pour qu'il soit possible d'approuver l'étalage qu'a fait l'auteur des sentimens de la femme, et la célébrité convoitée et achetée au prix de si intimes révélations.

Cette liaison d'ailleurs ne fut jamais pour Goethe une chose pleinement consentie. Les visites de Bettina lui étaient importunes; il aimait ses lettres parce qu'il y trouvait la matière de très beaux vers, mais sa conversation désordonnée le fatiguait et sa personne ne lui était point agréable. Il finit par s'en exprimer ouvertement devant sa femme, jalouse, comme on peut le croire, de Mlle Brentano, et peu soucieuse de la voir en tiers sous le toit conjugal. Mme Goethe n'attendit pas long-temps pour entamer une querelle dans laquelle Bettina, irascible et emportée, ne ménagea rien; au plus fort de son courroux, elle osa appeler Mme la conseillère, qui avait le malheur d'être courte, grasse et rouge, *une saucisse enragée.* Le poète fut pris pour juge entre les deux femmes. Il demanda à Bettina de se sacrifier à la

paix du ménage, et la congédia poliment en lui laissant un vague espoir d'avenir qui ne se réalisa point. Ce fut très peu de temps après que Mlle Brentano épousa M. d'Arnim, écrivain distingué de l'école romantique, ami intime de son frère Clément, avec qui il avait fait, sous le titre du *Cor enchanté* (*das Wunderhorn*), une publication de chants populaires. M. d'Arnim était un homme d'un très beau visage et d'un caractère aimable. Il avait avec Bettina des affinités d'esprit qui ne se sont peut-être jamais rencontrées à ce point entre deux individus unis par le sort. Le monde surnaturel lui était plus familier que le monde réel; dans son penchant à un naturalisme mystique, il regardait les phénomènes sensibles comme des symboles, des figures de l'absolu, au sein duquel il vivait plongé dans une sorte d'ivresse tranquille. Supérieur à Bettina par le don de la création, il avait pourtant aussi une grande peine à tracer des contours, et se laissait facilement égarer par l'amour du bizarre. On conçoit que les manières insolites de Bettina, ses allures cavalières et ses inconséquences, ne devaient pas le frapper beaucoup. Il vivait au-dessous et au-dessus de la région où se passent ces choses, qui étaient comme non avenues à ses yeux. M. et Mme d'Arnim vécurent tendrement ensemble pendant de longues années (1). La correspondance avec Goethe avait cessé; mais M. d'Arnim ne s'en fût point inquiété si elle eût continué, car il conduisit lui-même sa femme à Weimar, dans l'espoir de ramener le cœur du grand poète à des sentimens meilleurs. Ce fut en vain: Goethe demeura inflexible; les tentatives ultérieures de Bettina n'eurent aucun succès, ses lettres restèrent sans réponse, et la dernière fois qu'elle vint à Weimar, dans l'année 1826, le ministre refusa brusquement de l'admettre en sa présence. En 1831, M. d'Arnim mourut d'un coup d'apoplexie. Goethe cessa de vivre deux ans plus tard.

Les deux volumes intitulés *Correspondance de Goethe avec un enfant* sont assez connus en France pour que nous n'y insistions pas beaucoup; ce sont de riches improvisations, mais monotones dans leur continuité, sur la nature, sur la liberté de l'esprit, sur l'amour,

(1) Mme d'Arnim a presque toujours vécu à Berlin depuis son mariage; elle a eu un grand nombre d'enfans, et a mis en pratique pour leur éducation son unique principe : celui de la liberté illimitée. On doit dire que jusqu'ici ce principe a porté les meilleurs fruits. Ses fils ont fait d'excellentes études; ses deux filles aînées sont des modèles accomplis d'amabilité et de grace. La troisième, âgée de onze à douze ans, ravissante et poétique créature, semble seule devoir perpétuer l'esprit capricieux et lutin des Brentano.

des invocations à Goethe et des retours de Bettina sur elle-même, pleins d'une humilité exagérée. « Tu es immensément bon, dit-elle à Goethe, de *supporter* mon amour qui me rend heureuse par-dessus tout. » Et ailleurs : « Il faut que tu aies une haute opinion de moi pour *exprimer en ma présence* des sentimens et des pensées si rares. » Il ne faudrait pas chercher dans la fermentation perpétuelle de ces lettres ce que l'on aime surtout à retrouver dans ces femmes privilégiées que leur destin a fait chérir d'un homme supérieur : l'image d'un vaste et haut esprit dans un cœur limpide et profond, quelque chose comme le spectacle du Mont-Blanc réfléchi dans le lac de Chède. Ainsi que nous le disions plus haut, Goethe ne répond aux brûlantes effusions de Bettina par aucun épanchement; il n'y a de sa part aucune intimité réelle, aucune confiance (1). De loin en loin, il lui adresse un billet laconique, qui n'est guère autre chose qu'un accusé de réception ou un encouragement à continuer sa correspondance, dont il pourra, dit-il, tirer parti. Aussi, nonobstant une ténacité rare et certes sans exemple dans l'histoire du cœur, cette correspondance commencée dans toute la fougue, l'éclat, la véhémence et la certitude enflammés de la jeunesse, vient finir en un chant de désespoir dont on n'a pas assez remarqué, ce nous semble, la triste beauté.

20 octobre 1821.

« C'est à toi que je veux parler, non pas à celui qui m'a repoussée, qui n'a pas voulu voir mes pleurs, et qui, dans son avarice, n'a ni bénédiction ni malédiction pour moi : ma pensée s'éloigne de celui-là; c'est à toi, génie! créateur et préservateur du feu! à toi qui, de tes ailes puissantes, as souvent ranimé l'étincelle de la cendre éteinte, à toi qui voyais avec une secrète délectation la jeune source s'élancer en murmurant, et, se révoltant contre le rocher, se frayer un chemin jusqu'à la baie tranquille, jusqu'à tes pieds. Mes yeux dans tes yeux!

(1) Goethe a été très sérieusement attaqué dans la presse allemande pour n'avoir pas aimé M[lle] Brentano. Nous n'entreprendrons pas de le justifier ici d'une chose qui ne demande, en vérité, aucune apologie. Nous ferons seulement observer que Bettina semble avoir été prédestinée aux amours malheureux. M[lle] de Günderode, sa première amie, rompt brusquement avec elle, et ne craint pas de la jeter dans le désespoir par sa mort volontaire. Goethe, après l'avoir abreuvée d'humiliations, finit par l'éconduire, et le plus grand amour de Bettina, l'amour de la nature, n'est pas non plus payé de retour. La nature a été pour elle une marâtre; elle lui a refusé le seul don que rien ne remplace aux yeux d'une femme : elle ne lui a pas donné la beauté.

vie unique! Il n'est pas d'inspiration qui s'élève plus haut que toi plus haut que le bonheur d'être vue de toi et de te contempler!

« Oui, le temps écoulé est maintenant un songe, l'éclair de l'inspiration a consumé rapidement ton vêtement terrestre, et je t'ai vu ce que tu étais, un fils de la beauté; maintenant, c'est un songe.

« Je m'étais offerte moi-même en sacrifice à tes pieds (mystère terrible et silencieux!), muette et cachée comme le germe dans son enveloppe. Il devait mûrir à ton soleil, au soleil de ton amour!

« Tous les torts involontaires, toutes les fautes, je voulais les avouer, je voulais en arracher le pardon de tes yeux, par mon regard chargé de larmes, par mon sourire; je voulais l'arracher de ta conscience par l'ardeur de mon cœur que tu ne retrouveras plus. — Mais tout cela n'était qu'un songe!

« Dix ans de solitude se sont élevés sur mon ame, m'ont séparée de la source où je puisais la vie. Depuis ce temps, je ne me suis servie d'aucune parole; tout était anéanti, tout ce que j'avais pressenti, éprouvé. Voici quelle fut ma dernière pensée : un temps viendra où je renaîtrai, car, pour ce temps-ci, ils ont enterré mon esprit et enseveli mon cœur. — Ce temps à venir, ô mon ami! il plane au-dessus de moi comme le vent du désert qui enfouit dans le sable tant d'existences, et pas une voix ne m'éveillera, si ce n'est la tienne, et ceci, sera-ce encore un songe?

« Alors je demandais à Dieu cette unique grace, que je pusse recevoir ton dernier soupir dans un baiser; j'aurais voulu toucher de mes lèvres ton ame s'envolant vers le ciel! — Temps écoulés, retournez-vous encore une fois vers moi au lointain horizon, car vous emportez l'image de ma jeunesse couverte de voiles épais. »

En cherchant à nous expliquer non pas le génie de Bettina (ce mot ne peut guère s'appliquer à la force singulière qui tourbillonne en elle), mais ce que les Allemands nommeraient avec justesse sa *génialité*, en essayant de nous rendre compte de ces riches germes demeurés stériles, de cet avortement perpétuel de la pensée, de cette énergique impuissance, de ce style tantôt touchant au sublime, tantôt lâche et trivial, il nous était venu à l'idée que Bettina devait être un artiste détourné par les circonstances de sa vocation véritable, un génie musical entravé peut-être, quelque Beethoven ignorant les lois de la musique, qui n'avait pu se servir de sa langue naturelle, et qui, au lieu de traduire sa pensée avec les sept notes de la gamme, s'était vu contraint de parler avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet. De là

venaient sans doute le tourment, l'angoisse, l'effort pénible, qui se font sentir dans ses écrits. L'imagination de Bettina, pensions-nous, est captive; c'est une princesse enchantée dont la syntaxe est la prison et dont la basse chiffrée eût été le libérateur. Cette hypothèse nous avait paru très vraisemblable, et nous croyions de bonne foi avoir découvert la seule explication raisonnable des écrits de Mme d'Arnim, lorsque d'infortune il nous tomba entre les mains un cahier de *Lieder* mis en musique par Bettina (1). Des lettres de l'auteur nous prouvent en outre qu'elle accorde à ces compositions une importance extrême. Elle les a méditées longuement; elle les commente, elle les explique avec un sérieux qui a droit de surprendre. Elle ne semble pas douter de l'excellence de ses œuvres musicales. Il nous est impossible, nous l'avouons, d'être en cela de son avis; ces malencontreuses mélodies ont détruit pour nous une illusion chère, et nous leur en gardons rancune. En les entendant, nous nous sommes écrié avec chagrin : Ainsi donc Mme d'Arnim sait les règles de la composition musicale! Ainsi donc Bettina n'est point une musicienne condamnée à écrire en prose! Ainsi donc rien ne l'a empêchée de devenir Beethoven, Weber ou Schubert, si telle eût été sa destinée! Qu'est-ce donc que Mme d'Arnim? Son troisième livre va nous l'apprendre. Elle est, ou du moins elle croit être un écrivain politique, un homme d'état, un philosophe réformateur.

Ce Livre appartient au roi; mais il appartient aussi au public, ce qui nous a permis de le lire et nous permet aujourd'hui d'en dire notre avis avec une sincérité entière. Dès le début, et sans autre préambule que cette phrase mise en vedette : *Madame la conseillère raconte,* nous tombons sur un long monologue de la conseillère de Goethe, ou plutôt de Bettina elle-même, qui s'identifie avec ce personnage respecté, afin sans doute de pouvoir s'abandonner plus impunément à toutes les audaces de son esprit armé en guerre. On dirait qu'effrayée à l'avance de ce qu'elle va dire, Mme d'Arnim voudrait tenir la critique à distance, lui imposer par le costume et le masque vénérable de la mère du grand poète. Le prétexte de ce monologue est le récit d'une visite de Mme la conseillère à *madame la reine de Prusse;* mais, à travers le voile transparent de l'anachronisme et de la fiction, il est aisé de reconnaître Bettina, qui s'adresse personnellement à Frédéric-Guillaume IV. S'efforçant d'enflammer le roi pour la pensée dont elle est possédée, Mme d'Arnim le prépare insensiblement, dans ces

(1) Douze Mélodies sur des paroles de Goethe, dédiées à Spontini par Bettina d'Arnim.

premières pages, aux merveilleux conseils qui vont suivre. Le principe qu'elle pose tout d'abord est celui-ci : Le souverain n'a qu'un devoir : conquérir la liberté, non-seulement pour lui, mais pour son peuple. Or, qu'est-ce que la liberté? C'est la vérité. Comment arrive-t-on à la vérité? Par la critique, c'est-à-dire en secouant résolument toutes les notions imposées, toutes les traditions sociales ou religieuses, en s'abandonnant sans réserve à l'instinct, en étant *soi* enfin, rien que soi, et, une fois parvenu à cet affranchissement suprême, en brisant les chaînes du peuple et en le dégageant de ses devoirs conventionnels. Le peuple, selon Bettina, c'est le corps, dont le souverain est l'ame; il est donc indispensable que ce corps jouisse du plein exercice de sa force, si l'ame veut jouir elle-même de la plénitude de ses facultés. Cette image, étourdiment choisie par Mme d'Arnim pour exprimer le rapport des princes aux sujets, des gouvernans aux gouvernés, entraîne l'auteur à une énorme inconséquence qui détruit déjà, et sans aller plus loin, la valeur philosophique de tout l'ouvrage. Bettina, apôtre de la démocratie nouvelle, s'adresse au prince comme à l'élu de Dieu; elle le supplie à genoux de vouloir bien communiquer à son peuple le souffle de vie. Reconnaissant ainsi le principe du droit divin et la légitimité de la puissance individuelle, elle exhorte le monarque à se montrer homme de génie; elle l'invite à se faire le premier démagogue de l'Allemagne, et le presse tout simplement de se détruire lui-même en appelant ses sujets à la liberté et à l'égalité absolues. Mais prenons patience, nous ne sommes pas à bout de contradictions. Dans la seconde partie du premier volume, Mme la conseillère, ennuyée sans doute de parler seule, appelle, pour exciter sa verve, deux interlocuteurs, dont l'un, M. le curé, va prendre à tâche de soutenir les intérêts de l'église, tandis que l'autre, M. le bourguemestre, représentant en sa personne la classe entière des *philistins*, se chargera de défendre tant bien que mal la lettre de la loi écrite. Ces nouveaux personnages disputent sur un ton presque toujours burlesque et dans le pur dialecte francfortois avec Mme la conseillère, qui met en déroute, aux cris de *vive la liberté* et de *vive la fantaisie!* la masse compacte de leur érudition et de leur expérience. Elle en veut surtout au théologien, à qui elle verse abondamment du vin de Champagne, et lui démontre, en trinquant avec lui (*klirr, klirr*, écrit Mme d'Arnim pour indiquer la joyeuse rencontre des verres au fort de la dispute), que le plus insupportable de tous les jougs, c'est celui des croyances bibliques. Les sept jours de la création apparaissent à la conseillère comme le symbole de toutes les

erreurs qui ont envahi le monde; elle accuse les sept jours de tous les maux et de toutes les sottises du genre humain. Il va sans dire que Bettina, dans sa critique du dogme, ne part d'aucun principe et ne se place à aucun autre point de vue que celui de son propre caprice. Elle ne démontre rien; elle affirme. Elle ne cherche pas à convaincre, mais à éblouir ses adversaires, et, pour mieux en venir à bout, elle leur jette à la face des poignées de poussière ramassée sur tous les chemins et dans tous les sentiers du XVIIIe siècle. Mme d'Arnim possède au suprême degré l'aplomb complaisant que donne l'ignorance des choses déjà dites; elle répète donc et donne comme siennes de grossières railleries sur les mystères de la foi, dont le moindre tort est d'être devenues extrêmement banales. Tout lui est bon, rien ne répugne à son goût d'écolier; les plaisanteries semblent lui plaire, la ravir, en raison même de ce qu'elles ont de brutal et de vulgaire. Lorsque Mme d'Arnim pense avoir détruit sous ses coups tout l'édifice de la théologie chrétienne, elle abandonne la Bible et se lance bride abattue à travers tous les systèmes du jour, qu'elle salue en passant du geste et de la voix. Toutes les idées qui s'agitent aujourd'hui dans le monde, le saint-simonisme et le fouriérisme, l'excellence des penchans, la possibilité pour l'homme d'acquérir des sens nouveaux dans un avenir de perfectibilité indéfinie, la justification ou plutôt la négation du mal, le droit de punir contesté à la société, le travail attrayant, et jusqu'à la notion hégélienne du *devenir*, tout cela apparaît et disparaît presque aussitôt à l'horizon de sa fantaisie.

Napoléon préoccupe aussi Mme d'Arnim, car elle est de nature ailée et bourdonnante : tout ce qui est lumière et flamme l'attire. L'appréciation qu'elle fait de l'empereur, son intention très marquée de le présenter au roi de Prusse comme un exemple de ce qu'il doit faire et de ce qu'il doit éviter, nous paraissent assez curieuses pour que nous n'hésitions pas à citer ici les lignes enthousiastes qu'elle lui consacre. L'empereur a traversé Francfort; Bettina l'a vu; le regard de Napoléon a percé son ame de part en part. Elle pense qu'il faudrait l'avertir qu'il court à sa perte; elle veut le suivre, s'attacher à ses pas, devenir son bon ange, le sauver. La conseillère n'est point de cet avis. L'humanité n'est pas mûre, pense-t-elle, pour les grandes choses que Napoléon devrait accomplir.... « C'est l'humanité qui l'entraîne encore plus que son propre orgueil. Si ce qui l'entoure, si son temps avait en soi la grandeur, cette grandeur se serait nécessairement exprimée en lui. Non, il n'aurait pas pu saisir le mal, si la grandeur s'était montrée à lui avec puissance dans le miroir du monde.....

Quand l'aigle-héros ne prend pas son vol au plus haut des airs, c'est parce que l'atmosphère est trop lourde, c'est parce que des nuages opaques répandent des vapeurs méphitiques et paralysent sa force. Il est nécessaire qu'un grand sentiment de personnalité et des sentimens libéraux dans les masses se rencontrent. Comment démontrer à une ame d'esclave que la liberté est en elle?.... Qu'il ne soit donc plus question de calomnier Napoléon, car nous portons la moitié de sa faute dans notre propre cœur. Il y a un juge au-dessus de lui moins sévère que nous, c'est sa propre conscience. Celle-là a un baume qu'elle répand sur chaque blessure, sur les rêves et les espoirs déçus de cet homme qui a terrassé les monstres de la révolution (les monstres de la révolution! ô Bettina, que sont devenus vos instincts démagogiques et vos rêves de liberté absolue?); mais aussi il voit plus clairement que personne combien son égoïsme et son ambition ont été peu raffinés, car un esprit plus grand que le sien lui aurait fait choisir un idéal supérieur à ce bonheur où sa grandeur morale a échoué et où sa grandeur politique échouera encore. Combien il se fût montré redoutable à toute l'Europe par d'austères vertus républicaines! avec quelle puissance morale il se montrerait à nous, et quelle riche moisson nous aurions vu mûrir en France, s'il avait semé de sa main ces vertus grandies en lui! »

Toute une moitié du second volume, sans qu'on sache trop pourquoi ni comment, est consacrée au détail circonstancié de quelques misères particulières. Ce sont des noms de pauvres, leur adresse, le nombre de leurs enfans, le triste relevé de leur dépense journalière : un registre de bureau de bienfaisance; et l'auteur ne propose d'autre moyen, pour guérir ces maux profonds d'une civilisation corrompue, que le remède, à coup sûr fort hasardé, de la liberté illimitée. Malheureusement cette liberté, dont elle nous donne un spécimen littéraire dans son livre, où rien ne s'enchaîne, rien ne se déduit, rien ne s'explique, n'est pas faite, ainsi entrevue, pour tenter beaucoup les esprits amoureux de beauté morale.

Quant à nous en particulier, confessons-le, il ne nous est resté qu'une impression pénible du livre socialiste de Mme d'Arnim. Autant nous avions été charmé, séduit, entraîné par la poésie lyrique et le caprice tout individuel de sa correspondance avec Mlle de Günderode, autant ce caprice s'attaquant aux idées qui décident du sort des peuples et cette poésie dégénérée en fièvre de métaphores (1) nous ont

(1) Bettina dit quelque part, en personnifiant le soleil couchant : *Il se retire si doucement, que l'on n'entend pas le bruit de ses semelles à l'horizon.*

désagréablement affecté. Nous n'avions pas besoin de ce nouvel exemple pour déplorer la sottise maussade qui gagne de proche en proche parmi les femmes de ce temps-ci, et cette manie d'être *importantes* qui les étourdit, les aveugle et les fait choir en toute sorte de ridicules. La faiblesse et la frivolité de l'esprit féminin ne se trahissent jamais mieux que dans sa prétention à la doctrine et dans les produits avortés de ses savantes méditations; cherchez bien, vous trouverez toujours au fond de tout la coquetterie et la mode. La mode exerce sur les femmes un empire irrésistible; celles qui la dédaignent dans leurs ajustemens la subissent avec une servilité d'autant plus grande dans le choix de leurs opinions. Les femmes se vêtissent de systèmes, se parent d'érudition et de philosophie; les taches d'encre à leurs doigts ont le même sens que les perles à leur cou; elles posent des idées sur leur tête comme elles y poseraient une guirlande, et la publication d'un premier livre est pour elles aujourd'hui quelque chose d'analogue à ce qu'était naguère une présentation à la cour, exercée, répétée à l'avance sous la direction du maître de maintien et de graces. Or, la mode est de nos jours aux systèmes humanitaires, aux grandes rénovations sociales et religieuses. Il est peu d'entre nous qui aient complètement échappé à la tentation de se mettre en campagne et de marcher à la conquête de quelque cité des béatitudes, de quelqu'une de ces Jérusalem impossibles, dont les murailles sont de brouillard et dont les citoyens sont des fantômes. Les femmes, on pouvait le prévoir, n'ont eu garde de rester en arrière; elles se sont hâtées de broder toute sorte de drapeaux à l'usage de toute sorte d'utopies; elles ont vaillamment combattu de la plume et de la voix, ici pour le phalanstère, là pour le dieu Enfantin, ailleurs pour le nouveau messie, qui ne peut manquer de naître d'un nouveau charpentier, ailleurs encore, qui le croirait? pour un néo-catholicisme inventé en des heures d'inquiet loisir, et dont Rome à bon droit fait justice.

L'une (pourquoi faut-il, hélas! qu'on soit contraint de se souvenir d'elle ici?), l'une attelle les divins papillons de sa fantaisie à la plus lourde des charrues philosophiques; elle enchaîne le beau génie de sa jeunesse et le condamne comme les réprouvés de Dante à marcher péniblement courbé sous un manteau de plomb. O Indiana! ô Valentine! ô Juliette! appelez donc à vous par son plus doux nom celle qui vous oublie; dites-lui que vous attendez vos sœurs; dites-lui que nos espérances attristées, mais constantes, les convient avec vous à une existence immortelle!

L'autre, en proie à quelque démon ambulant, s'en va de porte en

porte, de maison en maison, triste commis-voyageur de l'avenir humanitaire, offrir aux ames sensibles l'échantillon des félicités promises. Lui arrive-t-il de rencontrer quelques esprits récalcitrans, quelques cœurs obstinés dans la vieille routine : — Vous êtes catholique, s'écrie-t-elle alors, qu'à cela ne tienne, nous le sommes aussi; le catholicisme a du bon, nous le gardons, soyez tranquille. Seulement le diable nous déplaît, sa galanterie nous est suspecte; supprimons le diable, nous sommes d'accord. — Et si l'on vient à lui demander à quel chiffre environ répond ce *nous*, qui semble indiquer toute une communauté de fidèles, la femme humanitaire se redresse fièrement et vous dit d'un ton à rendre sage toute une maison de fous : — J'ai sept apôtres; c'est peu, j'en conviens, mais Jésus-Christ n'en a pas eu plus de douze. — La conclusion est claire : encore un peu de temps, d'argent et de paroles, et la femme humanitaire succède à Jésus-Christ dans l'empire des ames et la domination du monde.

D'autres enfin, en trop grand nombre, et qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, aristocrates ou démagogues, déistes, méthodistes, panthéistes, néo-chrétiennes ou néo-amazones, *mères de l'église* ou *mères des compagnons*, toutes, quel que soit le nom dont elles se nomment ou dont on les nomme, prêchent, enseignent, évangélisent, à toute heure, en toute occasion, et l'on chercherait en vain dans ce tapage insensé une parole saine et bienfaisante venue de la conscience ou d'un cœur vraiment ému. Toutes ces choses semblent dites, écrites et proclamées pour satisfaire je ne sais quelle dépravation de l'esprit; on y respire les miasmes de la vanité surexcitée. C'est encore du fard, ce sont des mouches et des paniers mille fois plus ridicules, à coup sûr, que ne l'était l'accoutrement fantasque de nos grand'mères. Celui-là, du moins, ne masquait que le corps, tandis que le pédantisme des femmes philosophes défigure l'ame elle-même. La condamnation des femmes de ce temps-ci est tout entière, à nos yeux, dans un seul fait sensible à tous : elles ont tué la grace en elles, elles l'ont écrasée sous une virilité d'emprunt, et, dans leur hâte à se donner des missions humanitaires, elles ont failli à leur mission véritable, elles ont forfait aux lois naturelles; car la grace, ce n'est pas seulement un attribut de l'être féminin, c'est le principe même de son existence, c'est le souffle de Dieu dans la femme, c'est le feu sacré dont elle est la gardienne et la prêtresse mystérieuse. Et qu'on ne pense pas ici que nous voulions amoindrir le rôle de la femme dans l'association humaine; tout au contraire. Il y a une philosophie profonde dans le langage. Or, le mot de *grace* ne s'y entend pas seulement de la délicatesse et de l'élégance

des formes, il y prend souvent une signification plus haute. Selon l'acception religieuse, il exprime le don divin. L'action de graces encore, c'est l'élan reconnaissant du cœur vers le bienfaiteur éternel; faire grace, c'est pardonner. Et toutes ces notions se retrouvent dans l'idée que nous concevons de la femme; elle est sur la terre l'esprit de mansuétude et de pardon, elle est la prière qui s'élève au ciel, elle est l'inspiration qui en descend. Son intelligence, moins apte que celle de l'homme au travail de la pensée, est plus ouverte aux vérités intuitives : si elle est moins capable d'application aux affaires publiques et de cette domination sur la matière qui fait l'industrie et tout un côté de l'art, elle plane avec plus de liberté dans ces régions du sentiment où l'on entend d'ineffables échos des harmonies divines, et elle en rapporte dans son sourire, dans son regard et dans son langage, je ne sais quelle vertu apaisante et conciliatrice sans laquelle l'homme succomberait tôt ou tard, accablé sous le fardeau de la science et du travail.

Un nom cependant vient ici sur toutes les bouches, et ce nom paraît être la réfutation victorieuse de ce que nous venons de dire. Une femme, qui semble encore présente au milieu de nous, tant sa mémoire y est honorée, M[me] de Staël, ne s'est pas bornée à l'étude des mystères du cœur. Elle a osé aborder les grands problèmes de la politique moderne; elle a écrit, sur les évènemens, sur leurs causes et leurs conséquences, des pages d'une haute raison que nul ne lira jamais sans respect. Champion ardent de la liberté, elle l'a défendue sous le plus fascinateur des despotismes. Elle a lutté de tout son pouvoir pour ramener l'opinion incertaine aux grandeurs de la révolution française, et son talent n'a point failli à son courage, et son esprit ne s'est point égaré; il a été s'éclaircissant, s'affermissant de plus en plus dans la sagesse. Mais, outre qu'il nous serait trop facile de conclure de cette exception glorieuse pour la vérité de nos assertions, qui ne voit, au premier coup d'œil, que le principe vital du talent de M[me] de Staël, c'est le sentiment, c'est le cœur? Ce n'est point assurément le futile amour-propre de se montrer homme dans ses opinions et sa vie qui l'entraîne hors de la voie commune. L'amour filial lui met la plume à la main, les exemples de la maison paternelle l'excitent et la soutiennent. La fille de M. Necker ne pouvait rester étrangère à la politique sans une insensibilité coupable, et cette première inspiration du cœur, ces premières impressions d'une enfance enthousiaste, développées par les plus salutaires influences, lui tracent le cercle où nulle autre peut-être après elle ne sera aussi naturellement introduite. Quel

contraste avec nos modernes réformatrices, et combien le principe de la grace est toujours là qui tempère tout et ramène à la mesure et à la simplicité!

Quel contraste surtout avec Mme d'Arnim, plus coupable qu'aucune autre de ce crime de lèse-grace que nous leur reprochons à toutes! Bien différente en cela de Mme de Staël, Bettina n'a jamais voulu mettre de frein ni à ses pensées ni à son langage. Au lieu de se *réconcilier avec ses contraires*, comme parle excellemment un spirituel moraliste, ce qui est le travail naturel des esprits sains, elle a été outrant et poussant à l'extrême tous ses défauts. Lorsqu'elle a vu que la curiosité et la mode s'attachaient à ses extravagances, elle s'y est complu, elle les a entassées à plaisir, elle en a bâti un piédestal à sa vanité. Aujourd'hui elle affecte de dédaigner tout ce qui lui manque, le bon sens, la réflexion et l'expérience; mais à ces heures de solitude et de vérité auxquelles n'échappent point les plus fuyans esprits, elle regrette, nous en avons la certitude, tant de richesses imprudemment prodiguées. Une voix lui crie qu'en se précipitant, comme elle l'a fait, sans grace et sans prudence, à travers toutes les idées et toutes les doctrines, elle a plus compromis qu'elle ne l'a servie la cause sainte de cette liberté qu'elle aime; et sous l'éclair de sa célébrité d'un jour, elle reconnaît sans doute déjà qu'elle a passé étourdiment tout à côté d'une gloire durable, et qu'elle a failli au religieux accomplissement d'une belle destinée.

DANIEL STERN.

ESSAYISTS ANGLAIS.

II.

FRANCIS JEFFREY.

Contributions to the Edinburgh Review. [1]

Ceux qui, malgré la défaillance où sont tombées en ce moment les littératures européennes, reportent encore une pensée émue vers les jours glorieux qu'elles ont eus au commencement de ce siècle, ceux qui mesurent à l'étendue et à la vivacité de leurs regrets l'élan de leurs vœux, et qui fécondent leurs espérances avec leurs souvenirs, ne feront pas un accueil indifférent aux volumes que vient de publier Francis Jeffrey. Ces pages où le critique anglais a réuni les principaux morceaux de discussion politique, philosophique et littéraire qu'il a écrits pour la *Revue d'Édimbourg* durant une collaboration de près de quarante années, ces pages sont les bulletins d'une époque littéraire dont la publication qui les rassemble aujourd'hui marque la dernière heure. Et cette époque est celle qui, seulement dans la poésie, ouverte avec tant de vigueur par Cowper et par Burns, fut si ri-

(1) *In four volumes. London*, 1844.

chement dotée par Crabbe, Campbell, Moore, Southey, Coleridge, Wordsworth, et reçut de Walter Scott et de Byron un lustre immortel.

Il n'y a pas, je pense, de témérité, si rapprochée qu'elle soit de nous, à placer l'ère de Walter Scott et de Byron parmi les grands âges de l'histoire des lettres. L'influence que M. Jeffrey y a exercée au nom d'un des intérêts les plus sérieux de la littérature recommande donc hautement les volumes que nous nous proposons d'examiner. Peut-être ne fut-il jamais plus important qu'aujourd'hui de se bien rendre compte de la solidarité qui unit la prospérité des lettres à la force de l'esprit critique : il serait assurément difficile de trouver pour une étude si opportune des lumières plus précieuses que celles que nous apportent les *essais* de M. Jeffrey.

Lorsque le public distrait ou rebuté accueille les travaux littéraires par l'indifférence ou quelquefois par des engouemens plus injurieux pour l'art que la brutalité naïve d'un mépris absolu, lorsque, sauf des exceptions bien rares, ceux d'entre les poètes chez lesquels la lassitude ou le découragement n'a point éteint, je ne dis pas l'inspiration, mais l'activité productrice, semblent faire de leur mieux pour justifier les dédains du public, c'est un pressant devoir pour les intelligences élevées d'appliquer leur attention aux causes qui animent et entretiennent la vie littéraire dans les sociétés. L'indifférence commune, loin d'envahir les esprits de cet ordre, ne peut que redoubler en eux le souci des intérêts de la littérature. Il ne faudrait pas seulement qu'ils eussent réprimé les aspirations les plus puissantes et les plus douces que développe la culture intellectuelle, il faudrait qu'ils se fussent lâchement détournés des grandes ambitions, pour cesser de voir et d'aimer dans les lettres la splendeur qui multiplie et consacre ce souvenir perpétué de toutes les grandes choses qui s'appelle la gloire. Ces esprits succomberaient-ils plutôt sous les désappointemens prodigués avec une libéralité si cruelle à la situation présente? Parce que le succès n'a pas couronné toutes les espérances conçues il y a vingt ans, parce que toutes les promesses n'ont pas été tenues, parce que bien des gloires ont vu se ternir leur éclat précoce et se sont flétries dans leur fleur, faut-il se punir soi-même par le découragement des fautes de la présomption? Faut-il délaisser désormais comme une préoccupation aussi stérile qu'importune l'étude des lois mystérieuses qui président à l'enfantement des âges littéraires? Si des siècles privilégiés élèvent des œuvres impérissables, si des époques déshéritées survivent à la ruine des édifices qu'elles avaient construits avec orgueil, la sagesse est-elle d'attendre dans une oisiveté insoucieuse l'impulsion

de la main supérieure qui combine ces vicissitudes suivant un dessein inconnu? Faudrait-il donc se résigner aux décadences comme à des situations irrévocables et fatales? Au lieu d'exciter et de nourrir nos efforts par l'émulation des grands exemples, les œuvres de nos devanciers ne sauraient-elles plus nous commander l'admiration qu'en nous humiliant dans la conscience désespérée d'une incurable faiblesse?

Je comprends ces arrêts dans la bouche de ceux qui pensent sauver leur fierté en feignant de ne pas porter pour eux-mêmes le deuil de leurs ambitions déçues; mais, placés au-dessus de l'indifférence qui dédaigne parce qu'elle ignore, les esprits élevés ne sont pas moins protégés contre l'indifférence que le découragement inspire. Ils savent bien qu'il n'en est pas des sociétés comme des individus, que la Providence ne leur a pas avarement mesuré une seule jeunesse, une seule virilité; ils savent que, tant que les sociétés ont une raison d'être, c'est-à-dire tant qu'elles ont le besoin et la force d'agir, le travail assidu de l'imagination et de l'esprit sur la parole, qui est la forme la plus directe, l'expression continuelle et nécessaire de leur activité, ne peut être interrompu en elles. L'histoire des phases diverses à travers lesquelles les littératures se renouvellent et se transforment est, à cet égard, une leçon significative et une suffisante garantie pour l'avenir. Voyez la littérature anglaise; elle ne s'est pas absorbée dans le siècle qui l'ouvre et qui la domine de si haut. La spontanéité et la richesse d'inspiration dont les écrivains de l'âge d'Élisabeth furent doués, toutes les qualités qui se sont une fois donné rendez-vous dans Shakspeare, ne semblent plus, il est vrai, pouvoir se produire encore avec la même exubérance de sève, avec une aussi riche variété de formes, avec la même fraîcheur de fleurs, de fruits et de parfums. Le travail de la poésie et des lettres n'est pas terminé cependant. A la littérature d'inspiration succède la littérature d'esprit, née des habitudes et des exigences que donnent au jugement l'étude des œuvres de l'antiquité et les mœurs raffinées d'une société polie. C'est du jugement surtout, qui a acquis dans la familiarité des anciens modèles et dans les agrémens artificiels de la vie distinguée une finesse pénétrante, que cette littérature développe l'exercice et prépare les plaisirs. Aussi le choix et la parure de l'expression deviennent-ils son objet principal. Elle mesure avec dextérité la nuance et le relief du mot au ton et au trait de l'idée. Sous ses mains industrieuses, la phrase, comme un tissu docile aux intentions d'une coquetterie savante, dessine les contours les plus déliés de la pensée, et s'ajuste en plis élégans aux attitudes les

plus délicates de l'esprit. Je ne compare pas les littératures de raffinement aux littératures d'inspiration spontanée : entre Dryden et Spenser, entre Pope et Shakspeare, entre l'aimable simplicité, l'ingénieux badinage d'Addison et la prose large, touffue et majestueuse de Jeremy Taylor, je ne voudrais pas exprimer une préférence qui fût une exclusion. N'est-ce pas d'ailleurs l'incontestable et suffisant mérite des littératures raffinées, de dresser pour ainsi la langue et d'assurer par d'habiles travaux la souveraineté définitive de l'esprit sur l'expression? Sans doute elles s'épuisent dans l'excès de leurs tendances; l'application exclusive à l'arrangement de la forme éteint à la longue l'imagination dans une imitation minutieuse et glacée, elle engendre je ne sais quelle puérile pusillanimité, quelle susceptibilité maladive, qui finissent par énerver et décolorer l'expression elle-même. Mais, effrayées de l'aridité que fait l'esprit dans la littérature, à force de s'éloigner du cœur, les natures généreuses franchissent un beau jour la distance et vont redemander la vie aux sources fécondes des émotions. C'est le moment d'un troisième âge littéraire, qui, joignant à la science expérimentée des formes la sève vivifiante des sentimens et la mâle hardiesse des idées, réunit les conditions désormais permanentes de la littérature dans les sociétés qui ont atteint à un certain degré de civilisation. L'invention spontanée peut y montrer encore la variété et la facilité merveilleuse de ses créations dans des organisations spécialement douées, comme Walter Scott par exemple: l'inspiration y éclot plus ordinairement sous le regard attentif et profond de la pensée, comme dans Cowper, et, aux deux extrémités de l'axe poétique, dans Crabbe et dans Byron. Il est évident que des horizons sans limites s'ouvrent à cette situation littéraire. Tandis que, durant les deux premières périodes, l'art n'avait guère exprimé que les sentimens simples et généraux, l'analyse des sentimens individuels et la peinture de leurs combinaisons infinies dans le mobile mécanisme de la vie sociale lui fournissent maintenant des matériaux qui se renouvellent sans cesse. Dans la poésie lyrique et élégiaque et dans le roman, il apporte à l'exposition des sentimens, des passions et des caractères individuels, l'attention studieuse qu'il avait mise durant la période précédente à éprouver le vocabulaire et à fixer les ressorts de la langue. Ce rajeunissement de la littérature par le retour de l'esprit vers le cœur fait en même temps refluer l'ame vers la nature; en pénétrant la nature de son amour et de sa vie, le sentiment y multiplie ses vibrations en des échos vierges et sonores, et y trouve une variété inépuisable de formes et de couleurs, dont il peut emprunter les beautés

splendides ou suaves toutes les fois qu'il ne serait pas plus beau dans sa nudité simple.

Quoique cette triple évolution ne se soit pas accomplie partout sous la même forme, il ne serait pas difficile d'en signaler les principaux caractères chez tous les peuples modernes. Au degré de culture où elles sont parvenues, les nations européennes sont entrées dans cette troisième période où les élémens d'abord divisés de l'activité littéraire se rejoignent. Réunissant les conditions complètes du développement des littératures, cette situation est loin d'être de nature à en accélérer la décadence, à en précipiter la ruine; elle semblerait au contraire devoir les conduire à un degré plus élevé de puissance, de fécondité et de splendeur. Si l'inspiration s'arrête aujourd'hui, ce n'est donc pas que les sources qui l'abreuvent soient ou inconnues ou taries, ce n'est pas que la science des formes lui fasse défaut : la science des formes est une conquête toujours ouverte à l'étude laborieuse.

Il est certain qu'un grand mouvement poétique et littéraire ne se produit jamais par sa propre spontanéité; il est ordinairement la conséquence d'une émotion provoquée dans les esprits par des intérêts moraux ou politiques. Lorsque les esprits sont émus, lorsqu'une impulsion puissante les emporte et les soulève, toutes les sèves de l'activité humaine s'échauffent et s'agitent. L'intelligence vit d'une vie plus haute, plus large, plus rapide; l'effervescence universelle communique alors à l'inspiration poétique l'élan, le courage, l'ambition, l'enthousiasme indispensables en littérature, comme partout, pour l'accomplissement des grandes œuvres. Il serait superflu d'en signaler des exemples : peut-être l'objet de ces pages m'autorise-t-il à rappeler ceux que présente le développement de la littérature anglaise; le premier âge de cette littérature suit le vaste ébranlement imprimé aux esprits par la réforme, il est contemporain des glorieuses prospérités du règne de la fille d'Anne de Boleyn. La littérature élégante et fine, spirituelle et sensée, du règne d'Anne, reflet brillant de la société aristocratique qui la protégeait pour la faire servir à ses desseins politiques, s'éteignit et disparut lorsque cette société lui retira son patronage. Et quels furent les faits précurseurs de la renaissance de la fin du XVIIIe siècle? N'est-ce pas l'impulsion imprimée à la politique par le génie impétueux et altier de lord Chatham? N'est-ce pas cette fièvre d'entreprise que vint allumer au sein de la nation anglaise la merveilleuse extension donnée dans l'Inde à la puissance et aux richesses britanniques par Clive et Warren Hastings? N'est-ce pas le sentiment religieux réveillé par le pieux enthousiasme de Wesley, et les grandes

luttes provoquées par les secousses répétées coup sur coup de la révolution américaine et de la révolution française?

L'inspiration poétique ne se mesure donc pas à elle-même ses périodes d'activité et de repos; il n'est au pouvoir d'aucune force humaine de susciter à volonté les circonstances qui l'animent et qui l'exaltent : le refroidissement et l'abaissement de l'inspiration littéraire sont la faute des temps plus que celle des hommes, cela est vrai; mais les temps de ralentissement et de halte ont aussi leurs devoirs et leurs travaux. Ne faut-il pas s'y préparer à de nouveaux essors, y consolider les résultats antérieurement acquis, y perpétuer les traditions transmises, et si l'on n'y fait plus de nouvelles conquêtes, ne pas laisser entamer les anciennes?

Aussi le temps où l'invention s'allanguit dans l'art ne doit pas être perdu pour la réflexion; la critique doit veiller plus que jamais lorsque l'inspiration sommeille. En effet, quand le poète se retire, la société ne s'en va pas, le public reste. Or il y a entre le public et le poète une intime solidarité, une étroite correspondance. On le disait il y a longtemps; il me semble que le mot est de La Bruyère : « S'il n'y a pas assez de bons écrivains, où sont ceux qui savent lire? » et c'est précisément la tâche des critiques, déjà les représentans éminens du public vis-à-vis des inventeurs, de former, de discipliner, de protéger le goût du public en lui rendant compte des impressions que les œuvres d'art lui font éprouver, en lui apprenant à remonter jusqu'aux sources de ses émotions, en l'initiant à mille délicates beautés qui échappent à l'observation superficielle et pressée. En même temps qu'elle défend auprès du poète l'intérêt des plaisirs intellectuels du public, la critique prépare ainsi un public au poète. La mission de la critique n'est donc pas interrompue par les lassitudes de la création littéraire; elle a alors à travailler pour le poète futur. Aussi l'autorité critique remplit-elle ordinairement les interrègnes de la poésie. Je remarque que, dans l'intervalle qui sépare l'ère d'Anne de la renaissance de la fin du XVIIIe siècle, le plus grand nom littéraire est celui du critique Johnson, qui a été contemporain de Pope et qui a pu lire Cowper.

La nécessité d'élever le public à un niveau littéraire supérieur, afin de rehausser la littérature elle-même, est un des intérêts les plus importans d'une société civilisée; mais un mouvement poétique suppose dans le public un courant d'activité et de sympathies auquel il s'associe et qui le soutient. Je n'ai pas de peine à comprendre, par exemple, les dernières ardeurs de vie littéraire que nous avons eues en France sous la restauration et au commencement de ce règne. Je vois, à ces

époques, un public jeune que les grandes choses au milieu desquelles il s'était formé et auxquelles il travaillait lui-même provoquaient à de hautes ambitions, et que l'ambition faisait studieux et hardi. Les déplacemens qu'opéra 1830, la perturbation qu'il apporta dans la stratégie des intérêts, rompirent déjà les rangs de ce public; tant que durèrent les secousses à travers lesquelles s'est fondé l'ordre de choses actuel, il y eut cependant encore un mouvement littéraire, parce qu'il y avait encore je ne sais quel inquiet sentiment d'attente qui tisonnait un reste de feu sacré dans les esprits. Mais depuis que la consolidation de l'œuvre de 1830 a été assurée, que les ambitions désordonnées et sans but ont été refroidies, on a pu voir qu'il n'y avait plus en France de public assez nombreux, assez uni, assez actif, et il me semble que les artistes sérieux ont dû éprouver l'embarras cruel de ne plus savoir à qui s'adresser. Aussi, en ce moment où cette dispersion de l'auditoire ému et éclairé d'avant 1830 se fait si douloureusement regretter, je connais peu de questions aussi intéressantes que celles-ci : comment peut-on reformer en France un public littéraire? Où faut-il en aller chercher les élémens?

Ai-je besoin de dire que je ne désigne pas, par les mots de public littéraire, la foule, sur laquelle les œuvres d'art peuvent exercer des impressions plus ou moins vives, mais qui ne sont, pour ainsi dire, qu'instinctives? que je ne parle que de la portion la moins nombreuse, de cette élite, de cette aristocratie du public, capable de jouir doublement de ses impressions, en les analysant et en rapportant ses émotions à leurs causes? C'est un public de cette sorte qui s'associe à un mouvement littéraire, et qui en signe, pour ainsi dire, tout entier les grandes œuvres. Ainsi, à travers les inspirations politiques et la langue altière et profonde qui les exprime, si admirées dans Corneille, — à travers les dialogues d'Auguste et de Cinna, de Sertorius et de Pompée, vous entendez distinctement parler cette génération qui servit ou se disputa l'état au temps de Richelieu et du coadjuteur. La cour de Louis XIV vous explique également Racine, et l'intelligence de la littérature du XVIII[e] siècle vous manque, si vous n'avez saisi dans les mémoires et dans les correspondances de cette époque l'esprit de la société polie et des salons, où cette littérature se faisait et avait ses juges. Jusqu'à ce siècle donc, en France, la littérature a toujours trouvé son public naturel, le public de qualité dont je parle, dans l'aristocratie, active et mâle encore aux alentours de la fronde, éclairée ensuite des reflets de la majesté du grand roi, enfin corrompue et frivole, mais élégante et spirituelle, sous la régence et sous Louis XV.

J'appellerai encore un public de qualité celui qu'a eu le mouvement littéraire de la restauration. Le caractère élevé des intérêts qui se débattaient alors, le prestige attaché à ces causes qui s'appelaient autorité ou liberté, hiérarchie ou égalité, passé ou avenir, s'était communiqué à la tenue d'esprit de ceux qui prenaient part à la lutte. Aujourd'hui que tout s'est affaissé et dispersé, en fait de gouvernement littéraire, nous sommes en plein dans la brutale anarchie du suffrage universel; le public littéraire, cet auditoire d'élite où l'esprit doit être jugé par ses pairs, est envahi par la démocratie; ne sont-ce pas nos cinq cent mille lecteurs de romans-feuilletons qui font les scandaleux succès dont vous gémissez?

Mais dans l'état actuel de notre société, de quel côté, dans quelle direction faut-il chercher à rallier l'esprit critique et à former ainsi ce premier public ayant qualité pour apprécier? Là apparemment où le mouvement peut renaître et où se rencontrent les conditions premières de l'esprit critique : dans ces positions supérieures qui, suggérant le goût des succès de vanité, ou imposant la nécessité des succès d'ambition, obligent la pensée à appeler à son aide toutes les forces et toutes les séductions de la parole. Or ces conditions résultent ou de l'élégance et de la finesse déliée de mœurs distinguées, ou d'un mouvement imprimé aux esprits par de grands intérêts. Lorsque les délicates exigences que l'oisiveté développe au sein des sociétés aristocratiques disparaissent, attendu qu'il n'y a vraiment plus d'aristocratie oisive, c'est donc autour d'un grand intérêt, d'une puissante préoccupation, qu'il faut chercher ces conditions d'activité intellectuelle qui forment l'esprit critique et un public littéraire. Ai-je besoin d'indiquer l'intérêt, la préoccupation, qui dominent l'activité et les mœurs de notre société nouvelle? Oserai-je avouer qu'à mon avis, la littérature n'a pas de meilleure manière de travailler pour elle-même que de s'associer à l'esprit politique pour l'étendre, l'élever, le fortifier et l'orner, et qu'elle ne peut même se préparer une restauration glorieuse qu'en ranimant d'abord la littérature politique?

« Il y a en France trois sortes d'état, écrivait l'ingénieux auteur des *Lettres Persanes*, l'église, l'épée, la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres. Tel par exemple que l'on devrait mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est un homme de robe. » Malheureusement, il ne paraît pas que nous soyons guéris de ce travers. A la tournure qu'ont prise les choses, il semble qu'il faudrait peu de temps pour que la littérature et la politique en vinssent à avoir l'une pour l'autre un mépris souverain. Il y a des deux côtés

une tendance peu courtoise à s'éconduire réciproquement. Ici le lettré est suspect de légèreté, de faiblesse d'esprit; là on se défie et on raille de l'homme politique comme d'une intelligence naturellement lourde, sans délicatesse, grossière. Que l'on ait souvent raison sur les hommes, je ne le conteste pas; mais que l'on se laisse entraîner à vouloir étendre aux choses cette jalousie étroite et quelque peu impertinente, qui finirait par déprimer à la fois la littérature et la politique, en affranchissant l'une de l'intervention du bon sens, en réduisant l'autre à je ne sais quelle pratique inculte et barbare, là commence le travers maladroit contre lequel on ne saurait trop vivement protester.

Dans les pays libres, dans les pays où la souveraineté universelle est décidément dévolue à l'opinion, et où tous les genres de succès se disputent par devers l'opinion, où la parole est par conséquent le moyen de puissance le plus général et le plus grand, l'esprit littéraire et l'esprit politique, ne pouvant se passer l'un de l'autre, feraient mieux d'échanger l'estime que le dédain et de s'allier de bon cœur. Je demande l'alliance, et je m'empresse de délimiter ma pensée en déclarant que je veux moins que personne la confusion et les empiètemens. Je goûte parfaitement en effet le mot épigrammatique de Louis XIV sur Racine et le marquis de Cavoie. Si, du temps de Versailles, le gentilhomme et le poète, en s'efforçant, pour satisfaire une vanité puérile, d'échanger leurs distinctions naturelles, étaient conduits au ridicule par l'affectation, je ne crois pas davantage qu'il convienne à l'ode de se traduire en prose parlementaire du haut d'une tribune, et je suis loin d'inviter la plume qui vient de calculer une combinaison de douane à écrire une élégie ou un paysage. Je demande seulement à l'esprit littéraire de voir dans l'esprit politique un associé naturel, et de ne pas oublier, s'il tient à être apprécié à sa valeur, qu'il ne peut l'être dans notre société que grace aux développemens de l'esprit politique. Je ne lui demande que les aptitudes critiques : j'ai garde d'exiger de celui-ci les facultés créatrices; j'en attends la pénétration qui reconnaît les beautés de l'art, le goût qui les recherche et l'intelligence exercée qui se les assimile.

La culture de deux branches de la littérature qui appartiennent de plein droit à l'esprit politique, l'histoire et l'éloquence, doit nécessairement le préparer aux facultés critiques dont je parle. Lors même que les hommes qui veulent agir immédiatement sur le présent ne seraient pas forcés de demander à l'histoire la connaissance des grandes lois qui gouvernent le mouvement des sociétés, une tendance toute spontanée les porterait encore vers cette étude. La société naturelle

de ces esprits d'élite n'est pas circonscrite par les limites de leur existence. L'élévation de leur nature fait des grands hommes des siècles passés leurs vrais contemporains. Quelque médiocres que puissent être les choses qui les environnent, comme ces esprits ne peuvent dominer le présent sans l'enthousiasme qui le dépasse, au-dessus du présent le passé leur ouvre une société supérieure qu'ils visitent souvent de la pensée et où ils nouent d'étroites liaisons; la fréquentation de ce monde qu'habite dans les monumens de la parole écrite tout ce qui a été illustre sur la terre, les soulevant par momens au-dessus des petitesses de la réalité, leur transmet avec des tressaillemens sublimes une extraordinaire puissance. Tant que l'humanité subsistera, les intelligences actives, recherchant l'intimité des grands hommes dans les œuvres achevées où ils revivent encore, aimeront dans la langue littéraire le seul intermédiaire par lequel elles puissent communiquer avec eux.

L'usage de la parole comme moyen d'ascendant, l'éloquence politique, les lie plus fortement peut-être à la culture littéraire. Il ne s'agit ici ni d'un penchant désintéressé, ni d'un luxe de bel esprit, mais d'une nécessité impérieuse, la nécessité de connaître à fond tous les procédés par lesquels la parole peut, en allant de l'oreille au cœur des hommes, y remuer les sentimens et y déterminer les résolutions. J'accorderai sans peine que l'énumération des qualités que Cicéron exige, dans ses dialogues, de l'homme politique accompli des pays libres, n'est que l'ostentation orgueilleuse de celles qu'il possédait lui-même. Cependant, avant le vainqueur de Catilina, l'ambition seule avait fait une nécessité aux hommes qui poursuivaient l'influence sur le public le moins cultivé, sur les masses, de s'initier aux ressources de l'expression par un laborieux apprentissage. Je ne dis rien d'Athènes; mais à Rome, où le peuple était bien loin des susceptibilités de l'atticisme, on connaît les études que firent les Gracchus sous les maîtres que Cornélie leur avait choisis parmi les plus célèbres de la Grèce, et on sait jusqu'où le plus jeune poussait le raffinement du dilettantisme oratoire.

Si l'on songe que toutes les branches de la littérature sont solidaires et se prêtent de mutuels secours, puisqu'elles veulent toutes la même chose, produire l'émotion, et par le même moyen, par la puissance de l'expression; si l'on songe encore que la principale affaire des hommes politiques est la connaissance profonde des intérêts et des sentimens humains qu'ils veulent conduire, il semble que personne ne doive être plus sensible qu'eux aux beautés des œuvres purement litté-

raires qui révèlent et agrandissent les ressources de la parole, il semble que la peinture des caractères et des passions ne puisse trouve des spectateurs plus curieux et des appréciateurs plus compétens. Il est donc aussi naturel aux hommes politiques de vivre dans la familiarité des poètes qu'au poète lui-même de fréquenter l'atelier du peintre ou du sculpteur. Aussi, je comprends l'attention intelligente que les hommes d'état distingués de l'Angleterre ont toujours prêtée à la littérature. Je ne suis pas surpris, en feuilletant les lettres précieuses que lord Chatham écrivait à son jeune neveu Grenville, de voir la connaissance intime et le goût sûr que ce grand homme y révèle des littératures classiques de l'antiquité et des temps modernes. Je ne suis pas surpris de voir Pitt, qui avait su déjà apprécier et récompenser le mérite du prosateur élégant et délicat qui a écrit *l'Homme de sentiment* et *Julia de Roubigné*, de voir Pitt, après la lecture du *Lai du dernier Ménestrel*, manifester à l'égard du jeune poète des intentions que sa mort prématurée l'empêche de réaliser. Je comprends l'estime que faisaient Walter Scott et Byron des félicitations empressées de Canning. Et lorsque Fox, lassé de la longue impuissance de son opposition, cesse, en 1797, de prendre une part régulière aux débats du parlement, ce n'est pas moi qui trouverai étrange ou ridicule l'ardeur avec laquelle il se remet à l'étude des poètes, et ce retour de fougue juvénile qui lui fait annoncer dans sa correspondance avec ses amis des projets tels que ceux-ci : la publication d'une édition de Dryden, une étude sur Euripide, et une défense de Racine et de la scène française.

Je ne crois pas que ces réflexions m'aient éloigné de l'objet de cette étude. M. Jeffrey, que Walter Scott et Byron et l'Angleterre avec eux ont proclamé le premier critique de ce siècle, représente précisément en effet l'esprit critique dans une société où la discussion des affaires politiques domine et règle tout le mouvement intellectuel. Dans les qualités sérieuses qui distinguent ses travaux, dans la nature du recueil auquel il a attaché son nom, dans le caractère général de sa vie, qu'un rôle littéraire rempli avec éclat n'a pu distraire des devoirs et des succès d'une profession active, on reconnaît l'influence indirecte de la vie politique : la vigoureuse portée qu'elle donne aux esprits, les habitudes laborieuses et la mâle tenue qu'elle leur inspire.

On sait que M. Jeffrey (je devrais dire lord Jeffrey, si je me conformais à l'usage anglais, puisqu'il occupe la place éminente de *lord-justice*, de juge de la cour de session d'Écosse), on sait que M. Jeffrey fut un des quatre ou cinq jeunes gens qui fondèrent en 1802 la *Revue*

d'Édimbourg. La pensée de ce recueil vint au révérend Sydney Smith, qui en a été assurément l'écrivain le plus spirituel et le plus vif. Il eut tout de suite pour associés M. Jeffrey, M. Brougham, M. Horner, qui s'acquit bientôt à la chambre des communes une autorité universellement reconnue dans les questions financières et commerciales, et qu'une mort prématurée empêcha seule d'arriver aux positions les plus considérables. Walter Scott y travailla pendant les premiers temps; mais les tendances politiques de la *Revue d'Edimbourg* lui firent cesser sa collaboration. M. Sydney Smith ne fut à la tête de la rédaction que pendant une année; M. Jeffrey prit la direction du recueil en 1803 et ne la quitta qu'en 1829. Il en fut pendant toute cette période le rédacteur le plus assidu. Il y a tel numéro dans lequel j'ai compté jusqu'à quatre ou cinq articles de sa plume. Élu, en 1829, doyen de l'ordre des avocats d'Édimbourg, il ne crut pas pouvoir concilier la dignité qui venait de lui être conférée à l'unanimité par ses confrères avec la position de directeur d'un journal de parti, et il résigna ses fonctions d'*editor*. Il cessa aussi de prendre une part active à la rédaction : il n'a pas écrit depuis lors pour l'*Edinburgh Review* plus de quatre articles. Les positions élevées qu'il occupa bientôt après dans la magistrature durent naturellement ralentir sa collaboration. Édimbourg l'envoya en 1831 à la chambre des communes; il fit partie de l'administration de lord Grey comme *lord-advocate* (procureur-général) d'Écosse. Sa carrière parlementaire fut de courte durée. Une immense réputation d'écrivain l'avait devancé à la chambre des communes; ses amis, ses compatriotes, témoins de ses succès au barreau d'Édimbourg, lui présageaient d'éclatans triomphes oratoires sur la première scène politique du royaume-uni. La curiosité, les grandes espérances qui s'attachaient à son début parlementaire lui furent nuisibles : quoique doué d'une extraordinaire facilité de parole, il n'obtint auprès de l'auditoire des communes qu'un succès d'estime, ce qui était un échec, comparé aux succès d'enthousiasme que les journaux écossais avaient promis. Je crois que M. Jeffrey commençait trop tard sa carrière parlementaire. Sur une assemblée composée comme la chambre des communes, c'est par une argumentation vive, mais familière, et dont il faut combiner d'ailleurs les évolutions rapides sous le feu des mobiles impressions de l'auditoire, que la parole acquiert un ascendant assuré. Or, la nature d'éloquence qui réussit le plus sur les assemblées politiques, ce talent de la discussion pratique, que les Anglais définissent d'un mot en donnant à ceux qui en sont doués le nom de *debater*, est rarement innée; elle ne s'ac-

quiert ordinairement que par l'habitude. De notre temps, il n'y a que lord Stanley qui soit né *debater*. Burke, le plus éloquent pamphlétaire, le plus grand écrivain politique que l'Angleterre ait produit, ne l'a jamais été. Aussi faisait-il peu d'impression sur la chambre; les bancs se dégarnissaient et l'on allait dîner lorsqu'il prenait la parole. Erskine échoua au parlement après de magnifiques succès au barreau. Fox devint un *debater* consommé; mais pour arriver à cette supériorité, pendant les cinq premières années qu'il passa à la chambre, il se fit une loi (qu'il observa) de prendre la parole au moins une fois tous les soirs. M. Jeffrey ne fut pas tenté de commencer si tard ce difficile apprentissage. Maître du premier rang ailleurs, la région du second ordre ne pouvait lui convenir à la chambre des communes : il en sortit en 1835 pour prendre le poste de juge de la cour de session d'Écosse qu'il remplit aujourd'hui.

J'ai dit comment a fini la carrière active de M. Jeffrey avant de parler des circonstances qui en décidèrent la direction. Parmi celles-ci, je crois devoir compter en première ligne le caractère particulier de la ville où il est né, de la société au milieu de laquelle il s'est formé. Édimbourg présentait, à la fin du XVIIIe siècle surtout, l'ensemble de conditions le plus propre à placer la jeunesse distinguée dans cet heureux milieu qui la provoque à développer les forces vives qui sont en elle, en même temps qu'elle lui apprend à les diriger et à les régler. Comme capitale de l'Écosse, cette ville était le siége des premières fonctions administratives et le séjour habituel de la haute aristocratie du pays. Par son université, elle attirait dans son sein les esprits les plus éminens dans les sciences, dans la philosophie et dans les lettres. Les deux aristocraties, celle de la naissance et de la fortune, et celle de l'intelligence, s'y rencontraient donc et s'y mêlaient avec une considération et un empressement mutuels. C'est à cette liaison du monde et des lettres que Hume et Robertson avaient formée au nom de celles-ci, que continuèrent Henri Mackenzie, les professeurs Fergusson, Dugald Stewart, Playfair, et plus tard Walter Scott, M. Jeffrey lui-même et d'autres hommes de mérite trop peu connus hors d'Angleterre pour que je les nomme; c'est à cette liaison assurément que la société d'Édimbourg est redevable de la supériorité qu'elle a conservée sur les autres villes du royaume-uni. Édimbourg était même en meilleure position que Londres, pour que ce rapprochement du monde et des lettres portât ses fruits. Le retentissement de la politique s'y faisait suffisamment sentir pour y entretenir la virilité des esprits, mais non pour les étourdir de son tumulte ou les

absorber dans la confuse mêlée de ses intrigues. On y était également à l'abri du grossier tapage de l'industrie et du commerce. La vie purement intellectuelle, la vie d'observation, de réflexion et de poésie, y trouvait ce repos, ce loisir, cet isolement des autres préoccupations, à la faveur desquels elle se déploie si volontiers. Au sein de cette société naturellement bien classée, on pouvait, dans la fréquentation assidue de cercles choisis, tirer des échanges intimes de la pensée ce renouvellement des forces de l'intelligence que les esprits supérieurs aiment et recherchent dans les rapports de cette nature. Ce caractère distingué de la société d'Édimbourg devait avoir une vive influence sur la jeunesse instruite de cette ville : il s'y reflétait en une généreuse ardeur pour les travaux d'imagination et de réflexion, en une active et féconde émulation de talent. De là ces *debating societies*, ces nombreuses associations de jeunes gens où l'on se réunissait pour se former aux discussions littéraires et politiques. Ce fut dans un cercle de ce genre que sir James Mackintosh rencontra notre Benjamin Constant, « Suisse de mœurs originales et de grand talent, » comme il dit dans son journal. Dans la plus remarquable de ces réunions, la *speculative society*, M. Jeffrey lia avec Walter Scott une étroite amitié. Ce que ces jeunes esprits gagnaient à ces exercices en étendue, en profondeur, en force et en souplesse, ils l'ont montré depuis. On peut dire que la *Revue d'Édimbourg* en est sortie; la *debating society* est bien reconnaissable dans l'origine de ce recueil.

La *revue critique*, telle qu'elle fut fondée par MM. Sydney Smith et Jeffrey, est en effet la discussion vaste et approfondie et le gouvernement représentatif pour ainsi dire introduits dans la littérature. Une entreprise semblable ne pouvait être tentée que par des esprits façonnés par les mœurs politiques d'un pays libre; elle devait bien l'être dans la situation nouvelle qui s'ouvrait à l'Angleterre au commencement de ce siècle. C'était l'époque où l'agitation imprimée aux idées depuis le ministère de lord Chatham commençait à avoir un retentissement large, profond, et qui ne devait plus s'arrêter, dans cette extension des classes moyennes, qui allait modifier la constitution de la société anglaise. Accrues, fortifiées, enrichies, remuées en tout sens par les progrès des intérêts industriels, que la guerre combinée avec les inventions mécaniques provoquait alors, les classes moyennes, en entrant d'une manière plus sérieuse et plus suivie dans le mouvement politique, allaient porter sur toutes choses une plus curieuse activité de pensée. Il fallait faire l'éducation de ce nouveau public créé par un mouvement politique. Des esprits fortifiés eux-mêmes par l'activité

politique s'en chargèrent et en étaient seuls capables; la *revue critique*, qui introduisait la division du travail et la discussion dans la sphère intellectuelle en ramenant tout aux intérêts présens, fut le moyen dont ils se servirent. S'ils sont arrivés à leurs fins, je le laisse dire à M. Jeffrey lui-même.

« La *Revue d'Édimbourg*, on le sait bien, écrit-il dans le court avertissement qui précède ses essais, visait haut dès le début; elle ne voulait pas se borner à l'humble tâche de prononcer sur le mérite littéraire des ouvrages qui se présentaient à elle; elle faisait profession d'approfondir les principes sur lesquels ses jugemens devaient s'appuyer, et d'exposer des vues larges et originales sur les questions auxquelles ces ouvrages pouvaient se rapporter. En somme, je pense qu'il est aujourd'hui généralement admis qu'elle a atteint le but qu'elle se proposait. Des erreurs nombreuses, quelques grosses étourderies, ont pu être commises; on s'est laissé entraîner à des excès par l'esprit de parti, par une présomptueuse confiance et une tendance trop vive au blâme. Malgré ces fautes, on accordera, je pense, que sur les grands objets que poursuit l'esprit humain, la *Revue d'Édimbourg* a réussi à familiariser le public avec des spéculations plus élevées, des vues plus profondes et plus étendues que celles auxquelles il était accoutumé; on accordera qu'elle a réussi à augmenter l'influence de cette sorte d'écrits périodiques, non-seulement dans ce pays, mais dans la plus grande partie de l'Europe, qu'elle a agrandi la capacité du public croissant auquel ces écrits s'adressent, et lui a donné un goût plus vif pour la forte nourriture qui lui était offerte alors pour la première fois.»

M. Jeffrey peut revendiquer avec un légitime orgueil la plus grande part de ce succès. Les quatre volumes qu'il vient de publier contiennent à peine le tiers de ce qu'il a écrit dans la *Revue d'Édimbourg*; la diversité des travaux qui y sont reproduits suffit pour donner une prodigieuse idée de l'ampleur et de l'activité de son esprit. Il n'y a qu'à citer les divisions sous lesquelles il les a classés : littérature générale et biographie littéraire, — histoire et mémoires historiques, — poésie, — psychologie, métaphysique et jurisprudence, — romans et œuvres d'imagination en prose, — politique générale, — mélanges. On voit que M. Jeffrey a porté à peu près sur tout l'esprit critique et l'analyse. On voit sur quelle variété d'objets, dans une société à laquelle la discussion des intérêts politiques imprime un puissant mouvement, l'esprit critique exerce et nourrit ses forces. Je ne veux pas discuter le classement que M. Jeffrey a cru devoir faire de ses essais; je les examinerai dans un ordre plus simple et plus logique,

distinguant les discussions purement littéraires de celles qui se rattachent à des intérêts moraux ou politiques, et des travaux qui intéressent purement la curiosité. Les essais de critique littéraire sont d'ailleurs ceux qui occupent la plus grande place dans ces volumes; ce sont également ceux qui ont le plus contribué à la renommée de l'auteur; ils doivent à ce titre attirer de préférence et d'abord notre attention.

La publication actuelle s'ouvre par un des articles les plus estimés de M. Jeffrey : une étude approfondie sur le goût et sur le beau. Un critique consciencieux et conséquent doit s'être mis scrupuleusement d'accord avec lui-même sur la portée et les droits de l'autorité dont il veut être l'organe, et avoir fixé un point solide où il puisse attacher avec assurance le fil de ses déductions. Rechercher la nature du beau et du goût, c'était précisément soumettre à cette épreuve les fondemens de la critique, puisque la prétention de la critique est d'être l'exercice le plus parfait de la faculté qui perçoit le beau. M. Jeffrey a rempli cette tâche avec la dextérité d'analyse et l'exactitude d'esprit qui distinguent les philosophes écossais, mais aussi avec une vigueur et un coloris de style que l'on n'est pas habitué à rencontrer chez les ingénieux psychologistes d'Édimbourg. Je n'indiquerai dans cette belle et longue dissertation que les idées qui peuvent faire comprendre les doctrines critiques de M. Jeffrey.

Définir philosophiquement le beau, c'est-à-dire la source de l'émotion poétique, n'est point un facile problème : il n'en est pas des sentimens qu'allument en nous les rayons du beau comme des impressions simples et immédiates qui nous arrivent par les sens, lesquelles se définissent elles-mêmes. Je parle du rouge, et j'explique la sensation que je désigne ainsi, je justifie le nom que je lui donne en montrant un objet rouge; mais le beau n'est pas défini par lui-même, puisque tous les hommes ne sont pas d'accord sur les sentimens dont ils attribuent l'origine à la beauté, puisque, tandis que la lumière est lumière pour tous, ce qui est trouvé beau par les uns est loin souvent de paraître tel aux autres, et qu'on pourrait dire pour la beauté ce que Pascal disait de la justice : « Un méridien en décide. » Cette diversité d'opinions indique déjà que la beauté n'est pas une propriété réelle des objets, s'adressant en nous d'une manière uniforme à un sens spécial et distinct : il suffit, pour s'en convaincre, de songer en combien d'objets différens nous en voyons le caractère. Les propriétés réelles et constitutives des choses sont identiques dans chacune de celles auxquelles elles sont communes. Je dis que la neige est blanche,

que le lis est blanc, et l'œil reconnaît, en effet, dans le lis et dans la neige la même propriété annoncée à l'esprit par le même mot. Il n'en est pas ainsi de la beauté. Dans un seul ordre, celui des formes, si je parle d'un beau vase, d'un bel arbre, d'une belle femme, où est, dans ces divers objets, le caractère identique qui détermine et révèle la beauté? Dans d'autres ordres encore, à quelle propriété commune et semblable reconnaissez-vous la beauté d'une belle fleur et d'une belle symphonie, d'un beau poème et d'un beau paysage? L'unité des sentimens qu'éveillent en nous des choses si différentes ne saurait donc être une propriété inhérente à ces choses : elle consiste en une sensation de plaisir que la présence de ces objets nous suggère; mais cette jouissance intérieure n'est pas un caractère suffisant pour déterminer la beauté, puisque nous n'appelons pas belles toutes les choses qui éveillent en nous des émotions agréables. Suivant M. Jeffrey, ce qui distinguerait la sensation du beau et l'émotion poétique, ce serait d'être le retentissement de plaisirs, d'émotions plus simples, antérieurement éprouvés. La beauté attribuée aux objets, au lieu de leur appartenir en propre, leur viendrait de sensations anciennes auxquelles ils demeureraient unis dans notre mémoire, soit qu'ils eussent été la cause immédiate de ces sensations, soit qu'ils leur eussent été indirectement et accidentellement associés : elle ne serait que le reflet de nos propres émotions; les objets qui nous plaisent comme beaux ne feraient ainsi que nous rendre, dans des combinaisons nouvelles et à travers des faces prismatiques, ces affections que nous aurions autrefois déposées en eux, ces effluves, ces émanations, ces irradiations de l'ame humaine, dont nous les aurions, pour ainsi dire, pénétrés, imprégnés et colorés.

M. Jeffrey indique avec une sagacité délicate ces sentimens premiers, dont les reflets nous attirent et nous charment dans la beauté, et il semble justifier complètement sa théorie en décrivant plusieurs des associations nécessaires ou accidentelles qui unissent ces sentimens aux objets. Ainsi, dans la beauté d'une jeune fille, ce n'est pas la combinaison de certaines formes, la réunion et l'harmonie de certaines couleurs en elles-mêmes que nous aimons : ce sont les qualités dont ces couleurs et ces formes sont pour nous l'expression si habituelle, que nous avons fini par les confondre avec elles; c'est l'épanouissement et la plénitude de la vie, c'est la première et pure fraîcheur des sentimens. Vous ne verriez pas la beauté dans ces ravissans sourires, s'ils étaient le langage de la douleur, ou si la nature y eût fait éclater la méchanceté au lieu d'y faire luire l'innocence; vous ne la verriez pas

dans ces couleurs où fleurissent à la fois la jeunesse et la pureté, dans ces regards où vous lisez l'intelligence, la vivacité, la tendresse, s'ils n'eussent jamais peint que les ruines de la vie, les dégradations du vice, ou l'humiliante insensibilité de l'idiotisme. Il en est de même de la nature morte. M. Jeffrey, interrogeant la réflexion en présence de paysages divers qu'il reproduit avec une heureuse richesse de pinceau, montre aisément que nous ne sentons, que nous n'aimons dans les beautés de la nature que les jouissances ou les peines dont l'humanité l'a comme peuplée et animée. C'est ce qui explique la diversité que l'on observe dans les types du beau suivant les temps et les latitudes : la beauté n'étant déterminée que par l'union souvent variable qui existe entre nos sympathies et les circonstances extérieures qui y sont attachées par l'habitude et le souvenir, les types extérieurs de la beauté doivent varier avec ces circonstances. De là les caractères particuliers qui distinguent les différens goûts nationaux dans les arts; c'est ainsi que les différences d'éducation et d'instruction modifient nos perceptions de la beauté : voilà pourquoi chaque homme a, suivant les circonstances de sa vie, des préférences de beauté et un goût personnel.

Je le répète, je ne fais qu'indiquer la pensée première de la théorie de M. Jeffrey, je ne peux le suivre dans les longs développemens par lesquels il la justifie; je ne la discuterai pas davantage, je n'examinerai pas si elle peut satisfaire ceux qui veulent suivre les racines de ce qu'ils appellent la philosophie de l'art jusque dans les plus subtiles origines métaphysiques, mais j'en accepte volontiers les conclusions : elles ont l'avantage de mettre fin à ces questions sur les règles absolues et invariables du goût, qui, comme le dit avec raison M. Jeffrey, ont été le prétexte de tant de débats impertinens. Si les choses ne sont pas belles en elles-mêmes, si elles ne sont belles qu'autant qu'elles servent à suggérer à l'ame les émotions qu'elle aime, il n'y a d'invariable dans la beauté que ce qui est invariable dans l'essence de notre nature, et l'indépendance des goûts est délivrée des entraves artificielles dans lesquelles d'étroits critiques avaient voulu la garrotter.

Ces larges idées sur les sources de l'émotion poétique ont permis à M. Jeffrey de conserver une libérale tolérance à l'égard des dissidences qui divisent les littératures des peuples européens. Cette tolérance n'était pas peu méritoire au commencement de ce siècle, avant que la révolution tentée par M. de Châteaubriand et Mme de Staël dans notre littérature fût devenue un fait irrévocable et consacré. Bien peu d'esprits pouvaient alors comprendre parmi nous que des nations

voisines, liées par des rapports quotidiens, arrivées au même degré de civilisation, nourries dans l'admiration et dans le respect des mêmes modèles antiques, suivissent en littérature des idées et des formes différentes. Ils ne voulaient expliquer ces divergences que par des infériorités naturelles, bien entendu qu'ils se réservaient à eux-mêmes et à leur pays le monopole du goût irréprochable. Cette présomption, qui s'était montrée si insolente à l'égard de Shakspeare et de la littérature anglaise, n'arrachait à M. Jeffrey aucune représaille. C'était avec le sang-froid du bon sens qu'il lui répondait. Nous reconnaissons sans doute des fautes dans Shakspeare, disait-il dans un article sur la *Littérature* de Mme de Staël, et il n'en vaudrait que mieux, s'il ne les avait pas; mais il y a des choses que les Français appellent des fautes et que nous considérons délibérément, nous, comme des beautés. Je crains qu'ici la discussion ne puisse admettre d'arrangement, parce que je donne raison aux deux parties, si elles sont sincères; le goût est la faculté de jouir des œuvres poétiques; le meilleur goût est celui qui procure le plus de jouissances. Les Anglais qui, comprenant le français aussi bien que leur langue, préfèrent cependant Shakspeare à Racine, n'ont pas de justification plus complète et plus décisive à alléguer de leur préférence que de l'avouer modestement et fermement; ils n'ont qu'à déclarer que leurs mœurs, leurs études et leurs occupations leur font goûter, à la plus riche variété d'images, à la flexibilité supérieure de ton, à l'imitation plus étroite de la nature, à la succession plus rapide des incidens et aux élans plus véhémens de passion que l'on rencontre dans l'auteur anglais, un plaisir beaucoup plus grand qu'à l'immuable majesté, à la composition travaillée et à la poésie épigrammatique du poète français. « Pour le goût de la nation anglaise, dit encore M. Jeffrey, je ne comprends pas qu'il soit besoin d'une autre apologie; et quoiqu'il pût être désirable qu'elle tombât d'accord avec ses voisins sur ce point aussi bien que sur beaucoup d'autres, je n'en sais aucun sur lequel leur dissidence entraîne moins d'inconvéniens. » Au moment où M. Jeffrey écrivait ces lignes, à la fin de 1812, il ne prévoyait pas sans doute que ce dissentiment, qui lui paraissait avec raison le moins fâcheux, dût si tôt disparaître, et fût même le seul qui pût s'évanouir tout-à-fait.

Si les idées de M. Jeffrey sur la beauté poétique lui permettaient de comprendre la variété des goûts en littérature, elles ne le conduisaient pas cependant à ce scepticisme qui justifie tous les caprices, qui légitime toutes les boutades de la fantaisie. Suivant lui, le but du poète doit être de procurer le plaisir poétique à un aussi grand

nombre de personnes que possible, mais surtout à celles qui, par leur éducation et leur position, semblent être appelées à régler le jugement des autres. C'est par conséquent le devoir du poète de rechercher ce qui plaît à ce public choisi, et de développer ses inventions dans les limites qui se peuvent déduire de cette recherche. Après avoir stipulé les droits de chacun et la liberté de conscience, pour ainsi dire, en littérature, M. Jeffrey, qui croit cependant qu'il y a un goût supérieur, un goût préférable, un bon goût, celui qui a les perceptions de beauté les plus puissantes et les plus nombreuses, et qui doit se rencontrer là où les affections dont le beau nous donne les reflets sont plus vives et plus exercées, M. Jeffrey place nécessairement ce bon goût sous la sauvegarde d'une aristocratie. Il aime mieux à cet égard peser les suffrages que les compter, et il émet formellement le doute, dans sa critique de *la Dame du Lac* de Walter Scott, que la poésie populaire soit communément la meilleure.

On a vu que, si M. Jeffrey accepte toutes les nationalités poétiques, ce n'est pas pour abdiquer le patriotisme littéraire : il porte aussi loin que possible la délicatesse et la fierté de ce patriotisme. Il y a pour lui un génie britannique, une muse tout anglaise, auxquels il réserve ses sympathies et son culte. C'est dans le mouvement littéraire qui précède les guerres civiles, dans l'âge que décorent les noms de Shakspeare, Bacon, Spenser, Hooker, Sydney, Taylor, Barrow, Milton, Cudworth et Hobbes, que M. Jeffrey voit fleurir dans sa vigueur et dans sa richesse ce véritable génie anglais. « Ce sont des œuvres de géans, dit-il en parlant des ouvrages de ces auteurs, et de géans d'une même famille : forts, intrépides, originaux, un caractère de *pur sang* (*raciness*) anglais les distingue de tout ce que l'on a produit depuis conformément aux modèles en honneur en Europe. »— « Cette profusion de pensées brillantes, dit-il ailleurs, d'images neuves, d'expressions splendides, dont ils ornaient et illuminaient même les matières les plus obscures et les plus difficiles, n'a jamais été égalée dans aucun âge, dans aucun pays, et place leur imagination au niveau de leur robuste raison et de leur vaste intelligence. La plupart de ces écrivains furent poètes dans le sens le plus élevé et le plus large du mot. Sans parler de ceux qui soumirent leur pensée à la mesure du vers, et se proposèrent pour but principal de plaire, je ne crains pas d'avancer qu'il y a dans chacun des in-folio de prose de Jeremy Taylor plus de belle fantaisie et d'images originales, plus de grandes pensées et d'expressions étincelantes, plus en un mot de ce qui est l'ame et le corps de la poésie, que dans toutes les odes et toutes les épopées qui

ont été écrites depuis en Europe... On ne saurait avoir une juste idée des richesses de notre langue et de notre génie, si l'on ne s'est familiarisé avec les prosateurs et les poètes de cette mémorable période. »

Cet essor du génie anglais fut interrompu par les guerres civiles. M. Jeffrey déplore et maudit l'invasion étrangère qui, à la restauration, l'arrêta et le proscrivit. Les Stuarts et leurs courtisans rapportèrent en Angleterre, avec les mœurs de la cour de Louis XIV, la poétique française. Plus spirituel, plus minutieusement attentif à sa toilette, portant une plus visible empreinte du travail de l'art, adopté, recommandé par la cour et le bon ton, le nouveau style s'imposa à l'Angleterre comme le style de l'Europe cultivée et le calque exact de celui de l'antiquité polie. M. Jeffrey ne méconnaît pas les services que put rendre l'école continentale : elle corrigea les grossièretés de la langue, elle en accrut la précision, elle en aiguisa le fil et la pointe, elle répandit sur toutes choses un ton de bon sens net et condensé; mais il ne lui pardonne pas d'avoir acheté ces qualités au prix des charmes les plus attrayans de la muse anglaise, d'avoir transformé cette muse, autrefois si tendre dans sa fierté farouche, si amoureuse des champs et de la nature, se livrant dans sa naïveté à des entraînemens si sublimes, révélant dans sa démarche inexpérimentée et fantasque de si éblouissantes beautés, en une grande dame prétentieuse et coquette, curieuse des ruses de l'esprit, oubliant les grands mouvemens de la passion et de la fantaisie pour les minauderies du babillage mondain et les subtiles évolutions de l'ironie, mettant le fard et la mouche à sa phrase musquée, au lieu de rafraîchir et de purifier ses couleurs aux vives brises de l'inspiration. M. Jeffrey définit sa répugnance pour cette école, dont Pope a été le représentant le plus accompli, en l'appelant une poésie de ville, de grand monde et de vie purement littéraire (*of town life, high life and literary life*), et il voit avec joie son règne finir au temps où les grandes affaires de l'Angleterre cessèrent de préoccuper l'aristocratie seule, lorsque l'esprit de la nation, l'esprit anglais, réveillé par de grands évènemens, répandit des courans de force et de vie dans toutes les artères de la littérature, lorsque Junius et Burke, du côté de la politique, rendirent à la prose des mouvemens plus amples et plus vigoureux, une voix plus mâle et plus retentissante, lorsque Cowper brisa le réseau artificiel où l'école continentale avait emprisonné la poésie. M. Jeffrey ne ferme pas les yeux sur les défauts de Cowper; « mais, dit-il, il y avait quelque chose de si délicieusement rafraîchissant à voir des phrases et des images naturelles déployer encore leurs graces libres, et balancer leurs cimes

vierges dans les jardins enchantés de la poésie, qu'il ne fallait pas songer à se plaindre des erreurs de son goût. »

Ce ne serait pas, je crois, hasarder une interprétation inexacte du patriotisme littéraire de M. Jeffrey, que de dire qu'au fond il n'est autre chose que l'amour de la franchise et de la sincérité dans l'art. Ainsi, accorder la liberté à l'invention, mais lui imposer le devoir de faire admettre le mérite de ses créations par la partie du public dont le jugement et les sentimens sont le plus développés et le plus cultivés, et de ne pas trahir la vérité de l'expression que veulent la nature, le génie national et la langue, par un calque servile des goûts étrangers ou par des formules artificielles, tels sont les principes élémentaires de la critique de M. Jeffrey.

Les progrès qu'ont fait faire dans notre siècle à la critique les esprits éminens, distingués, ingénieux, qui s'y sont appliqués, y ont marqué deux écoles, deux manières, qui se complètent l'une l'autre par des qualités opposées. Dans celle que, avec sa justesse habituelle d'intuition, l'écrivain qui en est, ce me semble, le fondateur, rattachait à l'école hollandaise, la poésie domine. C'est la fantaisie présentant et agitant elle-même le miroir devant les effets de l'œuvre qu'elle a aperçus avec la vive et sûre pénétration de l'instinct. Elle a d'admirables facultés de sympathie pour s'identifier ainsi aux œuvres qu'elle veut montrer : vous diriez qu'elle les recompose elle-même, à la finesse avec laquelle elle s'est assimilé et vous révèle les découvertes qu'elle y a faites. Le procédé dialectique l'emporte dans l'autre manière. Les effets de l'œuvre y sont plutôt discutés que montrés avec une amoureuse complaisance. Les combinaisons de caractères et de passions y sont décomposées, leurs rapports sont mesurés, leurs effets sont déduits. Le ton de cette critique ne saurait avoir la vivacité, la capricieuse souplesse de l'autre : elle traite en effet de la poésie comme d'une chose des plus sérieuses, comme d'une chose qui a tout droit à préoccuper gravement la réflexion et la raison. On ne peut appeler cette critique pédantesque que lorsqu'elle n'est pas profonde, que lorsqu'elle prononce ses jugemens sans en délibérer les motifs, lorsqu'elle veut s'imposer à vous de confiance au lieu de vous posséder par la persuasion, lorsqu'elle croit pouvoir remplacer la force indispensable de l'argument par l'exemple arbitrairement choisi des modèles ou par l'autorité illusoire d'une règle inexpliquée.

De ces deux manières, la seconde, on le devine, est celle de M. Jeffrey : si j'avais à me prononcer sur les deux, je n'en exclurais certainement aucune; mais il me semble que la méthode dialectique con-

viendrait mieux à l'appréciation des œuvres isolées, qui ont besoin, à leur entrée dans le monde, d'être contestées et discutées, et je réserverais l'autre pour l'appréciation de l'œuvre entière du poète, pour la vue d'ensemble à jeter sur la portée générale, sur l'harmonie, sur la nature intime et particulière de ses compositions, que l'on mettrait dans leur vrai jour en les éclairant par la vie et le caractère de l'auteur. Les essais de M. Jeffrey ont ordinairement pour objet les œuvres isolées : la discussion y a la première place. Après ses travaux, il resterait encore à faire, sur chacun des poètes dont il a discuté les créations, l'étude d'ensemble et le portrait, qui parfois pourraient, je pense, heureusement modifier ou compléter les arrêts portés sur les œuvres séparées. La biographie littéraire et le portrait tels que je les conçois ici ne seraient pas d'ailleurs dans la nature du talent de M. Jeffrey. Le critique écossais ne paraît pas avoir cette sorte de passion nécessaire au portraitiste littéraire, qui le porte, pour s'approprier complètement une physionomie, à s'effacer et à chercher en quelque sorte à vivre lui-même dans le modèle qui pose devant lui. M. Jeffrey ne s'oublie pas ainsi en face de l'objet de son observation. Il y a dans les volumes qu'il vient de publier plusieurs travaux qui prêtaient à ce genre, les articles sur Swift, sur Cowper, sur Burns, par exemple; mais on y entend toujours le juge moraliste, lorsque ce n'est pas le juge littéraire qui parle.

En revanche, M. Jeffrey a les meilleures qualités du critique dialecticien. Sa pensée est mâle, juste et modérée comme le bon sens; il a la main ferme et sûre dans l'analyse; il est assez maître de son style nerveux et ample, nourri à l'école des prosateurs du XVIIe siècle, pour le laisser traduire en grandes images les sentimens que la beauté poétique qu'il analyse lui inspire, ou prendre les allures élégantes que l'esprit suggère, sans que le souci de l'expression le détourne de la ligne logique qu'il s'est tracée. Cette sûreté avec laquelle M. Jeffrey s'avance dans la déduction logique de sa pensée me frappe peut-être surtout parce qu'elle est une des qualités que l'esprit français, malgré sa renommée de netteté, est le plus en péril de perdre dans la critique. En aucun pays, depuis Balzac, Voiture et les *cabinets d'Arténice* jusqu'à nos jours, on n'a, dans les salons, ou la plume à la main, autant sacrifié qu'en celui-ci à l'épigramme, au bon mot, au trait. Je ne sais vraiment pas si, parmi nous, la chute du sonnet d'Oronte a jamais perdu son procès contre le misanthrope : il me semble qu'en toutes choses c'est toujours à cette fine chute que nous visons. Dans une nation comme la nôtre, chez laquelle la causerie a été si long-temps

un des exercices les plus goûtés de l'esprit, il était impossible que la préoccupation du bon mot ne prît cet ascendant, et il est tout naturel qu'en écrivant sur les choses de l'esprit, on fût perpétuellement agité de la sollicitude du trait épigrammatique. Benjamin Constant en voulait même au bon mot d'interrompre dans la causerie le fil des pensées sérieuses : il disait que c'est un coup de fusil que l'on tire aux idées des autres, et qui abat la conversation. Il me semble qu'on peut être indulgent pour cette aimable mousqueterie dans la conversation, car elle y rend souvent le service d'abattre de peu regrettables sottises; mais en écrivant, pour peu qu'on n'y prenne garde, le bon mot est un coup de fusil qu'on tire à ses propres idées. Le jugement perd sa voie, chancelle, et difficilement revient à son but.

Le signe irrécusable du succès pour la critique dialectique, c'est, lorsqu'elle est servie par une intelligence vaste, par un sens droit, par un style robuste et souple, la domination mêlée de terreur qu'elle exerce. M. Jeffrey a largement moissonné ce genre de succès. Il s'est fait craindre autant qu'estimer des premiers poètes de son temps. Cet ascendant redouté se conquiert surtout par la hardiesse des agressions et par l'opiniâtreté des luttes; aussi est-ce une inestimable fortune pour un critique de rencontrer devant lui un poète ou une école qui froisse le bon sens par l'exagération de tendances systématiques, qui jette à la censure d'irritans et continuels défis avec une obstination superbe, et qui ait d'ailleurs assez d'élévation de talent pour qu'il ne soit pas sans gloire de lui faire une guerre rude et prolongée. Cette bonne fortune n'a pas manqué non plus à M. Jeffrey. L'école des *lakists* lui a fourni l'occasion d'assurer et de maintenir son autorité en entretenant ses forces militantes. Il a été sévère jusqu'à la cruauté contre Wordsworth, Coleridge et Southey. Il a continuellement poursuivi de ses argumens et de ses sarcasmes leurs excentricités poétiques. Ce n'est pas qu'il méconnût leurs talens, qui justifiaient, comme il l'a écrit, l'anxiété éprouvée pour leur renommée par les admirateurs de Shakspeare et de Milton. Il savait aimer la douce sensibilité, la tendresse d'ame de Wordsworth; il proclamait la richesse d'imagination, la variété et la puissance d'expression de Southey; il avait admiré dans sa conversation même, qui paraît avoir été une des plus remarquables de ce siècle, la chaleur d'esprit, l'éblouissante éloquence de Coleridge. Mais il reprochait à ces poètes, à Wordsworth surtout, la fadeur de leurs pastorales, l'emphatique solennité qu'ils donnaient aux choses et aux pensées les plus puériles; à Southey, la redondance souvent vide de ses amplifications outrées; à

Coleridge, cette tendance, qu'il tenait du mauvais germanisme, à chercher la profondeur sous des mots dont la creuse sonorité impatiente les bons esprits, auxquels elle fait plus vivement sentir l'absence de la pensée. Il ne pardonna jamais à cette école son affectation prétentieuse et ses mystiques et dédaigneuses manières de secte et de petite église. M. Jeffrey n'a reproduit dans la réimpression actuelle aucun de ses articles sur Coleridge, avec lequel la lutte devint personnelle. Il en est un cependant, le plus véhément de tous, celui qu'il publia à propos de la *Biographia litteraria* de cet écrivain, et où il avait à repousser des attaques directes, que je regrette pour une esquisse du caractère et du talent de Burke, qui me paraît devoir figurer parmi les plus excellentes pages de M. Jeffrey. Il y a dans ces volumes deux articles sur Wordsworth (l'un sur *l'Excursion*, l'autre sur le *White Doe*), et un article sur le *Roderick* de Southey. M. Jeffrey les a reproduits parce que ce sont ceux où il a mis le plus de bonne volonté à signaler les beautés réelles de ces poètes, où il s'est le plus relâché de sa sévérité habituelle.

Rien n'était plus opposé à l'exagération, à l'emphase, aux ambitieuses singularités, au mysticisme, à tout ce côté faux de l'école des lacs, contre lequel M. Jeffrey protestait au nom de la saine nature, que la poésie de Crabbe. Le modeste *curate*, dont Burke protégea les premiers efforts, dont Fox mourant lisait le *Parish Register*, encore inédit, n'a pas eu de plus zélé patron que M. Jeffrey. Il occupe dans la publication actuelle une place plus considérable qu'aucun des poètes ses contemporains. M. Jeffrey persiste à penser aujourd'hui encore qu'on n'a pas rendu à l'auteur du *Borough* et des *Tales of the Hall* toute la justice qu'il mérite; il croit remplir un devoir envers la renommée de Crabbe en reproduisant les appréciations qu'il avait consacrées à ses œuvres; il est convaincu que cet observateur exquis a déployé dans le dessin de ses sobres esquisses assez d'imagination et de grace pour leur assurer une admiration prolongée. Il semble en effet que Crabbe, en dégageant avec une attention si scrupuleuse des régions obscures de l'existence la poésie qu'elles recèlent, ait acquis des titres à une sympathie durable auprès d'un public nombreux. Ces labeurs pénibles qui n'aboutissent qu'à des moissons insuffisantes, ces luttes qui ne connaissent d'autres repos que l'accablement des lassitudes, ces espérances dont l'essaim tremblant fuit et se disperse sans cesse, ces joies dont des sueurs ou des larmes mal essuyées semblent tremper de tristesse les ternes et vacillantes lueurs, et à travers tout cela les passions nouant au hasard leurs racines désor-

données, tordant leurs rameaux désolés comme des plantes qui se sont trompées de climat et ne portent que des fleurs étiolées et des fruits amers; — ces misères réelles, que Crabbe reproduit habituellement sur le canevas de sa poésie, doivent éveiller l'émotion en plus d'un cœur, depuis les classes populaires jusque bien avant dans la partie de la société que les Anglais nous ont appris à appeler les classes moyennes. On a reproché à Crabbe la désespérante uniformité de ses tableaux. Sans doute, en peignant des détails qu'il avait si bien observés, il ne s'est pas toujours arrêté à la limite au-delà de laquelle ils deviennent repoussans, mais on ne contestera jamais la vérité de ses représentations. Ceux de nos socialistes qui ont eu l'idée d'introduire le peuple dans la littérature trouveraient en lui à cet égard d'utiles leçons. S'ils avaient, comme l'honnête *clergyman* de Trowbridge, ce que la Bible appelle l'intelligence du pauvre, s'ils observaient avec une consciencieuse exactitude les souffrances du peuple, s'ils en reproduisaient avec sincérité l'origine et l'histoire, il sortirait de leurs études, comme de celles de Crabbe, une moralité bien autrement puissante que les syllogismes socialistes : au lieu de demander à un remaniement chimérique de la société l'extinction de la misère, ils chercheraient dans la discipline éprouvée d'une morale vraiment religieuse le moyen de combattre le vice, de redresser les habitudes, de diriger les passions, et d'élever l'ame purifiée au-dessus des dégradations de la pauvreté.

M. Jeffrey s'était montré si sévère contre le libertinage de jeunesse auquel Moore s'était laissé aller dans ses premiers essais, que le pétulant poète répliqua par un cartel à la mercuriale du critique. L'intervention de la police empêcha cette égratignure de plume de faire couler réellement du sang. Le résultat singulier et heureux de ce duel avorté, auquel Byron fit une maligne allusion dans sa satire des critiques écossais et des poètes anglais, fut d'être la cause de l'intime amitié qui se forma plus tard entre le grand seigneur poète et Moore. M. Moore et M. Jeffrey ne restèrent pas long-temps ennemis. L'auteur des *Mélodies irlandaises* devint lui-même un des rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*, et M. Jeffrey accueillit *Lalla Rookh* par un brillant article qu'il a réimprimé. C'était un mérite de M. Jeffrey de savoir conserver son impartialité envers ses amis; c'était un de ses plus précieux talens de leur signaler tout d'abord, par un avertissement finement enchâssé dans de légitimes éloges, la mauvaise pente de leur manière : il ne perdit pas ce mérite, et montra bien ce talent dans l'appréciation de *Lalla Rookh*. Il reconnut la verve de coloris vraiment

orientale déployée par Moore, il se déclara émerveillé de l'étincelante joaillerie d'images et des scintillantes ciselures dont le poète irlandais avait surchargé les détails de son œuvre; mais il avoua que ce poème péchait par l'excès de ses qualités, comme toutes les œuvres qui manquent l'effet en l'outrant, qu'il fatiguait le regard de l'imagination à force de l'éblouir, qu'il ne surprenait l'admiration qu'en inspirant l'étonnement, qu'il s'adressait trop à l'esprit au lieu de s'attacher le cœur par de vives et durables sympathies.

Cet équilibre parfait des qualités poétiques rêvé par les critiques, et dont on composerait l'idéal en éliminant tous les défauts qu'ils censurent, il semble que M. Jeffrey l'ait trouvé dans Campbell. Il ne pouvait reprendre dans l'auteur de *Gertrude de Wyoming* ni les pompeuses puérilités des lakistes, ni l'exubérance de couleur de Moore, ni la dureté de Crabbe, ni les négligences et les vulgarités de Walter Scott, ni la sombre monotonie de Byron; mais l'absence des grands vices ne donne pas les grandes vertus. Malgré la douce harmonie qui existe entre la délicatesse de sa sensibilité et l'élégante pureté de son style, Campbell n'attirera ni autant, ni aussi long-temps l'attention que les poètes que nous venons de citer. Je ne suis pas étonné d'ailleurs de l'espèce de prédilection du critique de la *Revue d'Edimbourg* pour l'irréprochable Campbell, lorsque je vois Byron, marquant les places qu'avaient dans son estime les poètes ses contemporains, écrire le nom de Campbell le premier sur la liste, dans laquelle il ne comptait pas, il est vrai, Walter Scott, qu'il mettait hors de ligne, et où il ne parlait pas non plus de lui-même.

M. Jeffrey avait été de bonne heure l'ami de Walter Scott. Il avait débuté au barreau à peu près à la même époque que l'illustre poète. Dans une séance de la *speculative society*, après lui avoir entendu lire un morceau sur les ballades, je crois, il eut le désir de lui être présenté : il alla le voir le lendemain et le trouva dans un petit cabinet encombré de livres en désordre : ils se donnèrent rendez-vous pour la soirée dans une taverne où ils soupèrent ensemble. Tel fut le commencement de l'amitié qui unit les deux écrivains les plus remarquables de leur temps qu'Edimbourg ait produits. On présume bien que cette amitié entre deux hommes qui avaient mutuellement pressenti leur mérite ne dut pas s'éteindre lorsque la célébrité leur arrivant vint ratifier l'opinion qu'ils avaient, obscurs encore, conçue l'un de l'autre. Lorsque Jeffrey était dans la gloire de ses premiers succès à la *Revue d'Edimbourg*, une personne qui le vit un jour chez Walter Scott raconte que le romancier excitait, avec une sorte

de plaisir et d'orgueil fraternel, le critique à déployer les brillantes qualités qui le distinguaient dans la causerie. De longues années après, en 1827, quoique séparés par de profonds dissentimens politiques, je vois Walter Scott témoigner le même goût pour la société de M. Jeffrey. « Je ne sais d'où cela vient, écrit-il à propos d'un dîner qu'ils avaient fait ensemble, mais lorsque je me trouve avec mes amis de l'opposition, la journée m'est beaucoup plus agréable que si je suis avec les nôtres. Est-ce parce que ce sont de plus habiles gens? Jeffrey et..... sont à coup sûr des hommes extraordinaires, etc. » Si les dissidences d'opinions n'avaient pas altéré leurs sentimens mutuels, elles avaient cependant modifié leurs rapports. Walter Scott, je l'ai déjà dit, prenait part dans le principe à la rédaction de la *Revue d'Edimbourg;* mais la fougue avec laquelle ses collaborateurs se jetèrent dans le parti whig effaroucha le loyalisme tory qu'il avait reçu avec le sang de ses ancêtres jacobites. Plusieurs fois il fit des représentations à M. Jeffrey sur les tendances de la *Revue*. M. Jeffrey avouait que l'ardeur juvénile de ses associés les emportait quelquefois trop loin; mais il ajoutait qu'il lui était impossible de prévenir ces écarts, et se comparait à un roi féodal investi seulement d'un léger contrôle sur ses grands vassaux, et ne pouvant les empêcher de faire de temps en temps un peu de guerre pour le compte de leurs opinions ou de leurs ressentimens personnels. Walter Scott aurait voulu alors qu'on donnât une moindre place à la politique, qu'on fît de la littérature le principal fonds du recueil. M. Jeffrey répondait qu'avec l'influence politique que la *Revue* avait déjà acquise, suivre ce conseil serait s'exposer à compromettre son autorité littéraire elle-même. « La *Revue*, disait-il familièrement, marche sur deux jambes; la littérature est l'une des deux sans doute, mais c'est la politique qui est la jambe droite. » Enfin un violent article de M. Brougham sur l'occupation de l'Espagne par les Français blessa trop rudement les susceptibilités politiques de Walter Scott pour lui permettre de continuer sa collaboration. Séparé de la *Revue d'Edimbourg*, il entra avec chaleur dans le plan alors préparé à Londres, sous l'influence de M. Canning, pour opposer à ce recueil une publication rivale, et il fut un des plus zélés fondateurs du *Quarterly*.

Ni leur amitié, ni cette rupture de leurs rapports littéraires, qui avait abouti à créer à la *Revue d'Édimbourg* une redoutable concurrence, n'ont rien enlevé à la critique de M. Jeffrey, à l'égard de Walter Scott, de son indépendance et de sa justice; elles lui ont plutôt donné une délicatesse de touche qui est loin assurément d'en diminuer la

précision et le mérite. La critique de *la Dame du Lac* est, à ce point de vue, un chef-d'œuvre de dextérité. Le succès de ce poème était incontestable; il s'en était déjà vendu plus de trente mille exemplaires lorsque M. Jeffrey en rendit compte. Sa décision ne pouvait plus agir sur la fortune du livre. Le public avait prononcé l'arrêt : M. Jeffrey prit le parti de le commenter, et il se servit précisément de cet arrêt même pour expliquer la nature du talent de Scott. Il se demanda d'abord jusqu'à quel point la popularité, en littérature, implique le mérite, et il démontra que la meilleure poésie ne devait ordinairement être goûtée que du petit nombre : il rechercha ensuite quelles sont les qualités poétiques les plus propres à attacher la sympathie populaire, et montra que ce n'est pas assurément l'élégance, la finesse, l'originalité, la fantaisie, la profondeur. « Le style populaire, disait-il, est celui qui apporte plutôt dans ses images et dans ses descriptions une grande variété et de l'éclat qu'un fini exquis, celui qui effleure beaucoup de passions, sans en élever aucune assez haut pour dépasser la portée des hommes ordinaires ou sans s'y arrêter assez long-temps pour épuiser leur patience. » — Arrivant à l'appréciation de Walter Scott : « M. Scott, se demandait-il, a-t-il à ce sujet la même opinion que nous, et a-t-il à dessein conformé sa pratique à sa théorie? ou bien les caractères de ses compositions découlent-ils simplement des tendances naturelles de son génie? Nous n'avons pas la présomption d'en décider; mais qu'il ait fait usage des recettes que nous avons indiquées pour la popularité, cela nous paraît évident, et nous ne savons rien de plus curieux que l'adresse singulière ou la bonne fortune avec laquelle il a concilié ses titres à la faveur populaire avec ses prétentions à une admiration plus distinguée. Confiant dans la force et l'originalité de son génie, il n'a pas craint de se servir de lieux communs d'expression et de sentiment, toutes les fois qu'ils lui ont paru beaux et de nature à faire impression, les employant toujours néanmoins avec l'habileté et la verve d'un inventeur... Le grand secret et le principal caractère de sa poésie nous paraissent consister en ceci : qu'il a fait usage de choses, d'images et d'expressions communes plus qu'aucun poète original de nos jours, et qu'en même temps il a déployé plus de génie et d'originalité qu'aucun auteur récent qui ait travaillé sur les mêmes matériaux : par ce dernier trait, il a acquis des titres à l'admiration de toutes les classes de lecteurs; par le premier, il s'est recommandé d'une manière spéciale aux inhabiles, au risque d'offenser légèrement quelquefois les plus cultivés et les plus difficiles. » Je ne cite ici que l'énoncé de la pensée de M. Jeffrey, je

ne peux le suivre dans les développemens ingénieux et piquans par lesquels il la justifie. Est-ce le blâme, est-ce l'éloge? se demande-t-on à la fin de cette analyse, où les défauts du poète sont si adroitement accusés par le relief même donné à ses qualités. L'éloge à coup sûr ne manque pas. Il s'y trouve également assez de sincérité pour que le tempérament irritable de plus d'un poète de notre connaissance y eût découvert de perfides noirceurs. Je crois que les juges impartiaux et Walter Scott lui-même n'y ont vu que la vérité, et ce n'est pas un petit mérite, du moins à nos yeux (à des yeux français), de dire la vérité sur un ami.

D'ailleurs, si M. Jeffrey n'a jamais craint de reprendre dans Walter Scott les négligences, les imperfections, les trivialités même de la forme, personne n'a mieux apprécié que lui ce fécond et facile génie qui, en cinq ans, dans la maturité de l'âge, produisait des créations aussi originales et aussi diverses que *Waverley*, *Guy Mannering*, les *Contes de mon Hôte*, *l'Antiquaire*, *Rob Roy*, *Ivanhoë*. L'admiration de Walter Scott est présente dans tous les essais que M. Jeffrey a consacrés à la littérature contemporaine.

Byron est le poète sur lequel la critique a exercé le plus d'influence; je ne me sers peut-être pas du mot propre, mais j'expliquerai ma pensée avec les paroles mêmes de Byron. « Personne n'a pu être plus fier des éloges de la *Revue d'Édimbourg* que je ne le fus, ou plus sensible à sa censure. » Jusqu'où alla sa sensibilité à l'égard de cette censure, la satire des bardes anglais et des critiques écossais le dit suffisamment. On se rappelle que cette boutade de colère fut inspirée par la critique dédaigneuse que la *Revue d'Édimbourg* avait faite des premiers essais du jeune lord. « Je sais par expérience, écrivait Byron à Murray (à propos de la mort du jeune poète John Keats, qu'on attribuait à l'effet d'une sévère critique du *Quarterly*), je sais qu'un article hostile est aussi dur à avaler que la ciguë; celui qu'on fit sur moi (et qui provoqua *les Bardes anglais*, etc.) m'abattit, mais je me relevai. Au lieu de me rompre un vaisseau, je bus trois bouteilles de vin et commençai une réponse, quoique l'article ne m'eût rien offert qui pût me donner le droit de frapper Jeffrey d'une façon honorable. » Lord Byron attribuait à tort cet article à M. Jeffrey; plusieurs fois d'ailleurs il a manifesté un vif repentir de l'emportement auquel il s'était laissé aller contre le célèbre critique; sur un exemplaire de cette satire qui appartenait à M. Murray, il écrivait en marge, quelques années après, à côté des invectives lancées à l'adresse de M. Jeffrey : « Cela n'est pas juste. » — « Trop féroce. » — « C'est de la folie toute

pure, etc. » Mais il est curieux d'observer dans sa correspondance par quelle progression il revint complètement de ses premiers ressentimens contre le rédacteur de la *Revue d'Edimbourg*. Il y a dans la manière dont il exprime les impressions que lui font éprouver les jugemens, désormais bienveillans, portés sur ses œuvres par la *Revue* si redoutée, un ton de naïve franchise et de bon naturel qui charme et qui touche, surtout lorsqu'on voit de quelles ombres restrictives la *Revue* tempérait presque toujours ses éloges. On ne me reprochera pas, je pense, de recueillir ici ces aveux, qui peuvent d'ailleurs ne pas être indifférens dans une appréciation de M. Jeffrey. L'article de l'*Edinburgh* sur *le Giaour* parut peu de temps après le mariage de M. Jeffrey. « Jeffrey est allé en Amérique, écrivait Byron, qui ne s'attendait pas à être aussi bien traité, épouser une belle dont il était éperdument amoureux depuis plusieurs années... L'article sur *le Giaour* doit avoir été écrit par Jeffrey amoureux. » On peut juger de l'effet que produisit sur lui cet article par une phrase de son journal : « Excepté l'*Edinburgh*, rien ne m'a fait autant de plaisir que le billet de mistress Inchbald à Rogers, à propos du *Giaour*. » Revenu de sa première surprise, il écrivait quelque temps après d'un ton plus sérieux : « J'ai lu le numéro de la *Revue d'Edimbourg* qui vient de paraître; on m'y fait un fort beau compliment. Je ne sais si cela est très honorable pour moi, mais cela fait assurément beaucoup d'honneur à l'auteur, parce qu'il m'avait auparavant amèrement critiqué. Bien des gens rétracteraient des éloges; il n'y a qu'un homme de beaucoup d'esprit qui sache rétracter un jugement défavorable. J'ai souvent, depuis mon retour en Angleterre, entendu vanter Jeffrey par ceux qui le connaissent pour autre chose que ses talens; je l'admire, non pour les éloges qu'il m'a donnés, on m'a tant prodigué d'éloges et de censures, que l'habitude m'y a rendu indifférent autant qu'on peut l'être à vingt-six ans, mais parce qu'il est le seul homme capable d'en agir ainsi après les rapports que nous avons eus ensemble..... La hauteur à laquelle il s'est élevé ne lui a pas donné de vertiges. Un homme de peu de talent eût persisté jusqu'à la fin dans son système de critique. Quant à la justice des éloges qu'il a faits, c'est une affaire de goût; bien des gens la mettent en question. » — « Je fais le plus grand cas de l'approbation qu'il veut bien m'accorder, disait-il dans une autre lettre; ce sont les éloges d'hommes tels que lui qui donnent du prix à la renommée. » A propos du compte-rendu de *Lara*, il écrivait à Moore : « Le n° 45 de la *Revue d'Édimbourg* a paru. Je suppose que vous l'avez reçu. Jeffrey n'y est que trop indul-

gent pour moi, et je commence à me croire un faisan doré et à me rengorger sous le beau plumage dont il lui a plu de me revêtir. » Dans le courant de l'année 1815, ce retour de sentimens alla si loin, que Byron médita de faire un voyage à Édimbourg avec Moore, afin de s'y lier personnellement avec son critique. « Vous et moi (sans nos femmes), écrivait-il à Moore, prendrons notre vol vers Édimbourg pour aller embrasser Jeffrey. » Ce projet ne put se réaliser. Il y eut l'année suivante dans la *Revue* une violente critique du *Christabel* de Coleridge; Byron ayant patroné cet ouvrage de ses éloges, quelques traits de la censure rejaillissaient sur lui; il ne s'en montra pas blessé. « Je suis très fâché que Jeffrey ait attaqué Coleridge, dit-il, car le pauvre diable en souffrira moralement et du côté de la bourse. Quant à moi, il est bien libre. — Je n'en estimerai pas moins Jeffrey, malgré tout ce qu'il pourra dire contre moi ou mes ouvrages à l'avenir. » Et en 1817, sur l'appréciation du troisième chant de *Childe-Harold*, il écrivait à Moore : « Je suis parfaitement content de l'article de Jeffrey, et je vous prie de le lui dire, en lui présentant mes souvenirs, non que je suppose qu'il lui importe ou qu'il lui ait jamais importé que je sois satisfait de lui, mais c'est une simple politesse de la part de quelqu'un qui n'a encore eu avec lui que de simples relations de bienveillance, mais qui pourra bien faire sa connaissance quelque jour. Je voudrais aussi que vous ajoutassiez ce que vous savez fort bien : c'est que je n'ai jamais été et ne suis pas même à présent l'homme sombre et misanthrope pour lequel il me prend, mais un joyeux compagnon, fort à mon aise avec mes amis intimes, et aussi loquace et aussi enjoué que si j'étais un bien plus habile homme. »

Il y avait une réelle bonté d'ame, dans un poète comme Byron, à se montrer si heureux des éloges de Jeffrey, et à se contenter de relever ses critiques sur le ton de légèreté enjouée qu'on vient de voir. M. Jeffrey louait, il est vrai, dignement son style, ce style patricien dont Walter Scott écrivait qu'il avait fondé une sorte de chambre haute dans la poésie. « De tous les écrivains vivans, disait-il en l'opposant comme contraste aux lakistes, il est le plus concis et le plus condensé. Dans ses vers nerveux et mâles, on ne trouve ni amplification laborieuse de sentimens communs, ni de ces petits mots polis avec une coquetterie mesquine, et j'espère que le brillant succès qui a récompensé son dédain pour ces pitoyables artifices couvrira pour toujours de confusion cette race de poètes gémissans et vains, qui peuvent vivre, durant un demi-volume, sur une seule pensée, et couvrir plusieurs pages in-quarto des détails d'une description ennuyeuse. Dans

lord Byron, au contraire, nous avons un jaillissement incessant de fantaisies abondantes et pressées, — un jet perpétuel d'images fraîches écloses qui semblent naître de l'explosion soudaine des émotions qui débordent en lui, et donnent à son style, parfois abrupte et irrégulier, une force et un charme qui réalisent souvent tout ce que l'on dit de l'inspiration. » Mais il lui reprochait la désolante uniformité de ses conceptions mystérieuses : ce sont toujours les mêmes sentimens, disait Jeffrey de la poésie de Byron, et ses portraits, avec quelques modifications légères dans la draperie et dans l'attitude, sont tous copiés du même modèle. C'est toujours la même teinte voluptueuse à la surface, et au cœur la même plaie de misanthropie; Byron ne peut reproduire les changemens d'une vie variée, ou se transporter dans la condition des caractères infinis dans leur diversité qui doivent peupler la poésie comme le monde. L'intense énergie de ses sentimens, la superbe hauteur de sa nature ou de son génie, l'empêchent de descendre à cette identification. Il se complaît à peindre une exaltation maladive, une sorte de sublimité démoniaque, empreinte des traits de l'archange déchu. Il est presque toujours préoccupé de l'image d'un être dévoré par de violentes passions, déchiré par le souvenir des catastrophes qu'elles ont causées, et, bien que s'étant consumé à les assouvir, impuissant à soutenir le fardeau d'une existence qu'elles cesseraient d'animer; plein d'orgueil, altéré de vengeance et endurci, méprisant la vie et la mort, et l'humanité et lui-même, et foulant aux pieds dans ses dédains non-seulement les formalités menteuses de la société polie, mais ses vertus domestiques et ses affections esclaves; néanmoins, abaissant par moment un regard d'envie sur ces créatures qu'il méprise, et fondant pour ainsi dire en douceur et en compassion lorsque l'enfance sans appui et la femme frêle et fragile font appel à sa générosité. Il est impossible, ajoutait M. Jeffrey, de mieux représenter ce caractère que ne l'a fait lord Byron, ou plutôt d'en présenter dont les colères soient plus terribles et les attendrissemens plus attrayans; mais il y a en lui un trop sombre mélange de crime et de tristesse pour que le spectateur ne se lasse de le voir occuper toutes les scènes du drame et tous les drames de l'auteur. C'est une belle chose sans doute de contempler parfois les mers tempétueuses et les montagnes ébranlées par le tonnerre, mais on préférerait passer ses jours dans les vallées abritées, au murmure des eaux plus calmes. Enfin M. Jeffrey accusait la portée immorale de ces créations où le génie épuise ses ressources à donner au coupable le prestige de l'héroïsme, à associer en lui les plus sublimes vertus à

une sorte de férocité, à montrer des dons si précieux, un indomptable courage, l'énergie de l'amour, la hauteur de l'imagination non-seulement alliés au crime, mais engendrant le malheur, tandis qu'il semble vouloir nous faire fuir et mépriser les dons modestes qui peuvent seuls apporter le bonheur et la paix.

Du vivant de Byron, la critique, après avoir proclamé son génie, ne pouvait point ne pas lui opposer ces objections; c'était son devoir. Cependant ces objections où tendent-elles, sinon à effacer l'originalité même qui fait de Byron une des plus grandioses et des plus saisissantes figures de la poésie? L'explication de l'œuvre de Byron ne peut se passer de l'étude de son ame et du commentaire de sa vie; c'est pour lui surtout que je regrette de ne pas rencontrer chez M. Jeffrey une appréciation générale prise à ce point d'intersection unique demandé par la perspective critique, d'où l'on saisit l'unité harmonieuse et la signification réelle de l'œuvre d'un poète. Le critique de la *Revue d'Édimbourg*, qui avait parfaitement raison de proposer le style de Byron pour enseignement aux poètes affectés, aux puérils et emphatiques maniéristes de son époque, se trompait évidemment lorsqu'il indiquait à Byron, comme un modèle à suivre, la variété qui anime les inventions de Walter Scott, et la moralité consolante qui y règne. Est-il des natures poétiques plus différentes que celles du baronnet d'Abbotsford et de l'auteur de *Childe-Harold?* Il y a des poètes, ce sont d'ailleurs les privilégiés du génie, et Walter Scott était de cette famille, qui semblent planer sur la vie et s'en emparer par l'observation, qui ont étudié d'un œil curieux toutes les nuances des caractères humains, qui, depuis la joie jusqu'à la douleur, ont retenu toutes les notes de la gamme des sentimens, et les rappellent et les réunissent avec une merveilleuse habileté dans des combinaisons où leur cœur n'est pas néanmoins directement intéressé, où il n'est amené que par les jeux de leur imagination, les calculs de leur raison et les évocations de leur mémoire. Le poète qui ricane avec Méphistophelès s'est-il tué bien sincèrement par désespoir d'amour avec Werther? Celui qui souffle à Falstaff ses joyeuses bouffonneries, ou dont l'insouciante fantaisie entrelace les arabesques du *Songe d'une Nuit d'été*, s'est-il, comme Lear, abreuvé jusqu'au délire du fiel de l'ingratitude filiale, ou, après des déchiremens horribles, a-t-il succombé avec Hamlet sous le poids d'un affreux devoir? Mais il est d'autres poètes, qui s'enferment dans leurs propres émotions, qui n'écoutent pour les répéter aussitôt que les frémissemens mélodieux que la douleur ou la joie imprime aux fibres de leur cœur. Ils chan-

tent les féeries de leurs rêves, les fortunes de leurs espérances, leur expérience personnelle des passions.

> Leurs déclamations sont comme des épées :
> Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
> Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

Ce sont les poètes élégiaques : ne leur demandez compte que d'eux-mêmes; ils ont bien mérité de la poésie, s'ils ont réellement teint de leur sang la lame reluisante et sonore qu'ils agitent devant vous; par quel contresens voudriez-vous trouver en eux l'impersonnalité du poète dramatique ou épique? Or telle est la famille à laquelle appartient Byron. Son œuvre, égoïste à coup sûr, n'est, à ce titre même, qu'une élégie dont son talent a varié les tons et le rhythme, et à laquelle la hauteur de sa nature et l'énergie de ses passions ont donné des accens d'une sublimité tragique, inconnus, il est vrai, jusqu'alors, à l'élégie. Est-on plus fondé à lui reprocher l'absence de moralité? Si l'on veut dire qu'il serait dangereux de décalquer ses peintures sur la vie réelle, on a raison. Cependant croit-on que les témoignages prononcés sur la vie par une organisation comme celle de Byron soient d'un prix médiocre pour le moraliste? Si la grande affaire de l'existence est une question de bonheur, quelle voix aurait plus d'autorité et apporterait plus d'enseignemens sur ce problème que celle des poètes dans lesquels les facultés de jouir sont développées à un degré si élevé? N'y a-t-il pas de terribles questions à se poser devant ce fait étrange, que ceux qui ont été investis de ces puissances supérieures, au moment même où elles atteignent à leur plus grande énergie, soient ceux que la douleur ait le plus cruellement visités, si bien qu'ils n'obtiennent ce qu'ils appellent le calme qu'en survivant à leur jeunesse et qu'en entrant dans ce premier sépulcre que l'âge et les caduques habitudes creusent au désir émoussé et à la passion éteinte? Qui a poussé, sous l'étreinte de cette douleur, des cris plus effrayans et plus déchirans que Byron? qui a chanté avec une éloquence plus désespérée cette mystérieuse lutte du désir aux prises avec les satiétés des sens et de la pensée? Et, quoiqu'il n'ait pas su le trouver, qui a cherché cependant avec une anxiété plus vraie *ce qu'il faut mettre à la place du désespoir* que l'auteur de *Childe-Harold*, de *Manfred*, de *Don Juan*, de *Sardanapale* et de *Caïn?*

Ces désespoirs, qui ont été, en ce siècle, la maladie de tant d'ames, ne paraissent pas toucher beaucoup M. Jeffrey; il en a jugé un peu comme le poète contemplant la tempête du rivage. On n'aperçoit pas

dans ses nombreux essais une seule trace des douloureuses inquiétudes de l'esprit et du cœur. L'ensemble de sa carrière explique cette majestueuse sérénité. Remplie par l'action, elle a toujours fourni à ses facultés l'aliment qu'elles réclamaient, et à ses désirs le succès, cette infaillible récompense du courage des tentatives et de la persévérance des efforts. Il se peut que cette situation d'esprit n'ait pas été la plus convenable pour apprécier des poètes qui chantaient des angoisses morales qu'il n'avait jamais ressenties; mais en somme, en affranchissant son intelligence de la fixité de préoccupation qui accompagne ces angoisses et qu'il reprochait à Byron, elle a bien servi ses aptitudes critiques : elle lui a permis de porter sa pensée librement curieuse et toujours maîtresse d'elle-même sur une multitude de sujets intéressans, et de retirer de ses excursions intellectuelles tout le plaisir à la fois et tout le profit qu'on y pouvait recueillir.

La critique de la poésie, à un certain point de vue la plus importante, puisque, de toutes les formes de l'activité de l'esprit, la poésie est celle qui s'adresse au public le plus nombreux, et qui, grace aux charmes saisissans dont elle est parée, exerce sur lui la plus vive influence, n'a donc pas suffi à M. Jeffrey. Encore sur la limite de la poésie, j'aurais à signaler un article excellent sur l'ouvrage de Mme de Staël, *la Littérature dans ses rapports avec les institutions*, une appréciation du *Wilhelm Meister* de Goethe, qu'il n'accepte pas comme un chef-d'œuvre incontestable, et un jugement sur Richardson. Je remarque à l'occasion de ce dernier essai que plusieurs écrivains anglais à peu près investis chez nous de l'inviolabilité classique sont loin de régner aussi paisiblement et aussi glorieusement dans leur propre pays. Il s'en faut que M. Jeffrey éprouve même une faible partie de l'enthousiasme que *Clarisse Harlowe* inspirait à Diderot. Il ne peut souffrir non plus que Mme de Staël offre pour exemple de l'esprit anglais ce qu'il appelle le pitoyable verbiage de Sterne. C'est un des plus singuliers phénomènes littéraires que ces réputations transplantées. Heureusement, sur ce point, nous ne sommes pas les créanciers de l'Angleterre, et nous gardons sur elle l'avantage du change. Quoi! nous vous faisons injure d'attribuer au génie anglais la spirituelle affectation du *Voyage sentimental?* J'y consens, puisque vous le voulez : mettons sur le compte d'un reflet d'esprit français le plaisir que nous goûtons aux subtiles boutades de *Tristram Shandy;* mais vous, critiques écossais, de quelles singulières qualités de l'esprit britannique êtes-vous donc si fort épris, que vous en contempliez l'image avec une complaisance si obstinée dans le miroir de M. Paul de Kock? Si je ne me croyais pas

tenu en ce moment à m'acquitter envers M. Jeffrey des devoirs de l'hospitalité, je ne lui pardonnerais pas d'avoir, dans une note, laissé s'introduire le romancier de nos grisettes à côté de noms qui s'offenseraient à bon droit de ce voisinage. L'erreur peut-être n'est-elle que vénielle. M. Jeffrey, je suppose, n'aura jamais lu M. Paul de Kock; il ne l'aura connu que par la réputation que les revues anglaises lui ont faite.

M. Jeffrey a trop le sentiment des plus charmantes élégances de l'esprit français, pour qu'il ne répugne pas en effet de lui imputer la responsabilité de cette faute. Je trouve ce sentiment dans un article sur la correspondance de Mme du Deffand, et dans un autre sur la correspondance de Grimm. M. Jeffrey y a rendu lui-même avec beaucoup de sagacité et de goût la physionomie de cette société du XVIIIe siècle, où les condescendances forcées d'une partie de la noblesse, la finesse des femmes et la culture des hommes de lettres étaient parvenues à donner de l'esprit même aux financiers, ces *partisans* tant méprisés par le siècle précédent, lequel les avait laissés à cet égard si pauvrement pourvus. Je suis moins content des pages consacrées à Mlle de Lespinasse : elles sont irréprochables au point de vue moral, mais j'aurais voulu une touche plus profonde et plus sensible dans l'étude de cette nature brûlée par la passion, venue, comme une fleur d'une autre saison et d'une autre latitude, au temps de Voltaire et à côté de la froide et caustique amie de Pont-de-Vesles. Dans la catégorie difficile à définir de ces analyses où le critique, auquel je laisserais alors de préférence le nom anglais de *reviewer*, résume tout le saillant, le piquant, l'instructif qu'il a extrait d'un livre, je citerai ses articles sur les Mémoires d'Alfieri, les *Considérations sur la Révolution française*, de Mme de Staël, les Mémoires de Mme de Larochejaquelein, ceux de la margrave de Bareith, la vie de Christophe Colomb, par Washington Irving, celle de William Penn, le *Voyage* de l'évêque Heber dans l'Inde, etc. C'est un genre dans lequel M. Jeffrey sait encore se faire remarquer par son habileté d'analyste, par son esprit de méthode et par le judicieux discernement qui préside au choix de ses citations.

Je ne puis laisser inaperçue la division que M. Jeffrey a consacrée à ses travaux philosophiques. La préoccupation de la philosophie le disputait d'abord en lui à la sollicitude des choses purement littéraires. Ses essais sur ces graves matières remontent aux premières années de la *Revue d'Edimbourg*. Les plus importans sont une discussion des principes de Bentham, et diverses appréciations sur l'école psychologique, qui avait à cette époque pour représentant cet esprit net et dé-

licat, cet écrivain élégant et disert, Dugald Stewart. Dans le travail sur le fondateur de l'école utilitaire, M. Jeffrey démontre très bien que, malgré la force d'intelligence que révèlent ses classifications, malgré les clartés intéressantes qu'elles jettent sur beaucoup d'idées et de choses, les conséquences fondamentales qui sont au bout des théories de Bentham n'apportent rien de nouveau dans la pratique de l'humanité. Les dissertations sur les psychologues écossais touchent à plusieurs points intéressans de métaphysique et de méthode, et prouvent qu'avec sa sûreté habituelle d'esprit, M. Jeffrey est allé droit au nœud des difficultés; aussi je pourrais dire comme Voltaire de Zadig : qu'il sait de la philosophie ce qu'on en a su de tout temps, c'est-à-dire pas grand' chose, si ce n'était précisément parvenir au sommet difficile à atteindre des sciences philosophiques que d'arriver comme Socrate ou Pascal à cette conscience réfléchie et puissante de son ignorance. Ceux que ces sciences intéressent liront avec plaisir l'article sur M. Reid, où M. Jeffrey réfute par des argumens péremptoires les magnifiques espérances que les Écossais avaient conçues sur la prétendue application de la méthode expérimentale, de l'induction de Bacon à la psychologie. Dugald Stewart a essayé de répondre à cet article dans ses *Essais philosophiques*. M. Jeffrey y démontre encore, par des raisons auxquelles il nous paraît difficile de répliquer, que la pure métaphysique est impuissante à réfuter l'idéalisme. Chose curieuse! c'est sur cette impossibilité même que sont fondés les systèmes allemands qui ont succédé à Kant, et en faveur desquels je doute que M. Jeffrey soit fort prévenu.

M. Jeffrey a banni de son recueil les articles de politique de circonstance : il n'y a fait figurer que quelques morceaux de politique générale, parmi lesquels se distinguent surtout des considérations pleines de sens et de patriotisme sur l'heureuse influence des partis de juste milieu (*middle parties*), et un essai sur le gouvernement représentatif, écrit à une époque où les idées absolutistes tenaient en Angleterre même un langage assez hardi pour donner de sérieuses inquiétudes aux amis de la liberté. M. Jeffrey ne s'amuse pas, dans l'examen du mécanisme représentatif, à la prétendue balance des trois pouvoirs, qui a tant occupé Delolme et Montesquieu. Il n'estime cette forme de gouvernement que parce qu'elle offre aux forces et aux intérêts des moyens simples, réguliers, pacifiques, de se manifester et de former cet équilibre normal auquel ils n'arrivent dans les autres systèmes qu'à travers mille difficultés, mille périls, mille vio-

lences. Ce qui me plaît surtout, c'est la noble fierté des institutions représentatives qui respire dans ces pages de M. Jeffrey, comme d'ailleurs dans tous les écrits et dans toutes les paroles des Anglais. Pourquoi, en cela, ne suivons-nous pas encore leur exemple? Certes, je n'ai pas de peine à comprendre que l'amour et l'orgueil des libertés parlementaires se confondent avec l'orgueil patriotique dans les pays où les institutions représentatives ont duré assez long-temps pour que tous les droits aient pu s'abriter sous leurs garanties, pour que tous les intérêts aient appris à trouver en elles les moyens de se défendre et de se développer, pour que ces institutions se soient confondues ainsi aux yeux de tous avec le génie et la force de la patrie elle-même; mais nous, irions-nous attendre que nos institutions soient vieillies pour en être épris et fiers? Si récente qu'en soit la date, ne sont-elles pas l'œuvre de toute notre histoire, d'une histoire de quatorze siècles? Ne devons-nous pas vénérer en elles les efforts et les vœux de nos pères, les travaux de tant de générations conduites par tant de grands hommes? Et si ce n'était assez encore du passé pour nous les rendre chères et sacrées, ne devrions-nous pas les exalter sur nos ambitions et aimer en elles les grandeurs courageusement espérées de notre avenir?

Mais dans la généreuse admiration de M. Jeffrey pour l'édifice (*the fabric*) de la constitution anglaise, il y a plus qu'un noble sentiment de patriotisme; il y a encore, au nom de la pensée et des lettres, un hommage de reconnaissance. C'est à l'activité politique que les Anglais sont indirectement redevables des mouvemens littéraires qui ont jeté sur eux le plus d'éclat. Leur grande prose a été presque exclusivement inspirée par elle; ils lui doivent cette intelligence intime et ce goût des littératures de l'antiquité, où ils retrouvent sous des formes immortelles les attachantes vicissitudes de la vie passionnée des peuples libres, dont ils ressentent eux-mêmes les fécondes agitations. C'est ce que M. Jeffrey a bien compris, et je m'estime heureux, au terme de cet essai, d'avoir au moins indiqué, en m'appuyant sur son autorité, et dans un moment où la littérature et la politique se plaignent toutes deux en France de la langueur des esprits, les mutuels services qu'elles sont appelées à se rendre; je voudrais avoir réussi à signaler la parenté des deux grandeurs, la solidarité des deux gloires; et, puisque des hommes comme Burke, comme l'auteur des lettres de Junius, comme Fox, Pitt, Canning, contribuent à former le public le plus élevé que puisse envier la littérature, je voudrais convier quelques-unes des intelligences jeunes et distinguées, que les circonstances actuelles ne sollicitent pas

assez puissamment à l'invention, à se mêler de haut à la politique. Il y a toujours dans cette voie assez d'alimens pour occuper les esprits chaleureux, et la noblesse du but n'y fait pas défaut à la générosité des ambitions. Sous les inspirations fortifiantes du patriotisme, — en présence des intérêts qui se disputent notre société et des hommes appelés à la diriger, — il y a à chercher la conciliation des sciences politiques avec les exigences des besoins variables; il faut continuellement élargir l'esprit national en le tenant au courant des intérêts, des idées, des mœurs et des procédés des peuples avec lesquels les affaires le mettent en contact. Chassant de cette arène les utopistes fainéans qui prennent et énervent trop souvent la jeunesse au piége ridicule des systèmes absolus, il s'agit en un mot de donner à la politique pratique quotidienne, dont les moindres faits ont toujours des élémens de grandeur, puisqu'ils régissent des multitudes de destinées humaines, le lustre attrayant que la culture littéraire apporte avec elle.

E. Forcade.

LE SALON.

Le jury a voulu, à ce qu'il paraît, se venger, par une épigramme, de la petite insurrection que les artistes ont essayée contre lui l'an dernier. Il a reçu bon nombre de morceaux précédemment refusés, et a de plus grossi le chiffre du livret d'un millier environ des plus pitoyables toiles qui lui sont tombées sous la main. Le but de cette malice est probablement d'offrir au public un specimen de ce que serait un salon soustrait à son inspection et à sa censure, espérant que l'effroi causé par le résultat de cette tolérance imposera désormais silence aux réclamations, et qu'on sera forcé d'implorer comme un bienfait la sévérité dont on avait eu la sotte indiscrétion de se plaindre. Dans cette supposition, le jury sans doute n'eût pas été fâché de s'entendre cette fois reprocher sa faiblesse, pour se donner le droit de faire tout à son aise de la rigueur. Il n'a pas eu, que nous sachions, et n'aura pas cette satisfaction. En fait, cette prétendue leçon porte à faux, et ne s'adresse à personne. On ne s'est jamais plaint précisément que le jury fût trop sévère ou qu'il ne le fût pas assez, bien qu'on eût le droit à certains égards de lui adresser ces deux reproches en apparence contradictoires. On s'est plaint surtout, et on devra se plaindre encore, de l'arbitraire de ses décisions, dont la dureté ou l'indulgence est également sans règle. Il n'importe guère

qu'on reçoive peu ou beaucoup; le résultat général est le même. Il reste toujours vrai que bon nombre des ouvrages exclus valent autant que bon nombre des admis, et c'est ce défaut d'équité distributive et relative qui blesse particulièrement les intéressés. Les mots de sévérité et d'indulgence sont d'ailleurs ici tout-à-fait déplacés. Le jury est un tribunal; il n'a d'autre mission, d'autre devoir, d'autre règle de conduite que la justice. Il n'a ni à dispenser des faveurs, ni à exercer des rigueurs. Il se peut sans doute qu'en acceptant en 1844 tels ou tels ouvrages rejetés en 1843, il ait réparé accidentellement une injustice ou une erreur, mais rien ne garantit pourtant qu'il ait mieux jugé cette seconde fois que la première. La contradiction des deux décisions les rend également suspectes, et, dans tous les cas, il y en a nécessairement une de mauvaise. Ces choquantes inconséquences ne sont certes guère propres à rassurer les artistes sur la légitimité des jugemens prononcés par un tribunal sujet à de telles distractions. Il n'y a donc pas à se demander si le changement d'humeur manifesté cette année par le jury a eu des conséquences bonnes ou mauvaises, mais bien si ces brusques transitions de l'extrême rigueur à l'extrême tolérance, si ces hausses et baisses subites dans le chiffre des admissions, ne sont pas en elles-mêmes l'indice certain d'un vice radical dans la constitution et le mode d'opérer de ce comité? Ce fait seul que, sur une masse à très peu près égale d'objets soumis à son contrôle, le jury peut, *ad libitum*, en prendre ou en laisser mille de plus, mille de moins, prouve jusqu'à l'évidence que ses opérations ne sont soumises à aucune sorte de principe ou règle appréciable. De telles disproportions dans les résultats, à quelques mois de distance, ne s'expliquent que par le caprice et le hasard. Au lieu donc de féliciter le jury de sa condescendance, réelle ou affectée, aux réclamations du public et des artistes, il faut mettre cette condescendance même au nombre des griefs qu'une critique sérieuse est en droit d'élever contre cette institution. Un pouvoir qui jouit d'une latitude d'action assez élastique et assez absolue pour avoir le droit de pousser si loin les complaisances est évidemment établi sur une base essentiellement vicieuse, et quelles que puissent être les intentions et les lumières des hommes qui l'exercent, il faillira inévitablement à sa tâche, tant que ses fonctions, ses droits et ses devoirs ne seront pas mieux définis et délimités, et tant que ses délibérations et ses jugemens ne seront pas soumis à des formes plus rigoureuses.

Nous n'avons pas l'intention de revenir sur la question du jury. Elle a été trop souvent traitée ici et ailleurs pour n'être pas épuisée.

Ce qui précède n'a d'autre but que de renvoyer au jury la petite leçon qu'il a voulu donner à la critique en la chargeant cette année d'un surcroît de besogne, dont elle se serait assurément bien passée.

L'aspect général du salon a paru plus décourageant que de coutume. L'absence systématique de quelques artistes qui ont pris le parti prudent d'assurer leur gloire en ne l'exposant plus à des comparaisons, la fournée additionnelle de sept ou huit cents tableaux, dont on peut se dispenser de parler, mais qu'on ne peut éviter de voir, donnent à la galerie des peintures une physionomie des plus tristes et des plus maussades. Il faut dire aussi que la satiété est pour beaucoup dans cette impression. A peine sortis d'un salon, on nous fait entrer dans un autre, dont l'aspect ne diffère guère du premier que comme une rue parcourue en un sens diffère de la même rue parcourue en sens inverse. Et comment en serait-il autrement? Que pouvez-vous attendre de nouveau et d'imprévu du travail de quelques mois d'artistes dont les trois quarts exposent, depuis dix, douze, quinze et vingt ans, avec la plus cruelle ponctualité? En 1824 (notre mémoire ne va pas plus haut), M. Rouillard envoya *dix-huit* portraits à l'huile, grandeur de nature; en 1836, il se réduisit ou on le réduisit à huit; dans ces dernières années, son contingent varie entre six et trois. Il y a progrès sans doute, mais enfin la centième de ces estimables peintures ne nous apprend rien de plus que la première. Ceci est un exemple entre mille. Rien de plus rare au salon que les visages nouveaux, et ceux qui s'y montrent de temps en temps vieillissent si vite, qu'ils se confondent presque immédiatement avec ceux des anciens habitués. Ce régime d'exposition coup sur coup est véritablement accablant. Au lieu de stimuler et de propager le goût du grand et du beau, il l'énerve et l'affadit par l'habitude, et au lieu de développer l'activité intellectuelle de l'art, il ne provoque peut-être en définitive que les efforts matériels d'une fabrication.

Ce dernier effet se révèle déjà avec un caractère de généralité inquiétant. Le salon tend évidemment à se transformer en bazar. La masse des ouvrages produits en vue d'une vente immédiate augmente de jour en jour, et cette année un bon tiers des tableaux ne sont évidemment que des articles de commerce. Paris est aujourd'hui la grande fabrique de peintures de l'Europe. Il expédie en gros des tableaux, comme des gants, des châles et des tabatières. Pour suffire à la demande, l'art a dû prendre les allures d'une industrie, et se soumettre aux deux premières conditions de la production industrielle, la rapidité d'exécution et le bon marché. De là cette masse toujours

croissante de produits de pacotille qui encombrent les étalages des marchands et les salles de vente publique. Les conséquences de ce régime industriel pour l'avenir de l'art sont faciles à prévoir. L'exemple de l'Angleterre pourrait au besoin en donner une idée, et il n'est que trop certain que nous faisons en France beaucoup de progrès dans cette voie de perdition. L'institution du salon, qui semblerait devoir maintenir l'art dans la haute sphère d'idées et de sentimens désintéressés dont il ne peut descendre sans se rapetisser et mourir, risque de devenir, par l'usage irréfléchi qu'on en fait et par les abus de son administration, l'instrument le plus actif de cette corruption et de cette décadence. En fait, il est notoirement envahi déjà par ce misérable art de boutique, et on y respire en certains endroits une sorte d'air mercantile nauséabond. Ce noble et splendide palais du Louvre, qui ne doit s'ouvrir qu'à la gloire, serait-il donc destiné à n'être à la longue qu'un entrepôt, un marché central du commerce des tableaux? Le salon est, avant tout, un musée où l'art national vient, à certains jours choisis, se produire, comme sur un théâtre, et recevoir des applaudissemens en échange et pour prix de ses nobles services. C'est en vue de ce but élevé que le premier salon public, ouvert par la convention nationale, fut nommé un *concours*, et que plus tard on créa, pour consacrer cette pensée, la grande et belle institution du prix décennal. Il est encore un concours aujourd'hui, même au sens matériel, car chaque année des récompenses et des honneurs sont distribués, au nom du chef de l'état, aux artistes qui se sont distingués. L'exposition perdra-elle ce caractère pour devenir, par la désertion des talens supérieurs et par l'envahissement de l'industrialisme artistique, une sorte de foire périodique pour les objets d'art, analogue à celle de Leipzig pour les livres? C'est ce que l'expérience de quelques années nous fera voir; mais on peut assurer qu'elle tend déjà à cette fâcheuse transformation. Des causes générales d'une puissance irrésistible poussent à ce résultat. Les préservatifs auxquels on pourrait songer n'auraient probablement qu'une influence indirecte et peu marquée; sans compter que, s'il est facile d'en imaginer et d'en indiquer plusieurs, il serait impossible d'obtenir qu'on en essayât un seul.

C'est à toutes ces circonstances réunies qu'il faut attribuer la triste physionomie du salon et l'impression générale qu'on en a reçue. Il ne faudrait pas pourtant trop accorder à cette première impression. A la longue, l'œil s'habitue au monotone concert des tons blafards, terreux et rougeâtres répandus sur la plupart de ces toiles; les

objets se classent peu à peu dans leur ordre de mérite, et il s'établit une échelle de proportions, grace à laquelle la valeur des œuvres placées au sommet devient bientôt absolue de relative qu'elle était, et leur acquiert, à ce titre, une attention et un intérêt qu'on n'aurait pas cru possible de leur accorder au premier abord. Il arrive quelque chose de tout-à-fait semblable lorsqu'on assiste en province aux débuts d'une troupe d'opéra. Le premier jour, tous les chanteurs sont détestables; on veut sortir au premier acte. Le lendemain, on supporte la pièce, et on commence même à reconnaître quelque mérite au ténor. Les jours d'après, on s'y plaît, et on prend parti pour la Dugazon, qu'une cabale veut siffler. On arrive ainsi par degrés à se dire qu'à tout prendre, l'opéra ne se chante pas si mal en province qu'on se le figure à Paris. Ceci ne prouve peut-être qu'une chose, c'est qu'on s'habitue à tout; mais nous préférons interpréter le fait autrement et conserver la consolante pensée qu'on trouvera d'autant plus de choses à admirer au salon qu'on y passera plus de temps, quoique cette expérience ne nous ait que très médiocrement réussi, comme on va le voir.

I.

Nous paierons cette fois notre première visite à la SCULPTURE. C'est le moins qu'on puisse faire pour cette pauvre délaissée, qui grelotte de froid et se meurt d'ennui dans ces caveaux humides et déserts. Depuis quelque cent ans, la France a toujours été peu hospitalière pour elle; il ne serait pas étonnant que, dégoûtée par ce froid accueil, elle disparût un beau jour pour ne plus revenir. Du reste, c'est à peine si elle ose se montrer, car elle entre tout au plus pour un vingtième dans le total des ouvrages exposés. Mais s'il est déjà douloureux de compter ces sculptures, il ne l'est pas moins de les regarder. Quand on songe que c'est là à peu près tout ce que la France peut faire, ou du moins montrer, en ce genre, on est bien tenté de prononcer l'oraison funèbre d'un art réduit à cette détresse.

Cependant, en appliquant la règle de proportion dont nous parlions tout à l'heure, on finit par s'arrêter avec plaisir devant quelques-uns de ces plâtres et de ces marbres dont le banal et froid aspect n'explique que trop la morne solitude qu'ils créent autour d'eux. Il en est même deux ou trois qui n'ont pas besoin d'être comparés à leurs voisins pour être admirés. De ce nombre sont certainement les gra-

cieux et élégans *Fonts baptismaux* de M. Jouffroy, que le livret a tort d'appeler un *baptistère*, car le baptistère est le lieu où l'on administre le baptême, et non pas la cuve ou le bassin qui contient l'eau qui sert à baptiser. Le groupe des trois jeunes enfans adossés est un motif qui, pour avoir été souvent traité, conserve encore toute sa naïveté et sa fraîcheur. En art, les idées les plus rebattues sont au fond les meilleures. Tout gît dans l'exécution. Le talent de M. Jouffroy, qui nous avait paru, dans sa figure de la *Désillusion*, s'égarer à la poursuite de je ne sais quel idéal romanesque, radicalement antipathique à la sculpture et à ses propres instincts, est rentré ici dans le grand chemin de cet art franc du ciseau, qui n'entend rien aux subtilités, et qui ne doit songer à exprimer d'autres idées que celles qu'il peut faire toucher. Il nous a donc mis cette fois entre les mains trois petits corps enfantins, bien gras, bien fins, bien souples, surmontés de trois têtes joufflues, gracieuses et naïves, qu'on est tenté de caresser. On a en revanche une disposition toute contraire à l'égard de ce marmot voisin (n° 2245, M. Jehotte), qui rechigne si disgracieusement dans sa lutte avec un petit chien, caricature de Boucher, entremêlée de quelques réminiscences de *l'Enfant à l'oie*. Nous allions oublier de dire, à l'endroit des *Fonts* de M. Jouffroy, que le livret attribue à Mme de Lamartine la *composition* originale de ce morceau. Cette explication n'est pas assez claire pour nous apprendre au juste quelle est la part de chacun des auteurs dans cette œuvre, et par conséquent dans quelle proportion on doit les louer, mais il suffit que nous sachions que c'est M. Jouffroy qui a *exécuté*, pour n'avoir pas à craindre d'avoir mal distribué nos éloges.

Nous avons pris au premier abord le portrait en pied de miss Adélaïde Kemble (de M. Dantan jeune) pour la muse de la tragédie. Ce n'est que la muse de l'opéra-seria, en costume de Norma. L'explication nous a gâté cette figure. Il est désagréable de prendre une prima donna pour une déesse, et une défroque de théâtre pour la tunique et la chlamyde de Melpomène. M. Dantan a probablement éprouvé les mêmes préoccupations en modelant sa statue; car, gêné apparemment par la difficulté de réunir dans sa figure les caractères individuels d'un modèle réel, miss Kemble, ceux d'un personnage fictif, la Norma, et enfin ceux d'un personnage idéal, la Muse, il n'a produit qu'un être équivoque qui n'est, en définitive, ni la femme, ni l'actrice, ni la déesse, quoiqu'il prétende réaliser cette trinité. Avec toute son habileté, M. Dantan ne pouvait guère faire mieux sur un thème aussi embrouillé. Nous recommanderons avec plus de confiance ses bustes-

portraits (nº 2192 et 2193), et particulièrement celui de Thalberg, tous deux parfaitement, quoique sérieusement, ressemblans.

On retrouve dans le petit caveau le *David* de M. Bonnassieux, qu'on a déjà vu dans une exposition des envois de Rome. C'est une figure du genre de celles qu'on appelle d'*étude* en langage d'école, mais qui ne manque ni d'élégance ni de distinction, ce qui n'arrive pas d'ordinaire à ses pareilles, sauf cependant la tête, dont le type, quoique évidemment très cherché, n'est pas heureux. On se souvient encore de cet *Amour coupant ses ailes*, sculpture d'un style discret, délicat et fin, que M. Bonnassieux envoya de Rome il y a quelques années : nous retrouvons dans son buste de la comtesse de C... (nº 2163) les mêmes qualités, avec un peu plus de sévérité et de précision. Ce portrait, traité dans le goût antique, révèle une intelligence et un sentiment de l'art qu'on rencontre rarement dans ces centaines de marbres dégrossis d'après les recettes de l'atelier. M. Bonnassieux a la grace; qu'il y joigne la force. L'union de ces deux choses est le beau, dit-on.

Sous le titre d'une *Étude de jeune femme*, M. Dumont nous donne, avec quelques variantes, une nouvelle édition du type de la Vénus d'Arles, ce qui ôte à sa statue le mérite de l'imprévu. Cependant, comme il y a toujours à gagner, surtout pour un homme habile, dans ce commerce intime avec les Grecs, la figure de M. Dumont a ce jet franc et juste de la pose et du geste qui donne tant de tournure aux statues antiques. Quant à la *Pomone* de M. Gatteaux, assez maladroitement placée côte à côte de la précédente, elle mériterait, selon nous, à plus juste titre que celle-ci, la dénomination modeste d'*étude*. Cette Pomone-là n'est pas assurément celle pour qui le beau Vertumne fit tant de folies.

On a fait aussi les honneurs du caveau à une *Geneviève de Brabant*, groupe en marbre de M. Geefs (de Bruxelles), d'une composition un peu tourmentée, mais cependant assez heureuse par le choix des lignes générales et l'agencement des figures. La pose de la figure principale est une reproduction assez littérale de celle de la femme de Caïn dans le tableau de M. P. Guérin qui est au Luxembourg. L'exécution fine, ou plutôt très travaillée, et peut-être aussi un peu molle, jointe à la grande variété des aspects créés par le jeu compliqué des lignes, donne à ce morceau une harmonie agréable, semblable à celle qu'on obtient en peinture par le clair-obscur. Il manque malheureusement d'une qualité qui, en sculpture, ne peut être suppléée par aucune autre, le style. Les portraits du roi et de la reine des Belges, du même artiste, sont également d'un travail très étudié, mais sans caractère.

Nous regrettons de ne pas voir auprès de la *Geneviève de Brabant*, de M. Geefs, la *Geneviève de Paris*, qu'un artiste français qui s'est fait distinguer dans les précédentes expositions, M. Mercier, se proposait de nous montrer. Le jury a mis, on ne sait pourquoi, son *veto* sur cette figure, qui est destinée au jardin du Luxembourg. Faudra-t-il donc croire que M. Mercier, auteur de plusieurs statues commandées par le gouvernement, exposant depuis dix ans, a désappris dans l'intervalle d'une année l'art auquel il a consacré sa vie et son intelligence et dû les succès les plus légitimes, et que de maître qu'il était, il est devenu tout à coup assez écolier pour que sa dernière œuvre soit jugée indigne de figurer dans une exhibition française à côté de celles de MM. Gramzow, Geefs, Schoenewerck, etc...?

A ce propos, nous observerons, en passant, que les produits de l'art étranger abondent à l'exposition. Il nous en est venu de Londres, de Berlin, de Dusseldorf, d'Anvers, d'Amsterdam, de La Haye, de Francfort, de Florence, de Rome, de Bruxelles surtout, et même de Cracovie. Si ce mouvement se soutient, le salon de Paris pourra bien devenir celui de l'Europe. Il faut souhaiter cordialement la bienvenue à ces visiteurs; mais le jury pousse trop loin peut-être la courtoisie de l'hospitalité. Lorsqu'un hôte étranger vient frapper à la porte, il serait malséant de lui refuser un coin du foyer, mais il ne faut pas, pour lui faire place, chasser les gens de la maison. Quelle nécessité y avait-il, par exemple, d'installer au plus bel endroit du salon carré ces grandes bêtes à cornes de grandeur naturelle, de M. Verboeckhoven, de Bruxelles? N'avait-on rien de plus intéressant à mettre là que les portraits en pied de deux vaches flamandes? Paul Potter a fait, nous le savons, un chef-d'œuvre en ce genre; mais c'est là un de ces tours de force de l'art qui ne se font pas deux fois. Nous sommes, il est vrai, un peu cousins avec la Belgique, et entre alliés on se doit quelques égards. Soit. Seulement il faudrait de la réciprocité, et qu'on nous traitât bien à notre tour en pareille occasion. Or, les artistes français n'ont guère, dit-on, à se louer de l'accueil qu'on fait à leurs ouvrages dans les expositions de nos voisins, et cela n'est pas bien. Nous invitons donc ces bons voisins à réprimer, au moins devant nous, une susceptibilité nationale qui, à l'égard de la France, est tout ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, à vouloir bien se persuader que les droits de nos artistes ne doivent pas plus être contestés dans ce pays que ceux de nos savans, de nos écrivains et de nos soldats, et à admettre enfin que nous ne pouvons être généreux qu'autant qu'ils seront modestes.

Le grand groupe en marbre de M. Bosio, représentant *l'Histoire et les Arts consacrant les gloires de la France*, est placé si haut et si mal éclairé, qu'on pourrait facilement, malgré ses proportions monumentales, passer devant sans le voir. La sculpture, privée de lumière, disparaît complètement. L'œuvre de M. Bosio ne pouvait être placée sous ce rapport dans une condition plus défavorable. On ne peut donc guère, dans les ténèbres où elle est plongée, juger que de la disposition générale des grandes masses. La France, assise au centre de la composition, coiffée d'une couronne murale et une lance à la main, a un peu l'air d'une Minerve, quoique la sagesse ne soit pas peut-être la plus connue de ses qualités. L'Histoire, un genou en terre, à ses pieds et à sa droite, la regarde et s'apprête à écrire ses pensées et ses actions; à gauche, trois petits génies, représentant les arts, complètent le groupe. Si cette grande machine allégorique, destinée probablement aux galeries de Versailles, n'a rien de nouveau par l'invention soit de l'ensemble, soit des détails, elle offre cependant au plus haut degré cette sorte de dignité et de régularité théâtrales qui distinguent la méthode académique, et qui satisfont, bien mieux souvent que ne pourraient le faire des œuvres d'un style plus individuel et d'une conception plus originale, aux conditions de l'effet monumental.

Nous passerons un peu plus vite entre les deux files de statues et de bustes de la galerie. Nous ne nous arrêterons pas à demander, par exemple, à M. Chambard pourquoi son *Oreste* est si glacialement inanimé malgré ses gestes de forcené? pourquoi il lui a donné la pose du Castor de Monte-Cavallo? enfin, quel est le motif pressant qui lui a fait entreprendre un *Oreste poursuivi par les furies?* et à M. Daniel, pourquoi il a fait, lui, une colossale *Cléopâtre* livrant son long bras à la morsure de l'aspic? Il y a à côté de cette Cléopâtre un certain *Encelade foudroyé par Jupiter*, dont on ne peut pas dire non plus que le besoin s'en faisait généralement sentir. De bonne foi, de quelle utilité peut être ce titan pris de tétanos? Il en est à peu près de même de ce grand groupe en marbre de *Céphale et Procris*, envoyé de Rome par M. Rinaldi, et qui a toutes les qualités classiques d'invention, de style et d'exécution d'une peinture de Camuccini. Nous ne voudrions pas davantage avoir à demander compte à M. Legendre-Héral, praticien fort habile du reste, de la parfaite insignifiance de sa *Psyché*, qu'il appelle *l'Éveil de l'ame*, dont le principal mérite est de n'avoir aucun défaut choquant, ce qui ne suffit pas pour fixer l'attention sur une œuvre d'art, ni à M. Suc de l'incorrection générale de cette femme nue que le livret nomme la *Mélancolie*.

Le type du Christ est un de ceux que l'art a eu le plus de peine à réaliser, et il n'y est même jamais parvenu d'une manière complètement satisfaisante. L'expression la plus haute qui ait été atteinte est probablement celle de *la Transfiguration*, et encore ici peut-on dire que c'est là le Christ dans sa manifestation divine, et non ce fils de l'homme qui a marché et parlé au milieu de nous et partagé la condition de la vie humaine, celui qui a relevé la femme adultère, appelé à lui les petits enfans, condamné le mauvais riche, séché le figuier stérile, et dont les paroles, d'une tendresse et d'une douceur souveraines, éveillaient dans le cœur des hommes des sentimens inconnus. L'art byzantin et l'art gothique ne prirent guère que le côté sombre ou souffrant de cette sublime physionomie, et en tirèrent un type qui eut quelquefois une sorte de grandeur barbare, mais sans vie et sans beauté. C'est ce type qui, dégrossi par Giotto et remanié par ses successeurs, prédomina toujours en Italie. Raphaël, qui seul semblait devoir compléter cet idéal et le fixer, hésita évidemment et n'y parvint qu'à demi. Léonard de Vinci s'en approcha peut-être plus près encore, mais une seule fois, et sa pensée ne fut probablement pas comprise, car elle ne fut pas suivie. Michel-Ange, sortant, comme il le fit, de la tradition, s'éloigna d'autant plus du but qu'il mit plus de force et d'individualité dans ses propres inventions. Le formidable Christ du *Jugement Dernier* n'est en définitive qu'un sublime caprice, et sa statue du *Christ triomphant* (à l'église de la Minerve à Rome) n'est qu'une figure d'homme nu, d'un savant et admirable travail, mais qui n'a d'autre titre à représenter le Christ que la grande croix qu'elle tient. Comment concevoir d'ailleurs un Christ nu? L'exemple de Michel-Ange était sans précédens; il resta sans imitateurs. Après ces grands maîtres, l'art ne fit que divaguer et s'égarer de plus en plus. Les Allemands ont essayé de se remettre, pour le personnage du Christ, sur la trace de la tradition. Leur peintre Overbeck donne à peu près la mesure de ce qu'on peut attendre de ces essais de restauration. La figure colossale du *Sauveur*, pour le fronton d'une église de Copenhague, par Thorwaldsen, offrirait plus d'originalité et un sentiment plus profond de l'idéal du Christ, tel qu'il peut s'offrir à la conception de l'artiste moderne. L'art français n'a contribué en rien à cette élaboration du type du Christ; il en perdit même de très bonne heure le sens, car il ne fut pas donné à Poussin de le saisir, même de loin. Son génie allait dans une autre direction. Il va sans dire que le XVIIIe siècle ne s'inquiéta pas beaucoup de cette recherche, et le règne de David ne dut pas, comme on le pense bien, l'encourager davantage. Nos

peintres paraissent, depuis quelques années, vouloir, comme les Allemands, s'essayer à la restitution de l'art chrétien. La sculpture est également un peu entrée, quoique plus difficilement, dans cette voie. Jusqu'ici, elle n'y a pas fait des pas aussi marqués et aussi saillans que la peinture. On conçoit aisément en effet que des artistes qui ont passé huit ou dix ans de leur jeunesse à copier l'Apollon, le Gladiateur et le Cincinnatus, soient un peu dépaysés lorsqu'ils se trouvent en face de la Vierge, d'un apôtre ou du Christ.

Tout ceci n'a d'autre but que d'épargner à deux artistes d'un talent incontestable, MM. Ottin et Husson, une critique directe des deux figures de *Christ couronné d'épines* (*ecce homo*), dont ils sembleraient s'être communiqué le projet, tant elles se ressemblent dans la pose, le geste, l'ajustement. Tout ce que nous y désapprouverions porterait à peu près uniquement sur le côté, pour ainsi dire, métaphysique de leur œuvre, et nous ne sommes pas plus disposés à faire de la métaphysique qu'ils ne le sont sans doute à en écouter. Sous le rapport purement sculptural de l'exécution, elles offrent toutes deux de belles parties et portent la marque d'études consciencieuses, d'un goût exercé et d'une main habile. Celle de M. Husson est même particulièrement remarquable par la disposition et le style des draperies, qui présentent de belles masses sans minutie ni lourdeur.

La *Velléda*, de M. Maindron, éveille une certaine curiosité. M. Maindron appartient au parti des novateurs ou de ceux qui voudraient l'être. Le contrecoup du mouvement opéré dans la peinture s'est fait, avons-nous dit, sentir également dans la sculpture. Là aussi on a tenté, quoique bien plus timidement, d'ouvrir à l'art des perspectives nouvelles. Malheureusement on a cru qu'il fallait, pour cela, transporter dans la sculpture les idées qui se faisaient jour dans la peinture. Mais, loin d'agrandir un art en le mettant à la suite d'un autre, on ne fait inévitablement que le fausser et le corrompre. Les conditions et les lois de la peinture et de la sculpture sont tellement différentes et indépendantes au fond, malgré quelques analogies superficielles, que dès que l'un de ces arts essaie, sous un prétexte quelconque, de se régler sur l'autre, il s'abâtardit. Cela s'est vu plus d'une fois. Dans la première moitié du XVIIIe siècle, la sculpture, fourvoyée par le Bernin, l'Algarde et leurs disciples, prit les allures de la peinture et prétendit rivaliser avec elle, sur son propre terrain, en singeant ses effets. A la fin de ce même siècle, un mouvement en sens inverse eut lieu. L'école de David subordonna la peinture à la sculpture. Aujourd'hui nous marchons peut-être vers une réaction directement opposée à la précédente. On com-

prend que la sculpture, ennuyée de se morfondre dans l'immobilité et l'abandon, tandis que sa compagne courait les aventures et se signalait par quelques exploits brillans et heureux, veuille aussi tenter la fortune et faire du nouveau; mais pour cela elle ne doit compter que sur ses propres ressources. C'est en bâtissant sur son propre fonds, avec ses propres moyens, d'après ses propres lois, qu'elle doit procéder à sa réforme, si réforme il y a. Michel-Ange et les Florentins, Jean Goujon, Puget, ont innové. Ils ont fait voir qu'on pouvait faire parler au marbre une autre langue que la langue grecque et romaine; mais ils ne sont pas allés demander des secours à la peinture et encore moins à la littérature : ils n'ont cherché à mettre dans la pierre que ce qu'elle peut recevoir, c'est-à-dire des lignes et des formes, et par ces lignes et ces formes une expression générale de la vie et du mouvement. Innover en sculpture ne consiste donc pas à changer le but et les fonctions de cet art, mais à trouver dans ce monde des formes et des mouvemens organiques, des types jusque-là inaperçus ou incomplètement réalisés; non à lui imposer une idée étrangère, mais à faire rendre à la sienne des développemens inattendus. C'est là uniquement ce qu'ont voulu faire, ou du moins ce qu'ont fait, les sculpteurs, si rares, qui sont parvenus à se créer une manière, c'est-à-dire, en d'autres termes, à découvrir et à mettre en saillie quelque côté nouveau de l'idéal accessible à la sculpture, car ce qui, dans l'artiste, s'appelle une manière est, dans l'œuvre, quelque chose de fixe et de permanent qui fait désormais partie du monde réel, ou plutôt n'est qu'une des faces de ce monde rendue visible par la vertu créatrice de l'art.

Ces observations suffiront peut-être pour faire comprendre que le genre d'innovation dans lequel paraît vouloir décidément entrer M. Maindron ne saurait être approuvé. Sa *Velléda* est une conception pittoresque ou même littéraire, plutôt que sculpturale; il a voulu faire exprimer à son marbre un ensemble d'idées et de sentimens subtils et compliqués à peine abordables pour la peinture, et que la poésie pouvait seule dérouler; il a cru qu'on pouvait traduire en sculpture une page des *Martyrs*. Cette page, qu'on lit dans le livret, nous instruit de son dessein; mais ce qu'il a fait est fort différent de ce qu'il a voulu faire, et tellement différent, que sa figure est en perpétuelle contradiction avec le texte du poète, loin d'en être une traduction ou même une simple imitation. Qu'est-ce d'ailleurs qu'un morceau de sculpture qui, pour se faire comprendre et juger, a besoin d'une page d'explications? Le bras du *Moïse*, détaché, conserve toute sa valeur. Que la statue soit détruite, il restera un chef-d'œuvre.

Toute sculpture qui ne peut pas se soumettre à cette épreuve, et demande à être jugée d'une autre manière, n'est pas de la sculpture. Avec tout son talent, M. Maindron a dû échouer dans cette poursuite de l'impossible. Il serait donc oiseux de se demander si cette figure qui a nom *Velléda* ne pourrait pas tout aussi bien être une *Mélancolie*, une *Réverie*, une *Désillusion*, une *Méditation*, une *Attente* ou telle autre de ces êtres métaphysiques qui servent de prétexte aux sculpteurs pour faire une figure de femme? Remarquons seulement que, sous le rapport même du caractère historique qu'il était permis et même commandé de chercher, et qu'on pouvait suffisamment indiquer par le costume ou quelques accessoires, la figure de M. Maindron déroute complètement toutes les idées qu'on pourait s'être faites d'une druidesse. Avec sa faucille, suspendue à son flanc comme un carquois, sa tunique courte et serrée vers le milieu de la cuisse, le petit plumeau de feuillage qui se balance sur sa tête, ses bras et ses jambes nus, elle aurait plutôt l'air d'une héroïne des *Incas*, d'une *Azémia*, d'une *Alzire*, que d'une prophétesse gauloise. Mais passons sur ces inutilités.

Comme sculpture, la figure de M. Maindron a de la tournure et du mouvement, et c'est un mérite. Plusieurs parties, telles que les bras, les mains, sont finement exécutées. La tête est ce qu'il y a de moins heureux; elle est d'un type romanesque insupportable en sculpture, et d'ailleurs, à force de vouloir être expressive, elle minaude et grimace. Le goût général des formes est assez équivoque, et surtout peu homogène. Les mains, courtes, grasses, délicates, finissant brusquement par des doigts en fuseau, contrastent avec des pieds longs, secs et puissans; le bas du corps, à partir du bord de la tunique, est masculin. On sent bien dans tout cela que l'artiste a voulu sortir à tout prix des banalités du métier, et il a rencontré par ci par là, en modelant sa figure, quelques inspirations heureuses; mais nous ne voyons pas, à notre grand regret, que l'exécution de cette figure soit assez remarquable pour lui faire pardonner complètement la donnée systématique et fausse dont il paraît être parti en la composant. On ne peut donc accepter ce système de sculpture comme une manière originale et légitime. Il y a un jeune homme qui, dit-on, a en lui quelque chose de cet instinct qui découvre dans le marbre de nouveaux filons, et qui sait les faire quelquefois admirablement jaillir. Ce sculpteur dont le public n'a jamais pu, par suite d'une interdiction systématique cruelle et peut-être illégale, connaître que le nom, est M. Préault.

Le groupe du *Christ au Jardin des Olives*, de M. Dieudonné, est bien autrement ambitieux. Ici, le pittoresque va jusqu'à la charge, et

si le jury sait ce qu'il fait, nous devons estimer bien bas les ouvrages qui n'ont pas été jugés dignes de concourir avec cette énorme et disgracieuse pochade.

Voici une œuvre de meilleur aloi : la statue couchée de l'évêque d'Hermopolis, par M. Gayrard, destinée à surmonter un tombeau. Ce genre, simple et grave, de monumens funéraires, fut long-temps presque universellement adopté dans le monde chrétien jusqu'au milieu du XVIe siècle. Ce fut Michel-Ange qui introduisit l'usage d'un système de composition plus compliqué et plus architectural, dont il donna l'exemple dans ses tombeaux des Médicis. Cette figure est une imitation intelligente et habile de la nature. La tête est d'un sentiment juste et calme, elle exprime plutôt le sommeil que la mort; mais, dans l'idée chrétienne, ces deux états se ressemblent beaucoup. L'exécution générale est extrêmement soignée, et même trop recherchée peut-être. Il y a, dans l'arrangement des mains croisées sur la poitrine et l'entrelacement des doigts, de petites intentions de coquetterie qui ne vont guère à un évêque, surtout lorsqu'il est mort. Suivant l'ancien usage, l'artiste a mis au pied du mort un petit chien, dont la signification symbolique serait trop longue à expliquer. Nous insistons avec d'autant plus de satisfaction sur le mérite de cette statue de M. Gayrard, que nous serions obligé, si nous examinions son grand bas-relief d'*Henri IV combattant à Arques*, de substituer la critique à l'éloge.

La plupart des morceaux qu'il nous reste à voir sont des portraits historiques en pied de divers personnages illustres, destinés à des monumens publics de Paris ou des départemens. En aucun temps, si ce n'est toutefois chez les Grecs, on n'a élevé autant de statues que dans celui-ci. On peut partir aujourd'hui de ce monde avec la presque certitude d'être embaumé d'abord, et puis placé dans quelque niche. On n'est jamais mort dans des conditions plus agréables. Il est fâcheux seulement que les artistes chargés de transformer de simples mortels en demi-dieux ou en saints (car c'est là la forme moderne de l'apothéose) mettent tant de négligence dans leur besogne et en abandonnent les trois quarts aux mains des *scarpellini*. C'est ce qu'il est permis du moins de supposer à l'égard de plusieurs des morceaux de ce genre, au nombre de huit ou neuf.

Voici d'abord un *Mathieu Molé*, de M. Droz, statue en pierre qui doit occuper une des niches de l'Hôtel-de-Ville, et dont on peut dire seulement qu'elle est convenable; puis le *Portalis*, de M. Ramus, dont la tête a de la vie et de la vérité, mais dont le manteau sénatorial

est bien lourd : — jambes finement étudiées et modelées. Réparons ici à l'égard de cet artiste une omission inexcusable, en mentionnant ses deux figures en marbre de *la Bienfaisance* et des *Arts*, dont la première surtout offre des draperies d'un grand style et une belle tournure. Après *Portalis* vient un autre grand dignitaire de l'empire, qui heureusement, ainsi que le savant et profond législateur, avait d'autres droits au marbre ou au bronze que ses honneurs et ses titres, *le marquis de Laplace*. Cette figure assise, de M. Garraud, est une de celles qui ont certainement coûté le moins à l'artiste, car sauf la tête, où paraissent quelques traces d'étude et de travail, le reste est tout de fabrique. Il n'en est pas de même du dauphin *Louis de France*, fils de Louis XV, par M. Dantan aîné, morceau de sculpture coquette, curieusement façonnée et poudrée. Les habits du temps prêtaient au marivaudage. M. Dantan en a fait, mais avec discrétion cependant et esprit. C'est une jolie statuette de cinq à six pieds. L'esprit et la distinction ne sont pas, en revanche, les qualités qui frappent le plus dans le *Bossuet* de M. Feuchères, figure sans caractère, chargée plutôt que vêtue d'une draperie de caprice, à petits plis carrés, brisant la lumière comme un miroir à facettes.

Passons sans y regarder deux fois devant le portrait du duc d'Orléans, et rappelons seulement que M. Jaley est l'auteur d'une des meilleures statues qui aient été faites de notre temps, le *Mirabeau* du vestibule de la chambre des députés. — L'*Étienne Pasquier*, de M. Foyatier, est bien posé, bien assis, mais d'un goût terriblement banal dans l'ensemble et dans les détails. Je ne sais si ce bon Pasquier ressemblait à la tête que lui donne l'artiste, et dans ce cas je le plaindrais, car elle est passablement ingrate et hétéroclite. Si l'on essayait de caractériser en peu de mots le *Bessières*, de M. Molchnet, on pourrait dire de cette sculpture qu'elle est froide, sèche, raide, dure et maigre; ce qui surprend d'autant plus que cet artiste passe pour être un de ceux qui caressent, comme on dit, le plus volontiers le marbre. Il faut donc croire qu'il ne s'est pas souvent approché de celui-ci. — Quant au *Colbert*, de M. Debay, le dernier dont nous nous souvenions, c'est une masse de pierre carrée, solide, bien équilibrée, en présence de laquelle la première idée qui vous vient est de demander : Combien cela peut-il peser? L'habileté bien connue de l'artiste permet de supposer que ce marbre a quelque autre mérite que celui du poids, et nous nous associons d'avance à tous les éloges qu'on pourra donner à cette estimable figure que nous avons eu l'inexcusable négligence de ne pas assez regarder.

Il y a aussi quelques *animaux* de grande et petite dimension, tels que : une *lionne* couchée, de M. Contour; un *jaguar*, de M. Demay, pour lesquels une simple mention suffit; un petit groupe en bronze (cerf pris par des chiens), de M. Mène, qui a le tort de rappeler les admirables compositions de M. Barye, à tout jamais proscrites par le jury; quelques cadres de médailles et médaillons, dont un de M. Klagmann; un grand crucifix en bois, de M. Dubois. Un grand nombre de bustes-portraits, parmi lesquels on doit distinguer ceux de Bartolini, de Florence (2162), de Mme Dubufe (portrait de M. Delaroche), de MM. Dantan, Debay, Louis et Joseph Brian, Desbœufs, Étex, Jouffroy, Maggesi, complètent cette exhibition sculpturale, une des plus faibles dont on ait mémoire.

II.

PEINTURE. — Cette longue halte dans la galerie des sculptures nous impose l'agréable obligation de réduire nos remarques sur les peintures au strict nécessaire. Nous ne faisons pas une statistique du salon; elle est dans le livret. La critique n'est pas tenue de tout voir et de tout juger; c'est là l'affaire du jury. Il y a au salon cette année plus de DEUX MILLE tableaux ou dessins, dont chacun a naturellement la prétention de se faire regarder. En présence d'une telle cohue de peintures et de noms, il faut bien se décider à de grands sacrifices. Nous allons donc résolument nous frayer un passage dans cette masse compacte, nous arrêtant un instant devant quelques rares toiles de choix, saluant de la main en courant quelques autres, et passant impitoyablement sur le corps de tout le reste. Ce procédé expéditif expose à des erreurs, mais nous pouvons positivement promettre de n'oublier aucun chef-d'œuvre.

La hiérarchie des genres, et à certains égards celle des talens, nous fait rencontrer d'abord le *Christ au Jardin des Olives*, de M. Chasseriau, artiste jeune encore, quoiqu'on l'en félicite depuis assez de temps, et dont les efforts constans et sérieux sont dignes d'intérêt et d'approbation. Cette nouvelle œuvre, sans être un progrès bien saillant, témoigne que ces efforts ne sont pas stériles. Ce serait, d'ailleurs, faire tort à M. Chasseriau, de mesurer la portée de son talent sur ce dernier ouvrage, lorsqu'on a une base d'appréciation bien plus large dans ses belles peintures monumentales de l'église Saint-Merry. Nous nous sommes assez expliqué sur nos scrupules à l'égard des représentations

modernes du Christ pour ne pas examiner trop curieusement la partie mystique ou métaphysique de cette composition. Le sujet est donné par ce verset de saint Marc : « il retourna ensuite vers ses disciples et les trouva endormis. » Il est probable qu'en rêvant à ce thème touchant, une foule d'idées ont traversé la tête du peintre, et rien n'empêche d'admettre qu'elles étaient extrêmement ingénieuses. Il a dû profondément méditer sur le sens moral et religieux du récit évangélique, et la sublimité de la pensée et des sentimens qu'il n'aura pas manqué d'y découvrir a été peut-être le motif déterminant du choix du sujet et le point de mire idéal dont il s'est le plus préoccupé dans l'exécution. On ne saurait assurément blâmer ces préoccupations qui témoignent d'une nature d'esprit élevée. On peut remarquer toutefois que tout ce travail d'intelligence, auquel un artiste est si porté à se complaire et à attacher une extrême importance, ne passe pas d'ordinaire de sa tête sur sa toile. Pendant que sa pensée erre dans les régions célestes, son œil et sa main, qui ne peuvent atteindre si haut, s'occupent d'une besogne moins sublime, mais indispensable, l'exécution du tableau. Ceci veut dire qu'il ne faut pas chercher des mystères dans ce tableau de M. Chasseriau; il faut y voir seulement ce que l'art y montre et y pouvait montrer aux yeux, c'est-à-dire un homme qui marche et s'approche de trois autres hommes couchés et endormis. Nous ne prétendons pas que la peinture de cette scène ne soit soumise à quelques conditions particulières, résultant de cette circonstance que l'homme qui marche est Jésus et les hommes endormis des apôtres; mais nous disons que la partie purement matérielle du fait est le motif essentiel de la représentation pittoresque, celui qui domine tous les autres et se subordonne toutes les idées, morales ou autres, que l'artiste a voulu ou pu vouloir exprimer. Ce n'est pas là rabaisser le but de la peinture, c'est seulement indiquer ses véritables limites et ses conditions fondamentales. Nous n'avons pas, heureusement, le temps d'expliquer ce point d'esthétique qui pourra paraître hétérodoxe, particulièrement aux artistes qui croient que pour faire du beau et du grand il faut avoir un monde d'idées dans la tête, et qui s'imaginent de bonne foi être capables de mettre sur une toile des subtilités psychologiques, des nuances morales que l'esprit seul peut saisir et que la parole peut à peine rendre. Ces remarques ne s'adressent pas spécialement à la peinture de M. Chasseriau, qui en est le prétexte plutôt que l'objet. Nous aimons à reconnaître même que sa composition, jugée, à tort ou à raison, du point de vue que nous venons d'indiquer, offre des parties fort louables.

La figure du Christ est malheureusement la moins réussie. Son geste est équivoque. La draperie dans laquelle il est contenu forme, des pieds à la tête, un parallélogramme trop symétrique, sans accidens, sans mouvement. Il ne faut pas être nu et vide à force d'être simple. Du reste, l'ajustement est peut-être la partie faible de M. Chasseriau. Il ne nous semble pas qu'il en soit bien maître et paraît s'y embarrasser facilement. Les trois figures d'apôtres, particulièrement les deux du premier plan, à gauche et en face du Christ, sont en revanche d'un grand goût de pose et de dessin, d'une exécution ferme, serrée et énergique. Le ton général manque un peu de vie et d'éclat, mais non de force et d'harmonie. Bien que M. Chasseriau ne soit nullement coloriste, dans le sens ordinaire du mot, sa couleur est véritablement sienne et participe de l'individualité incontestable de son style et de son dessin. Nous ne dirons pas que cette individualité atteint la grande originalité, mais assurément elle n'est pas vulgaire; elle n'est pas assez saillante pour étonner, assez puissante pour s'imposer, mais elle l'est assez pour se faire distinguer. Nous espérons, sans y compter pourtant complètement, que ce jugement ne sera pas trop en désaccord avec l'idée que l'artiste qui en est l'objet doit déjà vraisemblablement s'être faite lui-même de la nature, de la portée et de l'avenir de son talent.

Nous avons peu de confiance aux restaurations, aussi peu en art qu'en politique, qu'en religion; et c'est merveille que tant de peintres se fourvoient encore dans ces inutiles essais de contre-révolution. Il est à remarquer que ce sont d'ordinaire les plus gens d'esprit et les plus instruits qui s'abandonnent à ces velléités archaïques. Tel est incontestablement M. Sturler, qui, habitant d'ordinaire Florence, s'y est pris pour les fresques qui couvrent les vieux murs d'un amour qui va quelquefois jusqu'à l'adoration et au culte. Son *Incrédulité de saint Thomas* est un spécimen de l'art florentin du temps de Giotto : morceau curieux, sans doute, sous le rapport de l'érudition, mais qui, nous l'espérons, ne sera qu'un épisode dans la carrière d'un artiste qui sait, lorsqu'il le veut, trouver dans ses inspirations personnelles ce qu'il va inutilement demander à de vieilles sources taries.

M. Savinien-Petit ne remonte pas si loin. Il a cru devoir s'arrêter, dans sa *Descente de Croix*, à l'école qui a précédé immédiatement Raphaël. Rien dans cette peinture n'appartient à l'auteur; le style, le dessin, la couleur, le ton, le système de composition, la méthode d'exécution, tout est emprunté. C'est du pur italien, parlé avec un peu d'accent allemand. Et pourtant ce singulier travail n'est ni un

pastiche, ni un plagiat. C'est une simple assimilation habile, savante et intelligente du goût et de l'esprit d'une autre époque. Considérée en elle-même, cette œuvre n'est nullement méprisable. Comme composition, comme style, et surtout comme expression, elle n'aurait certes rien à craindre de la comparaison avec aucune autre des peintures du même genre de notre temps. Son seul défaut est de vouloir produire, et de produire réellement, une illusion sur sa date. Il est bon de s'appuyer sur la tradition, mais il ne faut pas la recommencer. Il arrive de là que cette peinture, assurément fort méritoire, n'a pas, que nous sachions, excité l'intérêt qu'on accorde à des œuvres très inférieures. M. Savinien-Petit, après avoir mis tant d'intelligence et de talent à refaire des choses faites, songera, sans doute, une autre fois un peu plus à lui, et ne voudra plus mettre son individualité, évidemment heureuse et bien douée, sous la protection de souvenirs qui l'absorbent entièrement à leur profit et l'annulent.

Pour arriver de cette *Descente de Croix* à *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, de M. Muller, il faut passer par-dessus quatre siècles au moins, si toutefois l'œuvre de M. Muller appartient à une phase de l'art quelconque. On peut, sans être trop pédant, s'étonner d'un tel mépris de toute vérité historique, de toute convenance locale et morale. Les peintres coloristes ont fait, en général, assez bon marché de tout cela, et on ne les chicane pas trop sur des anachronismes et des caprices d'invention dont ils nous indemnisent largement par le charme et la puissance de leur exécution. Mais la peinture de M. Muller n'a pas le droit d'user et d'abuser de la liberté à ce point, qu'il lui soit permis de transformer une scène de l'Évangile en une scène de carnaval ou une foire de bohémiens. Il lui est encore moins permis de braver les règles de la perspective et des proportions, et il devrait avant tout mettre ses figures à leur place. Ceci est de règle. Il y a cependant dans ce chaos un certain entrain d'exécution, et un véritable sentiment de couleur. Malheureusement tout l'effet se réduit à un tapage de tons plus étourdissant que piquant. Le groupe des trois hommes, à droite, plongés dans la demi-teinte, est peint avec une grande finesse et transparence de tons, jointes à beaucoup de vigueur. Le maître de M. Muller, M. Delacroix, aura lieu d'être content de ce morceau, qu'il ne désavouerait peut-être pas. Si M. Muller parvenait un jour à s'assurer de ce qu'il cherche et de ce qu'il veut, au lieu de divaguer, comme il paraît le faire, en proie à une sorte de manie de colorisme sans but et sans frein, on pourrait espérer de son incontestable talent quelques œuvres mieux digérées. Cette manie, du reste, s'étend, et attaque jusqu'à des ar-

tistes qui n'y paraissent guères portés par la nature de leur talent, s'il faut en juger par ce *Jésus guérissant les malades*, lourde contrefaçon vénitienne, dans laquelle M. Chambellan a cru mettre de la couleur en cousant çà et là sur sa toile quelques lambeaux d'étoffes taillés dans les *Noces de Cana*.

Cette recherche de l'effet matériel de la peinture aux dépens de la signification morale a conduit aussi M. Glaize à rabaisser jusqu'à la familiarité bourgeoise, dans sa *sainte Élisabeth de Hongrie*, une scène d'un pathétique noble et élevé. C'est un Ostade en grand, moins cependant la finesse et l'harmonie. Des tons vigoureux, une touche ferme, des contrastes fortement accusés, donnent à cette peinture un grand relief et une physionomie originale. Avec un peu plus de délicatesse, de transparence, et moins de papillotage, M. Glaize pourra certainement arriver au résultat qu'il paraît poursuivre; mais il nous permettra de regretter qu'il n'ait pas continué à marcher dans la voie qui lui avait si bien réussi pour sa *Psyché* et son *Armide*. Le *saint Didyme et saint Théodore*, de M. Bigand, quoique exécuté aussi au point de vue du coloriste, réalise l'effet cherché sans des sacrifices trop coûteux. Un bon sentiment de couleur ne saurait jamais gâter une peinture, religieuse, historique, de style, ou de quelque nom qu'on l'appelle.

La *Notre-Dame de Pitié*, ou, comme on dit en Italie, la *Pietà* de M. L. Boulanger, nous offre une nouvelle variation du goût de cet artiste; et ce ne sera pas probablement la dernière. M. Boulanger est un peintre éclectique, comme on peut s'en assurer par ses peintures de la chambre des pairs, où il a changé de style et de manière aussi souvent que de sujets et de panneaux, allant des Italiens aux Espagnols, de ceux-ci aux Flamands, non sans faire quelques pointes sur le domaine des maîtres contemporains. Ceci n'est ni une critique ni un éloge, c'est un simple fait. Dans ces variations, il n'a conservé que sa couleur, qui n'est ni des plus distinguées, ni des plus riches, ni, s'il faut le dire, des plus aimables. Sa *Pietà* est, il est vrai, un sujet triste, qui n'exigeait pas d'éclat, mais il a peut-être un peu trop prodigué les tons gris, fumeux et sourds. L'exécution, en général, manque de fermeté et de ressort. Cette mollesse, ce défaut d'accentuation se retrouvent également, et dans la composition, qui est bonne comme disposition générale des figures, mais qui n'offre aucun motif neuf ou saillant, et dans le style qui, sans être vulgaire, manque cependant de caractère et de grandeur, et dans l'expression, qui est d'une vérité un peu commune et n'atteint pas au haut pathétique réclamé par le

sujet. Malgré tout cela, ce tableau porte la marque d'un travail consciencieux, habile, intelligent, et s'il n'a pas des qualités supérieures, il est loin pourtant de devoir être confondu avec la foule des peintures du même genre. L'œuvre et l'artiste sont assez forts pour motiver la critique, et par conséquent pour la supporter. L'auteur d'une autre *Pietà*, M. Comairas, nous pardonnera de nous borner, à l'égard de sa peinture, à une simple indication, quoiqu'elle méritât mieux. Nous ajouterons cependant que si, par l'énergie de l'exécution et par d'autres qualités d'un ordre élevé, l'œuvre qu'il expose est assez remarquable pour rappeler son très beau *Christ au tombeau*, elle ne l'est pas assez pour le faire oublier.

Si quelques études de carnations, comme on disait autrefois, peintes avec une grande adresse ou plutôt une grande rouerie pratique, suffisaient pour constituer un tableau d'église, M. Champmartin en aurait certainement fait un dans son *Christ aux petits enfans*. C'est vraiment dommage que tous ces petits corps frais et rosés ne se détachent les uns des autres et du fond de la toile que par des contours de noir de suie, d'une dureté et d'une opacité qui font tache. Comment peut-on être si inhabile et si habile en même temps? La figure en chemise, assise au centre, n'est probablement désignée comme un Christ par le livret que pour indiquer que le tableau est destiné à une église.

L'annonce de trois tableaux de M. Ziégler avait fait quelque sensation avant l'ouverture du salon. On se demandait avec une sorte d'inquiétude ce que pouvait avoir de nouveau à montrer l'auteur des peintures de la coupole de la Madeleine. On parlait d'une *Notre-Dame des Neiges*, d'une *Vénitienne*, d'une *Rosée qui répand des perles*, désignations singulièrement énigmatiques et mystérieuses. Pour notre part, nous n'avons jamais partagé cette curiosité; nous ne comprenions pas qu'il y eût, à l'égard de M. Ziégler, matière à question, après un fait aussi considérable que celui des peintures de la Madeleine. Nous supposions qu'il n'y avait qu'un avis sur ce travail, ou tout au plus deux, celui de l'auteur et celui du public et des artistes. On pouvait donc avoir l'esprit parfaitement en repos sur le résultat d'une nouvelle expérience.

Notre-Dame des Neiges est tout simplement une Vierge, *col bambino*, assise sur un tertre en plein air. A quelque distance, des hauteurs couronnées de neige expliquent le surnom donné à cette madone, à l'imitation sans doute de ceux de Vierge à *la chaise*, au *lézard*, au *poisson*, aux *candélabres*, qui servent à distinguer celles de Raphaël. M. Ziégler a dû naturellement songer à ce précédent et

s'en autoriser. Quoi qu'il en soit, cette madone est une figure d'un style prétentieux et qui cherche à avoir une physionomie, d'un coloris froid et sans ressort, d'une exécution qui vise à la correction et à la précision du modelé, mais qui manque essentiellement d'étoffe et de corps. C'est une peinture toute en surface. On ne peut cependant refuser à cette composition une certaine tournure qui voudrait être élégante et noble, et qui peut à la vérité produire un instant cette illusion. Nous ne dirons rien de cette bizarre idée de mettre la Vierge dans la neige, et de faire grelotter ce pauvre enfant-Jésus sous un ciel inclément, quelque soin que prenne la mère de réchauffer ses petites mains dans les siennes. Quant à la *Rosée*, c'est une figure de femme, entièrement nue, debout, entourée de touffes luxuriantes de feuillage et de fleurs, qui étend et arrondit ses bras au-dessus de sa tête, comme une joueuse de castagnettes, et laisse tomber négligemment de ses mains entr'ouvertes des gouttes d'eau, que M. Dorat et M. Ziégler appellent des perles. Ce programme était certainement imprévu. Il nous reporte à ces temps ingénieux où l'on intitulait un tableau : les *Amours d'un Papillon et d'une Rose*, ou *Vénus vaccinée par Esculape*. La filiation d'idées qui a pu conduire M. Ziégler à la conception, à l'invention et à la dénomination de cette figure, est cependant la chose la plus simple du monde. Il avait chez lui, dit-on, un vieux tableau de l'école de Primatice, représentant une femme nue qui, se retenant avec ses deux mains aux branches d'un arbre, se balance mollement sur ses bras. A ses pieds était un petit amour. Otez maintenant le petit amour et l'arbre, la femme restera dans sa pose primitive, et vous aurez la figure du tableau de M. Ziégler. Substituez aux couleurs un peu dégradées, mais encore chaudes et brillantes, de la vieille toile, des tons gris-bleuâtres, blafards et ingrats, et vous aurez la peinture que vous voyez. C'est ainsi que *Vénus* a été transformée en *Rosée*. Telle est l'explication qu'on nous a donnée de cette énigme, et qui nous paraît très vraisemblable. Dans cette supposition, en effet, le jet hardi, élégant et gracieux de la figure se comprendrait aussi facilement que les qualités moins aimables de l'exécution; et chaque chose serait remise à sa place. Reste la *Vénitienne*, figure nue à mi-corps, occupée à dérouler les longues tresses d'une brune chevelure. Nous aimons à retrouver dans l'exécution de ce morceau quelques bons souvenirs du *Giotto*, qui fut le début de M. Ziégler, et qui lui valut un succès brillant et mérité.

Lorsque, il y a environ vingt-cinq ans, M. Couder gagnait un prix de peinture historique avec son fameux *Lévite d'Éphraïm*, lorsqu'il fai-

sait ensuite le *Combat d'Hercule et d'Antée*, *les Adieux de Léonidas*, *Vénus et Vulcain*, il ne se doutait pas qu'il dût un jour, lui, le dernier élève de David, abandonner les traditions sacrées des ateliers de la république et de l'empire, passer en transfuge dans le camp des barbares qui ont détruit le culte du deltoïde et de la draperie mouillée, servir gaiement dans cette nouvelle campagne de l'art avec l'ardeur d'un volontaire, et y acquérir une gloire presque égale à ses classiques triomphes. Ces transformations, fort communes en politique, sont rares dans les arts. On abandonne beaucoup plus aisément un maître, un parti, un drapeau, que des habitudes d'esprit, de goût et de main. Parmi les artistes ses contemporains, M. Couder est peut-être le seul qui soit franchement homme de son temps. Cette circonstance fait honneur à l'indépendance de son esprit et à la souplesse de son talent. Son dernier tableau de *la Fédération* n'est pas proprement un tableau d'histoire; c'est une peinture de panorama, une vue générale topographique du Champ-de-Mars, tel qu'il put s'offrir de loin à un spectateur placé sur une hauteur, le 14 juillet 1790, vers l'heure de midi. Les figures ne sont que des élémens partiels d'un effet d'ensemble; elles n'entrent dans la composition que comme masses; elles n'ont individuellement aucune signification particulière, pas plus celle-ci que celle-là. On pouvait concevoir et représenter autrement ce grand fait, mais si on accepte le principe de la composition, qui est de subordonner le côté historique et moral du fait à l'aspect matériel général de la scène, on doit reconnaître que M. Couder a parfaitement rempli son programme. Les lignes générales sont habilement disposées; il y a de l'air et de la lumière partout; les innombrables petites figures des premiers plans sont pittoresquement groupées, galamment tournées, spirituellement touchées. M. Couder en a pris naturellement un peu partout, dans les peintures, les caricatures, et les ouvrages illustrés du temps; mais il a fort ingénieusement et adroitement mis en œuvre ces matériaux indispensables.

Parmi les tableaux qu'on nomme officiels, il y a, comme de coutume, quantité de batailles, qui ne diffèrent guère que par l'uniforme des combattans. Il est remarquable que, bien qu'en théorie rien ne semble devoir exciter plus d'intérêt et d'émotion que la vue d'hommes qui s'entretuent dans une lutte à mort, il n'y a rien, en fait, qui soit regardé plus froidement que ces sortes de peintures, et il faut un talent d'un ordre supérieur pour vaincre cette indifférence. M. Debay, dans une *Bataille de Dreux*, a amoncelé un énorme matériel d'armes, de drapeaux, d'harnachemens, de panaches et d'équipages de guerre,

mais une mauvaise disposition de ses masses et de sa lumière ôte tout effet à son tableau, peint d'ailleurs avec largeur et facilité. Cette bataille nous en rappelle une autre que le jury n'a pas laissé voir au public; œuvre d'un artiste d'un talent jeune, hardi, plein de verve et d'entrain, la *Bataille d'Hastings*, de M. Debon. Dans sa *Bataille d'Ascalon*, M. Larivière a rencontré cette fois quelques combinaisons un peu moins banales que celles qui défraient d'ordinaire sa grande exploitation, et on aurait lieu de le féliciter de l'ordonnance ingénieuse de sa composition, et de l'invention de quelques motifs heureux, si l'on ne devait avant tout se plaindre du défaut de caractère de son style et de la triviale facilité de son exécution.

On trouvera naturel et même respectueux que nous nous taisions sur la peinture officielle de M. Biard, qui n'a d'historique que les noms, les costumes et le lieu. On trouvera à se procurer un accès de gaieté moins inconvenante devant son *Appartement à louer*, et ses *Inconvéniens d'un Voyage d'agrément.*

Si l'on veut voir une œuvre d'art véritable, non du premier ordre, ni même peut-être du second, mais d'une grande distinction relative, il faut aller dans la galerie de bois s'arrêter devant ce frais morceau de couleur qu'il a plu à M. Couture d'appeler *l'Amour de l'or*. M. Couture est et veut, avant tout, être coloriste. Il faut donc avec lui, comme avec ses pareils, accorder beaucoup à la fantaisie et au caprice, ne pas trop s'inquiéter du sujet, et aller droit à la peinture. Sous ce point de vue, son nouvel ouvrage développe, sur une échelle un peu plus large, et avec un degré supérieur d'accentuation, les qualités qui se trouvaient déjà, quoique moins clairement écrites, dans son *Trouvère* de l'an dernier : une grande finesse et transparence de tons, et une distribution harmonieuse de la lumière. Sa couleur n'a ni beaucoup de richesse ni beaucoup de ressort, mais elle a un jeu et un mouvement qui amusent et attachent l'œil. Ce n'est pas un coloris, qu'on nous passe le terme, de style, car il y a aussi du style dans la couleur, comme celui des maîtres en ce genre, celui d'un Titien, d'un Rubens, d'un Véronèse. Celui-ci est, pourrait-on dire, d'une étoffe plus mince, plus légère et bien moins résistante. Il est un peu à la superficie; au lieu d'adhérer fortement aux objets et de faire corps avec eux, il n'en est que le vêtement. Il y a dans l'exécution de M. Couture plus de pratique qu'on ne le croirait d'abord, et pas mal de petits secrets d'atelier. Elle a cependant une physionomie assez caractérisée pour constituer une manière. Si nous remarquons plus spécialement les qualités techniques de cette composition, ce n'est pas qu'elle n'en ait point

d'autres. Il est impossible de mettre du sentiment, du goût, de la vie et de l'intelligence dans la couleur, sans en mettre aussi dans tout le reste. Du moins nous ne croyons pas que cela soit jamais arrivé; et si parmi les coloristes de quelque valeur il en est beaucoup, même des premiers, qui aient été relativement assez faibles dans l'expression des pensées et des hautes passions, peu scrupuleux sur le choix des formes, et assez indifférens à l'effet moral de leurs œuvres, il n'en est aucun qui n'ait mis dans ses figures ou de la vérité, ou de la grace, ou de l'esprit. Nous ne nous chargerons pas de dire à quelle dose tout cela peut se trouver dans la peinture de M. Couture; c'est assez qu'elle soit suffisante pour que sa composition puisse plaire à ceux même qui ne cherchent et ne sauraient voir dans un tableau qu'une scène de comédie ou de tragédie plus ou moins bien jouée, ou le récit plus ou moins clair et circonstancié d'un fait.

Nous pensons que ce jeune artiste vient de donner dans ce dernier ouvrage la mesure de la portée et de l'avenir de son talent. N'aller que jusque-là, lorsqu'on va jusque-là, c'est presque indiquer qu'on ne peut aller plus loin, et cette œuvre aurait beaucoup plus de prix si l'on pouvait croire qu'elle n'est qu'une promesse.

Bonheur, *Malheur*, telle est l'antithèse philosophique que M. Gallait a essayé de formuler en peinture, sous l'emblème de deux mères dont l'une, couverte des haillons de la pauvreté, le teint hâve, les traits flétris, debout en face d'une pierre tumulaire, porte dans ses bras et serre contre son sein desséché deux petits enfans endormis, tandis que l'autre, richement parée, entourée de fleurs, resplendissante de jeunesse, de vie et de santé, contemple avec tendresse son enfant jouant sur ses genoux. Ces deux tableaux, de même dimension, se font pendant. Nous n'aimons pas en peinture ces moralités larmoyantes du drame bourgeois. Au temps de Diderot, cette idée seule eût valu à M. Gallait les honneurs du salon. On était alors très sensible, et on ne parlait de la vertu qu'avec la larme à l'œil. Pour nous en tenir à la question d'art, nous dirons que la pauvre veuve nous paraît, pour le caractère et l'expression, de la famille bien connue des femmes malheureuses de M. A. Scheffer. Sans se distinguer par des qualités bien supérieures, ces deux morceaux de l'auteur de l'*Abdication de Charles-Quint* sont dignes d'attirer l'attention des artistes non moins que la sympathie des ames sensibles. Le *Malheur* particulièrement est peint avec beaucoup de finesse et d'un ton harmonieux. Dans le *Bonheur* il y a un peu trop de clinquant dans l'effet, et si nous ne nous trompons, la couleur manque de vérité. M. Gallait a aussi un portrait

d'homme (salon carré) largement et vigoureusement peint, et une scène de bataille (*Prise d'Antioche par les croisés*) qui n'est guère qu'une esquisse assez vivement touchée.

Le *Giorgione peignant un portrait*, de M. Baron, est un morceau de peinture vive, sémillante, propre et coquette, comme il sait en faire et comme il n'en avait jamais mieux fait. Nous ne répondrions pas cependant qu'avec tant de couleurs, M. Baron ait fait véritablement de la couleur. C'est moins la variété et l'intensité des tons locaux que l'harmonie générale du mélange, qui constitue la puissance et le charme du coloris. M. Baron a le tort de vouloir appeler l'œil partout; il ne sait pas faire de sacrifice. Il résulte de là que sa peinture manque d'effet. Il y a aussi une singularité peu heureuse dans sa composition, — c'est ce chevalet et le châssis qu'il supporte qui, placés de biais, coupent la scène en deux moitiés dont chacune est un tableau, — et en outre une faute de perspective dans la ligne qui sépare le parquet de l'estrade placée au fond. On ne saurait non plus faire compliment à Giorgione de la tête d'orang-outang que M. Baron a mise sur ses épaules. Mais ce sont là des peccadilles. Puisque nous parlons couleur, n'oublions pas les *Bohémiens* de M. Diaz. La peinture de M. Diaz est le pays de la fantaisie, dans le royaume de Lilliput; elle chatoie devant vous comme un mirage où passent et repassent, sans se fixer, de gracieuses apparitions. Tout ce qu'on voit est charmant, mais on ne sait pas ce qu'on voit. Nous croyons avoir entrevu cependant parmi ces Bohémiens bon nombre de jolies petites têtes, blondes et brunes, spirituelles et souriantes, à la fois enfantines et coquettes, pleines de malice et d'innocence. Toutes ces femmes vont évidemment au sabbat ou en reviennent. Il y a deux autres toiles de M. Diaz bariolées des mêmes couleurs. M. Diaz excelle à ce jeu de main qui est aussi un jeu d'esprit, et de cet esprit-là n'en a pas qui veut. Nous n'entendons pas cependant mettre ces charmantes pochades tout-à-fait sur la même ligne de l'art que la *Transfiguration* et le *Jugement dernier*.

Citons encore, parmi ces petites toiles de genre, *le Traîneau Russe* et *le Voyage dans le Désert*, deux impressions de voyage de M. Horace Vernet; *la Fontaine arabe*, de M. de Chacaton, talent nouveau qui paraît vouloir se frayer une route entre M. Decamps et M. Marilhat; *les Cantonniers*, de M. Adolphe Leleux, déjà vus trop souvent sous d'autres noms pour mériter des éloges nouveaux; *les Laveuses*, de son frère (M. Armand Leleux), petite composition peinte avec beaucoup de sentiment et d'un goût original; et enfin le magnifique assortiment de *Fruits et de Fleurs* de M. Saint-Jean. Nous allions ou-

blier M. Papety ! (*Tentation de saint Hilarion*), qui aurait pu effectivement nous échapper. Comment se douter qu'un talent aussi ambitieux, qui ne se plaît que dans les grands espaces et sur les hauteurs, s'était caché là ?

Sur les deux mille quatre cent vingt-trois morceaux exposés, il y a plus de SEPT CENTS portraits, c'est-à-dire près du tiers du chiffre total. Avions-nous tort de dire que la fabrique envahissait le salon ? Nous prendrons la liberté de laisser admirer tous ces visages à ceux qui les portent, et nous ne ferons pas servir la critique à l'annonce. Distinguons pourtant l'art de la fabrique.

Le *duc de Nemours*, par M. Winterhalter, est d'une élégance un peu fade pour un jeune guerrier botté, et dont la main s'approche de la garde de son épée : peinture, du reste, d'un goût distingué et d'une exécution fort adroite.

Le portrait de Mme la princesse de B. est à la fois un malheur et une calomnie. Comment un artiste du talent et du goût de M. Lehmann a-t-il pu se rendre si digne de commisération et si coupable ? On ne comprend rien à cette manière d'interpréter la nature. Et c'est en cherchant le style, le caractère, en courant après quelque idéal probablement introuvable, que M. Lehmann a laissé échapper le corps pour l'ombre, et découpé sur sa toile cette image froide, immobile, morte ! Il y a cependant dans cette singulière peinture, et dans sa singularité même, l'empreinte d'un esprit élevé qui ne va si loin dans l'erreur que pour s'éloigner davantage de la vulgarité. Le portrait de femme, de M. Perignon (salon carré), robe plissée brune, cheveux noirs, les mains rapprochées, est une œuvre moins profondément méditée, mais plus heureuse, et il est peu de portraits du salon qui soient si long-temps regardés. Celui de M. le baron Pasquier n'offre rien qui puisse ajouter à la gloire de M. Horace Vernet, qui n'est pas fondée sur ce genre de peinture. Les petits portraits au pastel de M. Vidal (*Pasquita*, *Needjmè*, *Noëmi*) sont particulièrement remarquables par le caractère élégant et original du dessin, et le goût piquant de l'exécution. On pourrait en distinguer quelques autres, tels que ceux de MM. H. Scheffer, Court, Lepaulle, Brémond, Rouillard, Hesse, Blondel, Dubuffe, Guignet, d'une dame, Mme Lavalard, sans compter ceux de Mme de Mirbel, que nous n'avons pas vus, mais que nous supposons parfaitement semblables à leurs aînés. La plupart de ces talens sont si connus qu'une mention ne peut guères avoir d'autre but que de constater leur assiduité au salon et le zèle qu'ils mettent à mériter le suffrage du public.

Après une assez longue absence, M. Marilhat a fait enfin sa rentrée avec huit morceaux, dont sept appartiennent à cette brillante illustration de l'Orient, dont il détache de temps en temps quelques pages. M. Troyon avec sa *Forêt*, M. Corot avec son *Paysage* (du grand salon), M. Aligny avec sa *Vue de l'Acropolis d'Athènes* et sa *Campagne de Rome*, M. Flandrin avec ses paysages composés, M. Français avec sa *Vue des environs de Paris*, M. Jadin avec ses tableaux de chasse, M. Flers, M. Joyant avec ses belles vues de villes, représentent à peu près les principales directions suivies par nos paysagistes. Dans les *marines*, toujours clair-semées, nous n'ajouterons au nom de M. Gudin que ceux de MM. Émeric (*Falaise d'Étretat*), Durand-Brager (*Combat de la frégate le Niémen*), et Heroult (aquarelle).

Dans l'architecture, nous avons remarqué les *Études* sur l'art décoratif en Italie à différentes époques, par M. A. Denuelle, travail consciencieux, savant et utile; en gravure, une très belle estampe de M. Ach. Martinet, d'après une madone de Raphaël.

Telles sont les œuvres, tels sont les noms qu'il nous semble voir surnager au-dessus de cet immense chaos des produits de l'art contemporain. Ce coup d'œil jeté sur l'ensemble du travail intellectuel d'un grand peuple fait voir que la condition de l'art est la même que celle de la société : une multitude de petites individualités, point de grands caractères, du talent partout, du génie nulle part, beaucoup de mouvement et point de direction, une immense activité et pas de résultats. Ce spectacle est triste.

L. Peisse.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1844.

On a donné avec quelque raison à la session actuelle le nom de *session des propositions;* jamais en effet elles ne furent aussi multipliées. Faut-il voir en cela un moyen de conquérir de l'importance individuelle, ou doit-on trouver dans ce fait la manifestation de besoins sociaux qui échappent à l'initiative du pouvoir? L'une et l'autre interprétation ne manquerait pas de justesse, et peut-être faudrait-il les combiner pour rencontrer l'exacte vérité.

La chambre des députés a converti en résolution la proposition relative à la falsification des vins. C'est un intérêt de morale et d'hygiène publiques auquel il était juste de donner satisfaction, intérêt qui, à un certain point de vue, prend d'ailleurs des proportions plus vastes que celles qu'entendaient lui donner les propriétaires vinicoles. On peut y voir un pas de plus dans cette route de réglementation de l'industrie, carrière nouvelle hérissée d'obstacles et semée d'écueils, mais vers laquelle le développement du principe de libre commerce pousse nécessairement tous les pouvoirs publics.

La proposition qui se rapporte à l'uniformité de la taxe des lettres a été inspirée par le besoin d'égalité et d'universel développement inhérent à une société comme la nôtre. Faire participer toutes les classes de la population aux avantages qui pour les générations antérieures étaient restés l'apanage du petit nombre, compenser l'abaissement du prix par l'extension de l'usage, tel est le double problème dont l'application ne se rencontre pas moins dans la réforme postale que dans l'établissement des chemins de fer. Il est d'ailleurs un autre principe de rigoureuse justice auquel il serait à désirer qu'une commission pût trouver moyen de satisfaire sans blesser les intérêts du trésor, que nous n'hésitons pas à placer en première ligne dans les débats de cette nature. Chacun sait que, dans les revenus des postes françaises, le prix du service rendu au public pour le transport des lettres représente à peine le quart de la taxe acquittée : dès-lors, en bonne justice, cette portion du prix pourrait seule varier à raison des distances parcourues. Le reste,

étant perçu à titre d'impôt pur et simple, devrait être appliqué à toutes les parties du territoire, sous la condition de la plus stricte égalité. Or, il n'en est point ainsi, et, de quelque subtilité qu'on s'enveloppe pour échapper à l'évidence, il est constant que l'impôt des postes atteint de la façon la plus inégale l'habitant de la banlieue de Paris et celui de la Provence ou du Dauphiné.

La commission nommée pour l'examen de la proposition de M. Chapuis-Montlaville va, dit-on, ouvrir une sorte d'enquête sur la situation de la presse périodique et sur les moyens de modifier, sans compromettre gravement les intérêts du trésor, les prescriptions de la loi du 12 décembre 1830 relatives au timbre proportionnel. Nous la suivrons avec un vif intérêt dans cette voie, et nous verrions avec bonheur qu'il fût possible de dégager la publicité sérieuse des entraves fiscales sous lesquelles est menacée d'expirer aujourd'hui toute entreprise indépendante. On ne saurait demander à l'état, en présence de besoins trop constatés, qu'il renonce à une recette de 3 millions 500,000 fr.; mais, s'il était possible de faire porter sur l'industrie l'impôt qui atteint aujourd'hui la pensée elle-même, cette solution serait assurément fort approuvée par l'opinion. Nous persistons à penser que la commission de la chambre fera bien de diriger dans ce sens les investigations auxquelles on assure qu'elle est disposée à se livrer. Arracher la presse au monopole qui menace de l'absorber serait rendre un service véritable au pouvoir non moins qu'à la liberté. Sachons défendre contre l'omnipotence des capitaux cosmopolites nos journaux aussi bien que nos chemins de fer.

Les développemens donnés par M. Saint-Marc Girardin à sa proposition relative à l'organisation des carrières administratives ne lui ont pas ôté le caractère un peu vague auquel elle a dû peut-être l'unanime adhésion de la chambre. Chacun est frappé des vices de la situation actuelle et des embarras suscités à tous les hommes politiques, depuis les ministres jusqu'aux simples députés, par la foule chaque jour croissante des solliciteurs. Toutes les ambitions excitées, toutes les intelligences uniformément développées, toutes les fortunes amoindries par les prescriptions de nos lois civiles, concourent à amener un état de choses auquel il sera difficile d'opposer un remède efficace. Déjà, malgré les influences qui les dominent, et peut-être pour échapper à l'action de ces influences même, les chefs des principales administrations ont pris des mesures que la proposition des six honorables députés n'a guère pour but que de sanctionner législativement. La direction générale des forêts a fondé à Nancy son école polytechnique. Un double examen est requis dans l'administration de l'enregistrement avant l'admission au surnumérariat et comme condition de la promotion au grade de receveur. Un examen préalable subi devant les directeurs des départemens est nécessaire pour entrer dans les douanes et dans les contributions indirectes. On sait aussi que de nombreuses exigences de plans et de mémoires sont imposées par la direction générale des contributions directes, et que la carrière même des perceptions a été réglementée en 1839 par l'honorable M. Passy, alors ministre des finances. Enfin personne n'ignore qu'il n'est pas une

grande administration qui n'ait des règles intérieures pour l'avancement, et qu'on n'accorde à la faveur, dans la plupart des carrières financières, que ce qu'il serait malheureusement impossible de lui refuser, lors même que la proposition discutée dans les bureaux de la chambre serait convertie en résolution législative.

Le régime actuel semble devoir suffire pour tous ces services : aussi le projet de M. Saint-Marc Girardin et de ses honorables collègues se réduit-il à peu près à réclamer des ordonnances spéciales dont on ne détermine ni la matière ni les dispositions principales. Nous doutons que les auteurs de la proposition et les membres de la commission élue pour l'examiner veuillent l'application rigoureuse du principe des épreuves préalables et de l'avancement hiérarchique aux carrières politiques proprement dites, c'est-à-dire celles qui dépendent des départemens de l'intérieur et des affaires étrangères; nous doutons surtout qu'ils osent aller, avec la Prusse et le Wurtemberg, jusqu'à affecter de droit au concours la plupart des fonctions administratives, de manière à constituer en France une classe d'aspirans administratifs analogues aux caméralistes de l'Allemagne. Dès-lors il est permis de croire que cette proposition aura plus pour effet de proclamer quelques maximes salutaires que de déterminer le vote de dispositions effectives. C'est une question mise à l'étude avec l'intention de l'y laisser long-temps.

Une autre question appelait une solution plus nette et plus prochaine, et c'est pour cela, sans aucun doute, que le cabinet est parvenu à la faire écarter à la majorité de quelques voix. La France a embrassé résolument la politique de la paix; si cette politique est quelque chose de plus qu'un expédient imposé par les circonstances, si elle est véritablement un système, ce système doit être appliqué avec ses conséquences naturelles. Notre pays doit, au moins, comme l'Europe entière, avoir les profits d'un état de choses auquel il a fait plus de sacrifices que personne. Au premier rang de ces bénéfices se placent naturellement la diminution de l'effectif militaire et l'abaissement de l'intérêt de la dette publique. On peut croire que la chambre maintiendra ses précédens sur la première question; mais elle vient de les sacrifier complètement sur la seconde.

L'objection préjudicielle faite à la proposition n'était pas plus sérieuse que celles qui ont été opposées à la mesure elle-même. La prise en considération n'entraînait qu'un vote de principe, elle laissait à une commission le soin de déterminer, d'accord avec le gouvernement, le mode, le terme et les conditions de l'opération. Ceux qui ne sont pas étrangers aux phases de cette grande affaire n'ont pas oublié que c'est toujours de l'initiative de la chambre que sont sortis les projets de conversion, ainsi que l'a fort bien fait observer l'auteur de la proposition. Dans un rapport sur le budget de 1832, M. Jacques Lefebvre rappela le premier au gouvernement les devoirs qui lui étaient imposés, dans le double but d'abaisser le taux général de l'intérêt et d'alléger les charges publiques. En 1836, M. Gouin saisit la chambre d'une proposition semblable, que le cabinet repoussait alors, comme aujourd'hui,

par l'éternel argument de l'inopportunité. Malgré sa résistance, on se rappelle que ce projet, pris en considération à la chambre des députés, en 1838, y fut voté à la majorité des deux tiers des voix, le gouvernement s'étant, à cette époque, résolu à l'accepter. Plus tard, le *veto* de la chambre des pairs arrêta la réalisation d'une mesure qui se présentait alors dans des conditions beaucoup moins favorables qu'en ce moment.

Personne ne pouvait en effet se préoccuper de la crainte d'un remboursement éventuel, lorsque le taux du 4 1/2, qui serait offert aux rentiers, se livre aujourd'hui à la bourse fort au-dessus du pair, et que la rente 5 pour 100, de l'aveu de M. le ministre des finances, ne fléchirait probablement pas au-dessous de 112 sous le coup de l'opération. Où iraient d'ailleurs les capitaux? Serait-ce en Belgique, où les deux chambres viennent, par un concert unanime, de réduire l'intérêt d'un demi pour 100? Serait-ce en Angleterre, où on leur offrirait le chiffre réduit de 3 1/4 après l'opération que vient de faire le chancelier de l'échiquier sur la masse énorme d'un fonds de six milliards?

Mal à l'aise pour combattre une proposition qu'il a contribué plus que personne à vulgariser dans la chambre, et dont sa haute expérience financière lui démontrait la réalisation sûre et facile, M. Lacave-Laplagne a porté dans ce débat un embarras et un découragement visibles. Il s'est refusé à une discussion sérieuse, laissant clairement comprendre, par son attidude même, que les objections soulevées par la mesure n'avaient rien de financier. La chambre sait fort bien qu'un emprunt de 300 millions d'une réalisation douteuse, et, dans tous les cas, assez lointaine, d'après les prévisions même du budget dont elle est saisie, n'est pas un obstacle véritable à une opération dont le seul effet serait de donner au 3 pour 100 une élasticité qu'il a perdue sous la compression permanente du 5. Elle ne méconnaît, nous aimons à rendre cette justice à sa sagacité, aucun de ces faits éclatans d'évidence : si elle a reculé, c'est devant des résistances toutes politiques, qui lui ont paru engager l'existence même du cabinet.

C'est un nouveau vote de confiance obtenu de cette assemblée. Le chiffre de la majorité ne s'est, il est vrai, élevé qu'à cinq voix. Cela est grave pour la session prochaine, et disposera vraisemblablement le ministère à envisager la question sous un aspect nouveau. Si la situation générale de la France se maintient une année encore sur le pied actuel, la cause de la conversion sera donc irrévocablement gagnée, quelque effort que l'on fasse pour y susciter d'artificielles difficultés, et échapper à une économie que les gouvernemens de Belgique, d'Angleterre, de Naples et de Prusse jugent, en cet instant même, à un point de vue si différent du nôtre.

Les projets de chemins de fer sont venus rendre à la chambre une animation qu'elle semblait avoir perdue. M. Fulchiron a renouvelé sa jeunesse comme celle de l'aigle. On l'a vu, dans tout l'éclat de son activité et de sa gloire, organisant les coalitions, distribuant les listes, donnant le mot d'ordre à ses dociles amis, et mettant toute cette politique de clocher sous la protection des principes conservateurs, dont il se dit l'incarnation vivante. Une

proposition maladroite, émanée de l'opposition, est venue fortifier la trame si habilement tissue par l'honorable député du Rhône. Le cabinet s'est empressé d'adopter ces listes, de telle sorte que les plus grands intérêts de l'état se trouvent remis aux mains d'hommes dont l'opinion est parfaitement connue d'avance sur toutes les questions de finances et de tracés engagées dans cette immense affaire. Les honorables commissaires seront dominés par une seule préoccupation, celle de faire passer des projets qu'ils ont inspirés, et qui garantissent tous les intérêts qu'ils ont mission spéciale de défendre. Au lieu d'un résumé impartial, le rapport de la commission semble devoir être une plaidoirie. On dit la chambre fort émue de cette situation délicate, et l'on affirme même qu'une réaction peut-être exagérée s'y prépare contre des projets qu'il ne serait pas moins dangereux de repousser par irritation que d'acueillir par complaisance.

Le parti de l'exécution par l'état gagne chaque jour du terrain au sein du parlement, et trouve dans l'empressement même des compagnies des motifs nouveaux pour assurer au pays des bénéfices qui ne sont plus contestés. Entre des compagnies qui se refusent à prêter leurs capitaux sans être assurées d'un intérêt d'au moins 6 pour 100, et des prêteurs disposés à en fournir à 4, ce parti n'hésite pas à conseiller l'emprunt. L'état qui a construit la voie de fer et auquel la loi du 11 juin 1842 a imposé l'œuvre la plus difficile et la plus longue, l'état qui a fait tous les travaux d'art, tous les terrassemens, qui n'a plus qu'à revêtir la voie de ses rails, et possède même déjà des rails pour commencer ce revêtement, les posera-t-il au prix de quelques sacrifices pour rester propriétaire du chemin, ou les fera-t-il poser par des compagnies en leur en abandonnant l'exploitation pendant une période variant de 28 à 47 ans, pour prendre les termes extrêmes des divers projets présentés par le gouvernement?

En posant lui-même les rails, l'état entre en jouissance immédiate de bénéfices assurés, il reste libre de modifier les tarifs suivant les besoins de la circulation, et, par la concession de baux d'exploitation à court délai, il se dérobe aux difficultés d'une opération délicate. Quel motif pourrait le déterminer, en présence de ces avantages manifestes, à aliéner une propriété aussi précieuse que celle des chemins construits par lui? Est-ce une surcharge annuelle de 28 millions, en attribuant dix années à la confection du réseau total de 300,000 kilomètres, qui compromettra la fortune publique? Cette surcharge ne sera-t-elle pas couverte par un bénéfice portant sur la totalité des capitaux consacrés à la confection des chemins, capitaux qui, dans le système opposé, resteraient improductifs pour l'état pendant une génération tout entière? Comment croire qu'une pareille somme, ajoutée à celle dont la loi de 1842 impose déjà la charge au pays, sera de nature à porter atteinte à son crédit, et qu'il ne pourrait la réaliser sans l'assistance de compagnies exploitantes? Celles-ci ont-elles actuellement dans leurs caisses les 285 millions que présupposent la pose des rails et l'achat du matériel d'exploitation sur la totalité du réseau? N'est-ce pas à des prêteurs futurs

qu'elles se réservent de les demander en échange d'actions déjà livrées à l'agiotage, et l'état n'obtiendrait-il pas les mêmes capitaux des mêmes prêteurs à des conditions beaucoup plus favorables? Faut-il accepter l'intermédiaire de compagnies de spéculateurs qui veulent retirer 10 et 15 pour 100 des rails qu'elles auront posés, lorsqu'on peut s'adresser directement aux rentiers pour obtenir à des conditions beaucoup plus favorables l'argent avec lequel l'état achètera les rails? Faut-il, en un mot, emprunter à un cours exceptionnel lorsqu'on peut emprunter au cours de la place?

Voilà ce que diront avec insistance et énergie les partisans chaque jour plus nombreux de l'exécution par l'état. Nous ne prétendons pas nous associer d'une manière absolue à une théorie souvent plus spécieuse que fondée; mais, pour répondre à une telle argumentation, pour n'être pas accusé de servir des intérêts particuliers chaque jour plus puissamment patronés, un seul moyen restera au gouvernement, celui d'établir que le maximum des conditions qu'il propose de faire aux compagnies n'excède pas la mesure d'un bénéfice modéré et légitime. Les concessions faites par la compagnie du Nord depuis la clôture de la session dernière ne sont pas de nature à déterminer la chambre à des résolutions hâtives. Elle s'est trop bien trouvée d'un retard qu'on n'hésitait point alors à qualifier de funeste pour vouloir désormais aliéner l'avenir, et s'engager avec des compagnies avant que celles-ci soient en mesure de commencer la part de travaux qui leur est affectée dans le système de la loi de 1842. Or, deux années au moins s'écouleront avant que le chemin proposé de Paris à Lyon et celui d'Orléans à Bordeaux soient en mesure de recevoir des rails sur aucun point de leur vaste parcours. Quelque habileté qu'on ait pu mettre à lier cette dernière affaire à celle d'Orléans à Tours, on saura bien les distinguer, et faire comprendre à la chambre que ce chemin seul appelle une décision prompte et définitive. Concéder à une compagnie l'un des tronçons les plus productifs de tout le royaume, pour la déterminer à une entreprise vaste sans doute, mais pour laquelle l'état, après avoir pris à sa charge plus des deux tiers de la dépense, octroie une concession d'environ quarante-sept ans, c'est épuiser trop tôt, et sans aucune urgence, la dernière mesure des sacrifices. Il est à croire que la chambre, à défaut de sa commission, saura distinguer ce qui a été confondu. La considération du parlement est engagée tout entière dans ce débat : il sera, nous aimons à le penser, aussi jaloux de la maintenir que de préserver les intérêts généraux du pays.

Une matière non moins grave appellera bientôt après l'attention de la chambre. M. le ministre du commerce a présenté la loi de douanes destinée à régulariser les ordonnances provisoires rendues dans l'intervalle des deux sessions, et à obtenir la sanction législative pour les traités de commerce conclus par les soins de M. le ministre des affaires étrangères.

On sait que l'année 1842 n'a pas réalisé toutes les espérances que permettait de concevoir la prospérité des années précédentes. La crise industrielle de l'Angleterre, celle des États-Unis, les modifications introduites en Espagne

dans le régime des douanes, ont ralenti l'essor des exportations françaises. Il résulte des déclarations du ministre que l'ensemble de notre commerce présente, relativement à 1841, une diminution de 5 pour 100, et que les valeurs exportées en produits du sol et des manufactures se sont réduites de 15 pour 100. Notre navigation a également perdu dans les relations de concurrence environ 7 pour 100, et 2 pour 100 dans les relations réservées, comprenant le commerce colonial et les grandes pêches maritimes.

Cependant, si l'on s'en rapportait à l'exposé des motifs dont M. Cunin-Gridaine a fait précéder la loi des douanes, cette décroissance, dont les causes principales se sont déjà modifiées, ne serait pas de nature à inspirer d'inquiétude. Elle ne tient en effet à aucun embarras intérieur qui nous soit propre; elle constate la limite naturelle de nos moyens de production, qui ont suivi depuis vingt-cinq ans une marche constamment progressive, mais qu'il serait dangereux de surexciter au-delà des besoins véritables du marché intérieur et des débouchés ouverts au dehors. Si les progrès de la France s'arrêtent, s'ils n'ont pas égalé l'ascension rapide d'autres pays dans la carrière maritime et commerciale, M. le ministre fait observer que notre marche n'en est que plus sûre, et que la rareté de nos crises industrielles, en présence de celles qui affligent périodiquement quelques états rivaux, est un ample dédommagement des avantages d'une autre nature qu'ont pu leur assurer leur génie particutier et leur situation géographique.

Nous donnons un complet assentiment à ces sages principes, et nous les trouvons heureusement appliqués dans les plus importantes dispositions du projet sur lesquels les chambres sont appelées à statuer.

Celle qui regarde les machines et mécaniques nous paraît, comme à M. le ministre du commerce, d'une nécessité absolue. Protégée par un tarif élevé, la métallurgie française, malgré les progrès qu'elle a réalisés depuis quinze ans sous le double rapport du bon marché et de la qualité du produit, exerce sur la production de nos machines une influence limitative. En refusant de donner à nos ateliers en construction l'appui nécessaire pour les développer, nous nous condamnerions par cela même à n'occuper qu'un rang secondaire dans l'échelle des nations commerçantes. On sait que l'Angleterre avait prohibé long-temps la sortie de ses machines. Entrée depuis quelques années dans une voie différente, elle en encourage aujourd'hui l'exportation, et nous devons défendre notre propre marché contre une invasion qui atteindrait à sa source notre puissance productrice, puisqu'en cas de guerre la France se trouverait placée, par rapport à la fabrication des machines, dans un état fort dangereux d'infériorité. Le projet maintient le droit de 3 pour 100 sur les machines à vapeur, et élève le droit actuel sur les autres mécaniques de manière à consacrer la protection sur les différentes sortes d'appareils pour lesquels l'insuffisance du tarif actuel est manifeste

De longues études ont précédé la résolution que le gouvernement a été appelé à prendre à propos de l'importation de la graine de sésame. Personne n'ignore que cette plante oléagineuse de l'Orient, importée à Marseille

en quantité toujours croissante depuis 1837, y a donné naissance à de magnifiques établissemens industriels, mais qu'elle menace d'un autre côté de porter un coup funeste à la culture des plantes oléifères, qui sont une des richesses de notre sol. Des départemens du Nord, de la Somme et du Pas-de-Calais, où elle s'était d'abord montrée, la production des graines grasses s'est étendue progressivement dans la vallée de la Seine, et elle gagne aujourd'hui les provinces de l'ouest du royaume. On comprend dès-lors que l'importation des graines oléagineuses étrangères, qui, du chiffre de 17,000,000 kilogrammes, est montée en moins de dix ans à plus de 68,000,000, ait dû causer de sérieuses alarmes à l'agriculture française. C'est une phase nouvelle de l'éternel problème posé entre le nord et le midi, entre la culture et la navigation nationales. Appelé à concilier l'intérêt des nombreuses savonneries de Marseille et celui des producteurs de colza, le gouvernement a essayé une transaction sur des bases assez rationnelles.

L'impôt prélevé pour les huiles de toute espèce est en moyenne de 28 fr. par 100 kilogrammes. Or, les graines exotiques ne paient pas aujourd'hui au-delà de 3 fr. A introduire des graines au lieu d'huiles, on trouve donc un bénéfice de 21 fr. au moins pour celles dont le rendement est de 50 pour 100, et de 17 francs sur celles dont le rendement est de 30. Il y a donc un double dommage et pour la production indigène et pour le trésor : le moyen le plus naturel d'y échapper était d'établir le tarif des graines oléagineuses proportionnellement à leur rendement, et c'est ce que propose la loi de douanes. Ce n'est pas là sans doute une solution de principe, mais nous tenons pour prudent de n'en pas chercher gratuitement de cette espèce, lorsque les principes et les intérêts sont à peu près inconciliables.

Le ministre soumet à l'approbation de la législature le traité du 29 août 1842 avec la Sardaigne. Ce traité repose sur le principe de concessions parallèles et réciproques, il assimile les deux pavillons dans les ports respectifs des deux états pour tous les droits maritimes et sanitaires. Il introduit et précise des mesures répressives de la contrefaçon littéraire; enfin il accorde à la Sardaigne des dégrèvemens spéciaux sur quelques-uns de ses principaux produits en échange de réductions sur nos vins et eaux-de-vie, nos modes et nos porcelaines. La seule question sérieuse que puisse soulever cette transaction diplomatique est celle qui se rapporte à l'introduction des bestiaux sardes, moyennant un droit au poids limité par un maximum de 40 fr. sur chaque pièce. Le droit fixe de 55 fr. par tête, et tel qu'il est aujourd'hui établi, fait supporter au bétail étranger, à raison de la différence de la taille et du poids, les charges les plus inégales : c'est ainsi qu'il est, pour la Sardaigne et pour l'Espagne, du triple de ce qu'il est pour l'Allemagne et pour la Belgique. Un tel tarif, déjà très restrictif sur la frontière septentrionale, a dû arrêter complètement l'importation sur les frontières de l'est et du midi. De là des plaintes réitérées auxquelles il était impossible de ne pas donner quelque satisfaction. Peut-être la chambre trouvera-t-elle qu'on est allé un peu loin dans la concession faite à la Sardaigne; mais elle consacrera, nous

aimons à le penser, par une adhésion unanime la substitution du droit au poids au droit par tête, dont on s'étonne que l'application soit aussi long-temps différée par les administrations municipales dans le service de leurs octrois.

Le traité conclu le 16 juillet 1842 avec la Belgique sera l'objet d'un débat plus sérieux. Cette convention avait été rendue nécessaire par la modification que l'ordonnance du 28 juin avait apportée au tarif de nos fils et toiles. La France ne voulait pas, en atteignant l'industrie anglaise, frapper d'un dommage irréparable la Belgique, où les conditions de la fabrication, beaucoup plus rapprochées des nôtres, ne menacent pas d'une manière aussi directe les produits de notre industrie. Cette exception était inspirée par l'équité et par la bonne politique. Toutefois, il aurait fallu que les avantages concédés à la France par la Belgique en compensation d'un régime de faveur eussent au moins quelque réalité. Or, peut-on considérer comme sérieux l'abaissement de 25 pour 100 concédé à nos vins sur les droits de l'accise, et celui de 20 pour 100 accordé à nos soieries, lorsque, par un acte qui a suivi presque immédiatement la signature du traité, le gouvernement belge a cru pouvoir accorder aux produits similaires de toutes les autres provenances les réductions qui n'étaient évidemment dans la pensée des négociateurs que le prix des avantages spéciaux concédés par la France? Si le gouvernement belge n'a pas manqué, dans cette affaire, à la loyauté la plus vulgaire, il faut reconnaître que le ministère aurait manqué de prévoyance autant que d'habileté, en laissant à la Belgique la faculté d'annuler d'un trait de plume le seul élément de compensation que la France se fût réservé. Il est temps que cette affaire soit éclaircie, et que chacun porte la part de sa responsabilité.

La loi de douanes contient aussi une série de dispositions destinées à régler le régime spécial à l'Algérie. L'Afrique française n'est guère entrée qu'en 1836 dans le cercle de notre système commercial. Sa position fut réglée par l'ordonnance du 11 novembre 1835. Depuis cette époque, le commerce général de l'Algérie s'est élevé de 16 à 77 millions, et, dans cette dernière somme, les exportations de notre jeune colonie figurent déjà pour plus de 7 millions. Le projet ministériel maintient pour nos produits la franchise entière de toute taxe d'importation. Pour les marchandises étrangères, il élève la taxe au tiers du tarif métropolitain, avec surtaxe du dixième en sus sur les importations par navires étrangers. Divers objets fabriqués, dont la France est en mesure d'approvisionner entièrement ses possessions d'Afrique, sans aggravation de prix pour la colonie, ont été en outre taxés de manière à imprimer à nos exportations une impulsion nouvelle.

Ces dispositions, prudemment combinées, sont de nature à offrir un gage de plus à l'avenir, désormais assuré, de notre France africaine. L'expédition de Biskara, si brillamment conduite par un de nos princes, est venue constater que notre domination matérielle et morale s'étend aujourd'hui sans obstacle sérieux des rives de la Méditerranée aux sables du Sahara. La France possède la Régence aussi solidement que les conquérans turcs qui l'ont occupée pendant plusieurs siècles. C'est un grand résultat dont la nation ren-

voie l'honneur à son admirable armée, qui en dix ans a conquis une vaste contrée, brisé la puissance d'Abd-el-Kader, ouvert quatre cents lieues de route, construit des villages, et préparé un avenir auquel elle aura bientôt cessé d'être nécessaire. Nous plaindrions sincèrement la commission des crédits supplémentaires, si elle n'était pas saisie par la grandeur de ce spectacle, et si elle s'exposait à provoquer un vote qui ne serait pas douteux, puisque la chambre devrait le faire en face de la France.

La chambre des pairs est sortie des débats fort compliqués auxquels a donné lieu la loi relative à la police des chemins de fer pour écouter le grand travail de M. le duc de Broglie sur l'instruction secondaire. Ce rapport est digne de son auteur et de la question elle-même. Nous voudrions pouvoir ajouter qu'il est destiné à la trancher; malheureusement il est permis d'en douter, lorsqu'on se rend compte de la gravité des problèmes et des puissans intérêts qui se groupent derrière eux.

Au moment où l'opinion publique accueillait ce document et se disposait à l'étudier, un incident est venu la rejeter vers le pénible souvenir de Taïti. Des dépêches sont arrivées au ministère de la marine, et ce fait a motivé dans l'une et l'autre chambre les interpellations auxquelles il était naturel de s'attendre. M. le ministre des affaires étrangères a devancé le débat au Palais-Bourbon, en déposant sur le bureau du président la dépêche écrite en mer par M. le contre-amiral Dupetit-Thouars, à la date du 15 novembre dernier. Un enseignement grave est résulté d'une discussion dont la forme a d'ailleurs manqué parfois de convenance : c'est que, s'il est dans le droit et souvent dans le devoir d'un cabinet de refuser des communications de pièces en engageant devant les chambres sa responsabilité tout entière, il n'est jamais dans son intérêt de dénier l'existence des documens qu'il possède. En agissant autrement, on n'échappe aux embarras du jour qu'en se créant pour l'avenir des difficultés d'une nature beaucoup plus délicate. Lorsqu'il y a six semaines la chambre s'efforçait de se rendre compte des motifs qui avaient déterminé l'amiral français à transformer en souveraineté le protectorat établi aux îles de la Société, il est évident que la correspondance de nos officiers chargés du gouvernement provisoire à Papéïti, aux termes de l'acte du protectorat, était un élément nécessaire à la discussion. La communication de ces documens fut alors refusée, non qu'on en déclarât la production dangereuse, mais parce qu'on affirmait ne rien posséder de plus que ce qu'on soumettait à la chambre.

Le rapport de l'amiral Dupetit-Thouars ne jette pas un jour nouveau sur les évènemens : tous les faits qu'il signale sont déjà connus tant par les correspondances arrivées en France que par les documens parlementaires récemment publiés par le ministère anglais. Il paraît que les choses se passèrent paisiblement à Taïti dans les trois premiers mois qui suivirent l'établissement du protectorat de la France; mais, en janvier 1843, la corvette anglaise *Talbot* arriva en rade de Papéïti, et son commandant usa de tous les moyens pour soulever la population et déterminer la reine Pomaré à retirer l'assen-

timent sincère qu'elle avait donné jusqu'alors au traité du 8 septembre. Les intrigues redoublèrent lorsque le consul-missionnaire Pritchard eut abordé à Taïti à bord de *la Vindictive*. Des prédications furibondes s'efforcèrent d'appeler les indigènes aux armes, et le commodore Nicholas engagea avec les autorités françaises une correspondance déjà connue par les documens britanniques. Ce fut dans ces circonstances et sous ces inspirations que la reine accepta ce pavillon que l'amiral Dupetit-Thouars trouva flottant sur la demeure de Pomaré, lorsqu'au 1er novembre il aborda Taïti à la tête d'une force militaire considérable pour y porter la ratification du roi au traité du protectorat. On connaît sa résolution et la suite qu'a cru devoir lui donner le cabinet. Puissent de nouvelles lumières sortir du débat auquel la chambre paraît disposée à se livrer!

M. le ministre des affaires étrangères fait annoncer, comme une éclatante victoire remportée sur l'obstination du divan, la promesse adressée aux représentans de la France et de l'Angleterre à Constantinople de ne plus exécuter à mort les renégats qui reviendront à la foi de leurs pères. Nous ne méconnaissons point l'importance de cette concession, quoiqu'elle reste sans garantie; mais, que le cabinet nous permette de le lui dire, ce n'est pas là l'intérêt le plus sérieux qui appelle en Orient l'intervention spéciale de la France. Ces meurtres juridiques étaient fort rares; ils soulevaient dans toute l'Europe chrétienne une indignation qu'il est difficile, même à la barbarie musulmane, de braver impunément. Des crimes et des atrocités bien autrement graves ensanglantent le Liban. L'anarchie la plus furieuse décime ces populations, dont le glorieux patronage échappe ou à notre indifférence ou à notre faiblesse. On assure qu'en apprenant la résolution de les soumettre au gouvernement d'un caïmacan druze, les Maronites ont fait éclater le plus violent désespoir, et manifesté l'intention de se soustraire, fût-ce par la mort, à une oppression odieuse. On affirme de plus que des démarches sont déjà tentées près de la cour de Vienne pour réclamer officiellement une protection qui jusqu'à ce jour était l'attribut exclusif de notre gouvernement. Le droit qu'elle tenait de ses pères, la France l'a malheureusement abandonné, elle a consenti à n'intervenir désormais que collectivement dans une œuvre que le sang des croisades avait baptisé de son nom. Si la France abdique aux dépens de sa gloire, au moins ne faut-il pas qu'elle abdique aux dépens de l'humanité. Le moment n'est pas éloigné où cette affaire deviendra sérieuse, et il est bien temps qu'on y songe.

V. DE MARS.